

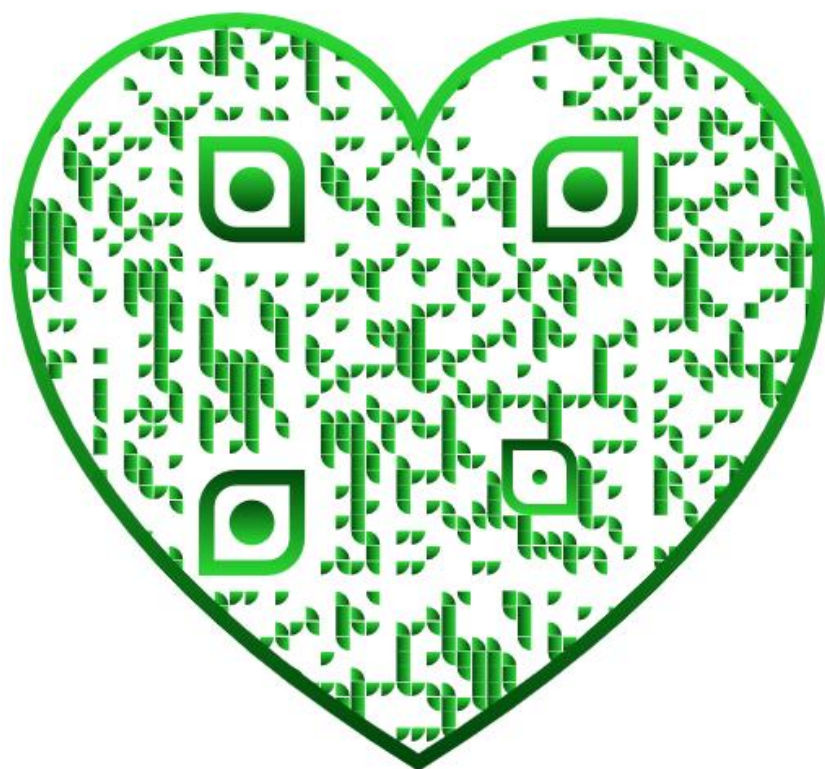
McBain

carre
noir



Branle-bas au 87





McBain

carre
noir



Branle-bas au 87



Ed McBain

BRANLE-BAS AU 87^e

Hail to the Chief

1973

Traduction de Janine Hérisson,
et augmentée par Anne-Judith Descombey

Pour Sylvia et Don Bunt.

Ils découvrirent les cadavres dans une tranchée, à l'extrême limite nord du 87^e District. La Compagnie du Téléphone avait éventré la chaussée, la veille en début de matinée, afin de réparer des câbles souterrains. Les ouvriers avaient terminé leur travail à la tombée de la nuit, alors que la température était descendue en dessous de zéro. Ils avaient provisoirement recouvert le trou de planches et l'avaient entouré de barrières équipées de feux clignotants afin de tenir les voitures à distance de la longue et étroite tranchée. Quelqu'un avait arraché les planches et jeté les six corps dans le trou. Deux flics qui patrouillaient aux environs des quais à bord de leur voiture-radio repérèrent la brèche dans le revêtement de planches et braquèrent leurs torches électriques dans la tranchée. C'était un 7 janvier, à trois heures du matin. À trois heures dix, les inspecteurs Steve Carella et Bertram Kling étaient sur les lieux.

Un enchevêtrement de câbles électriques et téléphoniques tapissait le fond du fossé où l'eau s'était infiltrée, se mélangeant à la terre fraîchement retournée pour former une fondrière qui avait gelé à la tombée de la nuit, si bien que les câbles semblaient gainés de plastique brunâtre. Les six corps gisaient pêle-mêle sur la croûte de glace boueuse. La glace avait pris une autre teinte. Celle du sang. Les corps étaient nus. Leur nudité faisait paraître la nuit plus froide encore qu'elle n'était. Carella, qui portait un blouson de cuir doublé de mouton, des gants de laine marron et un serre-tête, baissait les yeux vers le fond du fossé. Kling balayait les cadavres du faisceau de sa torche électrique. À trois mètres d'eux, les gyrophares de deux voitures-radio clignotaient dans la nuit. À présent que les inspecteurs étaient arrivés, les agents avaient regagné leur voiture pour être au chaud.

Trois hommes, deux adolescentes et un bébé gisaient dans le fossé. L'une des filles serrait l'enfant dans ses bras. Carella ne se détourna que lorsqu'il aperçut le bébé. Jusqu'alors, ça n'avait été qu'un assassinat comme tant d'autres, plus macabre peut-être, mais il faut bien affronter tous les crimes sous peine de ne plus pouvoir en affronter aucun. À la vue du bébé mort, il sentit une brève douleur, comme un coup de poignard derrière les yeux.

— Bon Dieu ! fit-il en se détournant ; derrière lui, il entendit Kling retenir son souffle et comprit qu'il avait également vu l'enfant.

Kling éteignit sa torche. Ils s'éloignèrent légèrement de la tranchée, comme s'ils risquaient d'être contaminés en restant à proximité. Leur souffle

se condensait en vapeur dans l'air glacé. Ils entendirent au loin une sirène de police. Pendant un long moment, tous deux demeurèrent silencieux. Kling, tête et mains nues, ses cheveux blonds ébouriffés par le vent, cala la torche électrique sous son bras et enfouit les mains dans les poches de son manteau. Les épaules voûtées, le menton enfoncé dans le col de son pardessus, il déclara très doucement :

— Ça me rappelle la librairie...

Pendant un instant, Carella ne comprit pas à quoi il faisait allusion. Et puis, bien entendu, il se rappela une journée d'octobre, treize ans auparavant, où Kling et lui étaient entrés dans une librairie de Culver Avenue pour y découvrir quatre cadavres gisant sur le sol. L'une des victimes était Claire Townsend, la petite amie de Kling.

Physiquement, Kling n'avait guère changé en treize ans – oh, les yeux, peut-être, une certaine lassitude dans le regard. Mais il avait toujours l'air très jeune, avec ses cheveux blonds, ses yeux noisette et ce genre de visage rasé de près et bien astiqué qui semble ne jamais vieillir. À cet instant, Carella observait ce visage, étudiait ce regard afin de deviner si le souvenir que Kling gardait de la librairie était aussi vivace que le sien, ou bien s'il avait appris à vivre avec ce souvenir douloureux en se comportant comme si rien n'était arrivé. Bon Dieu, quelle journée, quand il avait téléphoné au lieutenant pour lui dire d'arriver tout de suite parce que l'amie de Kling avait été assassinée. Bon Dieu, comme il avait bafouillé lamentablement au téléphone, presque incapable d'articuler.

Entendant le hululement tout proche de la sirène, les deux hommes relevèrent la tête. Une voiture banalisée se gara le long du trottoir, son pot d'échappement crachant un nuage de fumée gris-bleu. Les deux inspecteurs qui en descendirent étaient vêtus de façon à peu près identique : pardessus noir, feutre gris, gants de cuir noir et cache-nez de laine bleue. Fortement charpentés, tous deux avaient de larges épaules, une poitrine bombée, des cuisses musclées, des visages taillés à la serpe et des yeux qui avaient tout vu. C'étaient Monoghan et Monroe, les Dupont et Dupond de la Brigade Criminelle Nord.

— Dites, les gars, vous ne dormez donc jamais ? lança Monoghan.

— Toujours sur la brèche, ces gars-là, renchérit Monroe.

— Toujours un cadavre ou deux pour nous au beau milieu de la nuit, pas vrai ? dit Monoghan.

— Un peu plus, cette fois-ci, répliqua Carella.

— Ah ouais ? fit Monroe.

— Où ils sont ? demanda Monoghan.

— Là, dans la tranchée, répondit Kling.

Ils regardèrent les deux inspecteurs de la Criminelle s'approcher du trou.

Dans la ville où travaillaient ces hommes, le passage des flics de la Criminelle sur les lieux du crime était obligatoire, bien que l'enquête fût ensuite confiée aux inspecteurs alertés en premier. Carella et Kling considéraient les flics de la Criminelle comme des casse-pieds. En de rares occasions, et probablement parce que c'étaient des « spécialistes », il leur venait une idée qui aidait à résoudre rapidement une affaire. Néanmoins, le plus souvent, tels des oto-rhino-laryngologistes signalant à un médecin généraliste que le malade est sourd-muet et aveugle et souffre en outre d'une sinusite et d'une laryngite, ils se contentaient d'affirmer des évidences, d'embrouiller tout et d'exiger pour leur propre service des rapports en triple exemplaire. En un mot, de l'avis des inspecteurs qui travaillaient réellement sur le terrain, s'efforçant d'élucider une affaire criminelle, les flics de la Criminelle étaient de parfaits emmerdeurs. Quant à Monoghan et Monroe, c'étaient les rois des emmerdeurs.

— Dis donc, vise un peu ça, fit Monoghan en braquant le faisceau de sa torche dans la tranchée.

— Y en a bien au moins six là-dedans, déclara Monroe.

— Une demi-douzaine, en tout cas, dit Monoghan.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda Monroe. Un bébé ?

— Un nourrisson, répondit Monoghan.

— Alors là, j'aurai vraiment tout vu, dit Monroe.

— Moi, j'ai vu pire, dit Monoghan.

— Pire qu'un bébé dans une tranchée en plein mois de janvier, une nuit où on se les gèle ?

— Bien pire, répéta Monoghan. Ça remonte aux années cinquante, je travaillais encore au 83^e, un sale secteur, c'est moi qui te le dis.

— Comme si je le savais pas ! dit Monroe. C'est dans ce secteur-là que Ralphie Donatello s'est fait buter dans le dos avec une sarbacane africaine.

— Une flèche empoisonnée, précisa Monoghan.

— Ouais, acquiesça Monroe.

— C'était de mon temps, dit Monoghan. Je connaissais bien Ralphie. C'était un bon flic. Non mais, tu te rends compte ? Une flèche empoisonnée !

— La réalité dépasse la fiction, fit Monroe en secouant la tête.

— Enfin bref, dans l'affaire dont je parle, il y avait quatorze vieilles dames enterrées dans la cave. Quatorze ! À côté de ça, Barbe-Bleue était un enfant de chœur. Quatorze d'un coup.

— Quel âge elles avaient ?

— Oh, c'étaient des vieilles. Soixante-dix, quatre-vingts ans, dans ces eaux-là. Le type les avait toutes poignardées et enterrées dans la cave. On a retrouvé les corps parce qu'un plombier était venu réparer la tuyauterie. Ça,

c'était bien pire que cette affaire d'aujourd'hui. Largement pire.

— Ouais, mais ceux-là, c'est tous des jeunots, dit Monroe en se penchant au-dessus de la tranchée pour mieux voir.

— Pas si jeunes que ça. Le barbu doit bien avoir vingt-quatre, vingt-cinq ans.

— Ouais, mais les autres, c'est vraiment des mômes.

— Les filles, surtout.

— Quatorze ou quinze ans, hein ?

— Un peu plus, peut-être.

— Seize ans ?

— Dix-sept, peut-être.

— Elle a de jolis nichons, la Noire, remarqua Monroe.

— Ouais, commenta Monoghan d'un ton appréciateur.

À quelques pas des deux flics de la Criminelle, Carella et Kling demeuraient silencieux, les mains enfouies dans les poches de leur manteau. Carella était un homme assez grand, mais comme il penchait la tête et courbait les épaules pour se protéger du froid, il paraissait plus petit qu'il n'était en réalité. En outre, le visage blême, les traits tirés, les yeux larmoyants, des yeux marron bridés qui lui donnaient un type oriental, les lèvres gercées et la joue balafrée d'une coupure qu'il s'était faite en se rasant, il évoquait plutôt un clochard en quête d'une encoignure de porte pour s'abriter du froid. Alors qu'il donnait habituellement l'impression d'un homme à la force herculéenne dissimulée sous la minceur trompeuse d'un corps d'athlète, il avait ce soir-là une allure étriquée et pitoyable dans son blouson de cuir. Il avait froid et il n'aimait pas du tout entendre ces deux clowns de la Criminelle parler des cadavres sur un ton aussi désinvolte. Il sortit son mouchoir et se moucha avec énergie. Ni le technicien du labo ni le médecin légiste n'étaient encore arrivés. La nuit allait être longue.

Monoghan et Monroe revenaient vers eux.

— Cette fois, vous avez un vrai massacre sur les bras, dit Monoghan.

— Comme à Little Big Horn, dit Monroe.

— Ou à My Lai, renchérit Monoghan.

— Ils ont pris trois ou quatre pruneaux chacun.

— Même le bébé.

— Le nourrisson.

— Tous complètement à poil.

— On a dû les flinguer ailleurs et les amener ici pour s'en débarrasser.

— On voulait peut-être les balancer dans le fleuve.

— Une tombe aquatique.

— Un cimetière marin.

— On a repéré la tranchée et décidé de les larguer là.

— À moins qu'on les ait amenés là le cul à l'air pour les descendre sur place.

— Peu probable, dit Monroe.

— Mais possible.

— Un peu tiré par les cheveux.

— Qui sait ? fit Monoghan en haussant les épaules.

— En tout cas, les gars, vous avez là du travail sur mesure, dit Monroe. Sans le moindre vêtement, vous allez même avoir du mal à les identifier.

— À moins qu'on ne signale la disparition d'une équipe de basket-ball, suggéra Monoghan.

— Une équipe de basket-ball ne comprend que cinq personnes, déclara Monroe. Or, ils sont six dans la tranchée.

— Le bébé était peut-être leur mascotte.

Monroe haussa les épaules et se tourna vers Carella.

— Tenez-nous au courant, hein ?

— Bien sûr, fit Carella.

— Ça ne vous fait rien si on se barre avant l'arrivée du toubib ? On se gèle le cul, ici.

— On vous fera parvenir ses conclusions, déclara Carella.

— De toute façon, il va rien découvrir de surprenant, dit Monoghan. Ils ont été abattus et, à en juger par les traces de brûlures, à bout portant.

— Ça doit être un dingue, estima Monroe.

— Un fou furieux.

— Quelqu'un de dérangé. Qui d'autre irait tirer trois balles sur un bébé ?

— Trois ou quatre, rectifia Monoghan.

— Ouais, trois ou quatre, dit Monroe.

— Ça ne peut être qu'un fou furieux.

Les deux flics de la Criminelle regagnèrent leur voiture. Carella et Kling les regardèrent démarrer. Un des flics de la voiture-radio qui était allé chercher du café revint avec deux gobelets pour Carella et Kling. Dans la nuit froide et déserte, les gobelets fumants au creux de leurs mains, la vapeur montant des plaques d'égout au-dessus du bitume noir de la rue, ils sirotèrent leur café brûlant en attendant l'arrivée des experts. Sur le fleuve, la corne d'un remorqueur ulula brièvement, puis le silence retomba comme si quelqu'un avait par inadvertance appuyé sur un bouton.

Carella et Kling attendaient.

D'ici peu, à moins qu'ils ne meurent de froid avant, ils disposeraient de

quelques renseignements, fournis par le technicien du labo et le médecin légiste.

On ne retrouva aucune balle dans les corps des victimes. Ni la moindre balle ou douille dans la tranchée où les corps avaient été découverts. Il fallait en conclure – comme Monoghan ou Monroe, ou les deux à la fois l'avaient déclaré – que les victimes avaient été abattues ailleurs, puis transportées dans cette petite rue déserte à proximité de la Harb, l'un des fleuves qui traversent la ville. Le médecin légiste établit que de multiples blessures par balle avaient provoqué la mort dans chacun des cas, mais ne se hasarda pas à préciser l'heure du décès. La chaleur corporelle et l'absence, ou la présence, de rigidité cadavérique sont des facteurs déterminants pour établir l'heure de la mort, or les cadavres, ayant littéralement été servis sur un lit de glace, étaient parfaitement raides, si bien que le médecin légiste ne consentit même pas à émettre la moindre supposition concernant l'heure de l'assassinat. Il ne pouvait pas plus affirmer, d'après l'aspect des blessures, si Farme du crime était un fusil ou un pistolet ; il se hasarda néanmoins à avancer – d'accord sur ce point avec les déclarations de Monroe et Monoghan, ces maîtres ès criminologie – qu'à en juger par les traces de brûlures, les victimes avaient été abattues à bout portant.

Le préposé de l'équipe photo prit des clichés de la tranchée et des environs, des cadavres gisant au fond de la tranchée, des immeubles situés juste en face et, après qu'on eut marqué la position des corps, de la tranchée vide. Ce dernier cliché n'avait rien à voir avec l'enquête proprement dite. Il devait seulement servir à obtenir une condamnation une fois l'assassin identifié, puisque très souvent les photos de cadavres prises sur les lieux du crime, considérées comme choquantes ou susceptibles de déclencher la passion des jurés, ne peuvent être utilisées par le tribunal.

Avant l'arrivée du médecin légiste, Carella et Kling avaient fait des croquis des lieux du crime et rédigé une description précise, mentionnant la température, la visibilité et l'éclairage fourni par les réverbères ou toute autre source de lumière. Comme les corps étaient nus et qu'un examen des empreintes digitales serait nécessaire en vue de l'identification, ils enfermèrent les mains des victimes dans des sacs en plastique dès que le médecin eut terminé son examen. Les corps furent transportés à la morgue dans deux ambulances. Puis Kling, Carella et le technicien du labo passèrent au peigne fin la tranchée et la rue, à la recherche de traces de pas, de marques de pneus, d'armes, de n'importe quel indice leur permettant éventuellement de déterminer les circonstances du crime et l'identité de l'assassin. Ils notèrent ensuite les numéros de plaques minéralogiques de toutes les voitures garées à proximité, puis ils regagnèrent le poste de police.

Le travail du photographe, du technicien du labo et du médecin légiste ne faisait que commencer.

Il n'est pas plus difficile de relever les empreintes digitales d'un mort, nu ou habillé, que celles d'un vivant. Une fois qu'on a réussi à desserrer les doigts, c'est du tout cuit. Mais quand il s'agit de prendre la photo d'un cadavre, c'est une autre histoire. Voyez-vous, les morts ont tendance à avoir l'air mort. Si les yeux sont ouverts – et il n'y a rien de plus terrifiant que d'entrer dans une pièce et de trouver un mort fixant le plafond – ils s'enfoncent dans les orbites et se couvrent d'une sorte de voile grisâtre. Si les yeux sont fermés et qu'on photographie ainsi le cadavre, le visage prend un aspect radicalement différent, ce qui rend l'identification par l'épouse ou l'associé presque impossible. De plus, les lèvres sont généralement exsangues et de la même couleur que le visage. Ce faciès figé par la mort ressemble davantage à un masque qu'à quelque chose qui a été autrefois chaud et vivant. Quand un photographe de la police prend des clichés d'un cadavre afin de permettre son identification, il doit faire preuve de toute l'habileté d'un maquilleur professionnel. Avant de soulever les paupières closes, il injectera de l'eau et de la glycérine dans les orbites, afin de donner aux yeux un brillant qui simule dans la mort une étincelle de vie, leur prêtant l'apparence trompeuse de miroirs de l'âme. Il tamponnera les lèvres avec un colorant additionné d'alcool qui les rendra, sinon embrassables, du moins photographiables. Il se servira de poudre et de fond de teint, de collodion ou de cire pour obtenir le résultat recherché : la photo d'un mort qui ressemble à ce qu'il était de son vivant. (Et, neuf fois sur dix, quand on montre l'une de ces photos à quelqu'un, il déclare instantanément : « Il a l'air mort. »)

Les empreintes digitales et les photographies ne permettent pas d'identifier un mort. Elles fournissent seulement des moyens de l'identifier, à supposer que l'infortuné défunt possède un casier judiciaire, ait servi dans les forces armées ou travaillé comme fonctionnaire de l'Etat, ou pris part à des manifestations pacifistes ; à supposer également qu'un ami ou un parent, quand on lui montre la photo, se lève d'un bond en s'exclamant : « Bien sûr ! C'est Harry ! » La tâche est plus aisée quand un cadavre a un tatouage sur le biceps droit, une reproduction du Golden Gate au coucher du soleil, par exemple, avec, en dessous, l'inscription à l'encre bleue et rouge : « Je m'appelle Harry Lewis. » Très peu de cadavres se montrent aussi obligeants, encore qu'à l'occasion un tatouage fournisse quelques indications sur le passé d'un individu, ou même sur sa profession. Il est par exemple bien connu que de nombreux tatoués ont été marins à un moment quelconque de leur existence. (Mais là encore, si un homme a servi dans la Marine, ses empreintes figureront dans son dossier et il sera inutile de procéder à de hasardeuses recherches dans le monde des tatoués.) En outre, il existe d'autres indices plus sûrs permettant de deviner le métier d'un homme.

À bien des égards, un être humain mort et nu n'est pas plus facile à identifier qu'un quartier de bœuf pendu au croc d'un boucher. Néanmoins, l'être humain possède quelques caractéristiques physiques qui le différencient

du bovin. Les mains et les ongles, entre autres. Un bœuf ne possède ni mains ni ongles. De plus, un bœuf ne se sert pas de ses mains et de ses ongles (dont il est d'ailleurs dépourvu) pour accomplir certaines tâches liées au développement de la société. En revanche, c'est le cas pour l'être humain. Un médecin légiste expérimenté peut donc se livrer à des conjectures assez précises sur le métier de la victime, fondées sur la forme, la longueur, l'état et la taille des ongles, ainsi que sur la présence ou l'absence de cals sur les doigts ou d'autres parties de la main.

Les ongles d'un ouvrier seront peut-être écornés ou encrassés différemment suivant sa spécialité – poussière de brique, plâtre, humus, peinture – et rarement manucurés. Une dactylo, un pianiste, un sténographe ou une masseuse n'auront certainement pas les ongles longs. Un cordonnier aura un cal caractéristique au pouce gauche. Un graveur aura un cal également identifiable au pouce droit. (Les bovins ont parfois des callosités, mais ils les acquièrent en grattant le sol, et on peut difficilement s'en servir pour établir le métier de l'animal abattu.)

En vérité, les suppositions du médecin légiste ne peuvent guère servir que d'indications à l'inspecteur de police qui travaille sur le terrain. Si un pharmacien, de par son métier, a généralement des ongles cassants, on peut aussi très bien tomber sur un cadavre aux ongles cassants qui se trouve être maquereau. Ou producteur de cinéma. Ou pilote de ligne. Ou ventriloque. Mais deux gars qui ont six cadavres sur les bras ont besoin de toute l'aide possible et sont donc prêts à accueillir avec reconnaissance toutes les indications que le labo ou le médecin légiste peuvent leur donner.

En l'occurrence, néant.

Les six cadavres de la tranchée se répartissaient assez équitablement du point de vue racial et ethnique. Trois d'entre eux étaient noirs, deux portoricains et le dernier blanc. Aucun d'eux n'avait la moindre cicatrice ou le moindre tatouage qui aurait permis de l'identifier, ni la moindre caractéristique qui aurait pu révéler, grâce à un examen des mains et des ongles, le métier de dentellière ou de mécano, et pas davantage de traces sous les ongles susceptibles de fournir une indication précise sur leur profession. Pis encore, on ne possédait de relevés d'empreintes digitales d'aucun d'entre eux. À tous égards, ils demeuraient aussi anonymes que les photos qu'on avait prises d'eux, et les inspecteurs n'avaient pas la plus petite idée de qui les avait tués et pourquoi.

Déposition de Randall M. Nesbitt faite à ce jour, le 14 janvier à vingt-deux heures cinquante-cinq, en salle des inspecteurs du 87^e District sur Grover Avenue, à Isola. Randall M. Nesbitt a, de son plein gré, donné les renseignements suivants en présence de l'inspecteur de deuxième classe Stephen Louis Carella, de l'inspecteur de troisième classe Bertram A. Kling et d'un avocat désigné d'office pour défendre ledit Randall Nesbitt, Harold

Finch, du cabinet juridique Finch, Golden et Horowitz, 119 Cabot Street, Isola. Ayant été dûment averti de ses droits, et ayant renoncé au privilège de garder le silence, Randall M. Nesbitt répondit comme suit à la question posée par l'inspecteur Carella : *Pourquoi as-tu fait ça, Randy ?*

Pourquoi ? Comment ça, pourquoi ? Parce que je suis le président, tiens. J'ai été élu chef, je fais ce que je veux. Je peux ordonner une exécution quand je veux, et si on n'obéit pas à mes ordres, ça barde. J'ai pas à discuter de l'exécution avec qui que ce soit. Je sais ce qui est le mieux pour les miens et je fais ce qui est le mieux ; ils m'écoutent et ils exécutent mes ordres. Les décisions que je prends sont pas toujours populaires, mais ça, je m'en fous, je cherche pas à gagner un concours de popularité. Je suis le seul à pouvoir décider de ce qui est le mieux parce que je suis le seul à disposer de tous les éléments, et à les posséder à fond. Ces gens-là étaient des ennemis. J'ai ordonné cette exécution parce que j'essaie de rétablir la paix.

Il y a des tas de gars du clan qui croient que c'est formidable d'être président. Un boulot facile, vous voyez le genre ? Mais c'est pas vrai. C'est un boulot solitaire où les décisions qu'on est obligé de prendre sont pas toujours comprises immédiatement. Mais je suis à l'origine de toutes les décisions que je prends, et je suis prêt à en endosser la responsabilité, même si je n'ai de comptes à rendre à personne. J'ai mon négociateur, et j'ai mon conseiller militaire, et ce sont deux hommes importants que j'écoute, mais même eux, ils savent que ce que je dis est sans appel. J'écoute, je soupèse les renseignements, et ensuite je décide. Et c'est moi qui ai décidé cette exécution.

C'était compliqué parce qu'il y avait deux clans dans le coup. La raison de l'exécution, c'était de rétablir la paix entre eux et nous. On en discutait depuis octobre, on avait organisé des réunions à leurs clubs, au nôtre, tout ça pour arriver à quoi ? À rien. On peut pas discuter indéfiniment. Au bout d'un certain temps, il faut faire une démonstration de force. Il faut leur montrer qui est le plus fort. Bon, alors j'ai décidé de leur montrer. En fin de compte, ça n'a rien résolu parce qu'on a été obligés de prendre par la suite des mesures encore plus strictes. Mais je crois que ça les a fait hésiter, vous comprenez ? Je crois que ça leur a inspiré du respect pour nous. Ils se sont dit : « Ce gars-là est le président du clan le plus puissant du quartier. Il vaut mieux pas rigoler avec lui, parce que lui, il rigole pas. Il dit qu'il veut la paix et il parle sérieusement. » Voilà ce que la première exécution a dû leur faire penser. Après ça, il a fallu se montrer encore plus durs.

Il y en a dans le clan qui ne comprennent pas pourquoi j'ai fait ce que j'ai fait. Ils s'imaginent que c'est facile. Ils ont pas compris la première exécution, et ils continuent à pas comprendre tous les autres trucs qui sont arrivés. Je vais vous dire une chose. Quand on a des décisions difficiles à prendre et qu'on les prend finalement, on s'attend à être soutenu par les gens qu'on dirige, vous

voyez ce que je veux dire ? Enfin quoi, ces gens-là, c'est votre famille, vous piguez ? En principe, ils ont pas à soulever d'objections, ils sont pas censés dire ceci ou cela. Ils doivent comprendre que je suis le président et dire : « D'accord, mec, vas-y. Même si on n'aime pas ce que tu fais, c'est peut-être parce qu'on n'a pas encore compris. Mais vas-y, mec, tu as notre appui. » C'est comme ça que ça devrait se passer. Mais il y avait des mecs au conseil privé qui ont commencé à râler dès que je leur ai dit que l'exécution avait eu lieu.

Ça, c'était après que Chingo était venu m'annoncer qu'il avait transporté les cadavres à Isola et les avait balancés dans une tranchée de North Side. Alors, le conseil privé a fait tout un foin. Mais bon sang, qui leur demandait leur avis ? J'ai failli ordonner sept coups de fouet. C'est un règlement du clan, si on n'obéit pas à un ordre, on reçoit sept coups de fouet de chacun des membres. De quel droit le conseil contestait ce que j'avais fait ? Je vous jure, ils sont comme des enfants, vous voyez ce que je veux dire ? Il faut les prendre par la main et leur dire ce qu'il faut faire, sans moi, ils seraient même pas fichus de se moucher tout seuls. Pourquoi je suis le président ? Pourquoi ils m'ont confié ce mandat ? Pour que je les dirige, non ? Bon, eh bien, je les dirigeais et j'allais pas me laisser asticoter avec des questions du genre pourquoi j'avais ordonné l'exécution, et est-ce que je pensais pas que ça allait seulement compliquer la situation et pousser l'ennemi à procéder lui aussi à des exécutions parmi nous, ou nous mettre les flics sur le dos, ou je ne sais quoi encore. Moi, tout ça, ça ne m'intéressait pas. Tout ce qui m'intéressait, c'était de faire la paix.

Johnny, un des gars du conseil, il était dans tous ses états à cause du bébé.

Chingo lui a dit que c'était un accident. Quand Deucey, Dum-Dum et lui ont débarqué chez le négro et sa sauterelle, le même dormait dans un berceau près de la fenêtre, vous voyez ? Alors, Chingo leur a dit de se déshabiller, la nana était à moitié à poil de toute façon, et quand ces deux-là ont compris ce qui allait se passer, la nana s'est précipitée vers le berceau pour empoigner le bébé et elle allait se mettre à hurler, vous comprenez ? C'est alors que Chingo s'est mis à les canarder ; il voulait pas toucher au bébé, bien sûr, mais ces choses-là, ça peut arriver. Quand on passe à l'action, il faut s'attendre à des accidents. Le bébé était innocent et personne ne voulait buter un bébé innocent, mais ça s'est passé comme ça, tout simplement. D'ailleurs, Chingo dit que le négro a sorti son feu au moment où lui-même défouraillait, alors c'est peut-être bien des balles perdues de son flingue qui ont tué le même, va savoir. C'est peut-être bien lui qui a tué son bébé. Il a vu Chingo avec un flingue à la main, il a sorti le sien pour se défendre et il y a eu des balles perdues. Chingo a essayé d'expliquer ça au conseil, en particulier à Johnny, qui faisait tout ce ramdam. J'ai fini par le foutre à la porte du club, je lui ai dit d'aller faire un tour jusqu'à ce qu'il soit un peu calmé. On a dû s'occuper de lui par la suite pour une autre histoire, mais c'est pas parce qu'il avait été contre l'exécution, ou plutôt l'accident qui s'est produit au cours de

l'exécution.

Cette exécution, c'était compliqué, comme je vous l'ai déjà expliqué, parce qu'on avait affaire à deux clans différents. Il y avait les Vengeurs Ecarlates et les Têtes de Mort. La moitié des Têtes de Mort, c'est des camés, même s'ils veulent pas l'admettre. On les traite jamais de camés ouvertement, sinon on se retrouve avec un couteau planté dans le dos. Faut faire attention avec ces abrutis, ils sont tellement susceptibles. C'est comme quand Jo-Jo s'est fait poignarder devant le collège de Yancey parce qu'un des Ecarlates s'imaginait qu'il faisait du gringue à une môme de leur clan. Mince ! Le jour où un de nos gars aura seulement l'idée de regarder un cageot des Ecarlates, j'aimerais voir ça ! De toute façon, la question n'est pas là. Ces mecs-là, ils mélangent toujours tout. Ils cherchent toujours une excuse pour dire qu'on a fait Dieu sait quoi, alors que la plupart du temps, on se mêle seulement de nos affaires et on essaie d'agir pour le mieux. Qui a débarrassé le quartier de la moitié des vendeurs de drogue, sinon nous ? Personne pense jamais à ça. Ils passent leur temps à dire du mal de nous, mais est-ce qu'ils savent seulement de quoi ils parlent ? Je dirige un clan bien, on forme tous un très bon clan. On essaie d'être un exemple pour les autres. Et moi, je suis le président, et j'essaie toujours de faire ce qui est bien, et c'est ça, l'exemple que je donne à mes gars.

J'ai décidé l'exécution juste après le nouvel an. Bon sang, j'ai passé des nuits à y réfléchir en faisant les cent pas. Je me suis dit que la seule façon de leur faire entendre raison, c'était de frapper là où ça fait mal, de les attaquer sur leur propre terrain, de descendre leurs chefs, de leur montrer qu'on n'avait peur de rien. J'en ai parlé à personne, pas même à Toy. Même à elle, je lui en ai pas touché un mot. J'ai tout mis au point soigneusement, puis j'en ai parlé à Doc, mon négociateur, et à Mace, mon conseiller militaire, et j'ai écouté ce qu'ils avaient à me dire là-dessus, et tous les deux ils m'ont dit que c'était la seule chose à faire. Ça n'aurait rien changé, ce qu'ils pouvaient dire, parce que j'avais déjà pris ma décision, mais je leur ai fait la politesse de les écouter. Un bon chef doit savoir écouter, pas seulement agir.

Le plan consistait à envoyer Chingo et deux éclaireurs descendre le président des Vengeurs Ecarlates et celui des Têtes de Mort. Il s'est trouvé que Chingo en a finalement descendu plus que prévu.

Pour le bébé, bien sûr, c'était un accident, comme je l'ai déjà expliqué. Mais en plus, quand Chingo et les éclaireurs se sont amenés ensuite dans la turne du latino, il y avait ce mec blond en train de causer avec le président et sa môme. Chingo savait pas qui était le blond à ce moment-là. On l'a appris après par les journaux. Tout ce que Chingo a vu, c'est un Blanc avec une barbe, un type de vingt-cinq, vingt-six ans, assis là en train de tailler une bavette avec les deux latinos. Chingo était venu pour buter le président. Dommage pour la môme. Elle aurait pas dû fréquenter un gars comme ça, qui sabotait les négociations de paix et se mettait dans une position vulnérable.

C'était un risque à courir. Le blond, c'était une autre histoire. Comme Chingo était là, il allait pas tourner les talons et repartir. Lui et ses éclaireurs avaient déjà liquidé les trois autres, leurs corps étaient en bas à l'arrière de la camionnette, sous une bâche. Il était venu finir le boulot, alors il a bien fallu que le blond y passe avec les deux autres. En quatre secondes, tout a été terminé. Si quelqu'un dans l'immeuble a entendu quoi que ce soit, il a bien fait de la boucler ; les gens savent que sinon, on serait revenus le lendemain foutre le feu à la baraque.

Nous, on n'a pas l'habitude de rigoler.

Ceux qui ne sont pas avec nous sont contre nous.

L'homme au téléphone était un pigiste qui rédigeait pour un magazine un article sur « les relations entre la télévision et les actes de violence ». Ce ne serait pas là le titre de son papier, se hâta-t-il d'expliquer. C'était seulement l'énoncé du thème. Un titre devait être plus court, plus percutant. Un titre, enchaîna-t-il, était presque aussi important que la première ligne de n'importe quel texte, ce qui accrochait immédiatement le lecteur et ne le lâchait plus, quels que soient ses efforts pour se dégager.

L'homme s'appelait Montgomery Pierce-Hoyt.

L'inspecteur Meyer Meyer, un homme patient en temps ordinaire, se méfia de lui instantanément et écouta avec un ennui qui frisait l'état de somnolence les longues explications dans lesquelles l'autre s'était lancé. Le premier détail qui lui inspira de la méfiance fut le nom de son interlocuteur. Meyer ne connaissait personne qui ait un nom à tiroirs. Dans son quartier, tout le monde avait un nom de famille très simple, sans trait d'union. Les traits d'union, c'était bon pour les entreprises comme Colgate-Palmolive ou Dow-Jones. Il n'avait jamais non plus connu d'homme portant le prénom de Montgomery. Le seul Montgomery dont il ait jamais entendu parler, c'était Montgomery Ward, une autre entreprise. Qui avait-il donc au bout du fil ? Un homme ou une entreprise ?

Meyer Meyer était très sensible aux patronymes, car le sien n'avait cessé tout au long de son existence de lui attirer des ennuis et de le gêner. Son père (bénis soient son âme, son cœur et son sens de l'humour) avait pensé que ce double nom permettrait à son rejeton de se distinguer de la masse dans un monde de quidams ; de plus, comme il adorait faire des blagues, il avait également trouvé l'idée drôle. (Qu'il repose en paix, songea Meyer.) Meyer s'était lassé d'expliquer aux gens que ça n'avait rien de drôle d'être un petit juif élevé dans un quartier peuplé principalement de chrétiens, où son nom avait inspiré la rengaine : « Meyer, Meyer, un Juif en enfer ! » Et, à une occasion au moins, il avait failli finir rôti dans une arrière-cour lorsque tout un assortiment de goys avait jugé bon de tester la validité de la formule. Après avoir attaché Meyer à un poteau, ils avaient allumé un feu à ses pieds puis étaient partis au catéchisme où on leur enseignait à vénérer Jésus, quand bien même il aurait pu éventuellement être juif. Meyer se mit à prier, mais rien ne se produisit. Patiemment, il pria avec plus de ferveur et d'ardeur, mais

toujours sans succès. Il commençait à faire extrêmement chaud du côté de ses sandales.

Patiemment, sans perdre la foi, il continua à prier et finalement, il se mit à pleuvoir, une véritable cataracte qui éteignit immédiatement les flammes. Bizarrement, Meyer ne se sentit pas porté vers la religion après cette expérience, mais il conçut une profonde sympathie pour les pompiers et les infortunés officiers de cavalerie attachés au poteau de torture par les sauvages Indiens. Il acquit également une patience confinant à la sainteté, trait de caractère peut-être religieux, tout compte fait. En ce moment, cette patience était sur le point de l'abandonner. Complètement chauve, grand et costaud, avec des yeux d'un bleu de porcelaine que ses paupières voilaient à demi, il écoutait Montgomery Pierce-Hoyt au téléphone et se demandait s'il n'allait pas lui répondre en argot de flic.

— Ce qui m'intéresse au plus haut point, disait Pierce-Hoyt, c'est de savoir si les actes de violence auxquels vous êtes confrontés quotidiennement dans votre métier sont, de près ou de loin, influencés ou provoqués, consciemment ou inconsciemment, par une scène que le criminel aurait vue à la télévision.

— Hm-hm, fit Meyer.

— Qu'en pensez-vous ? insista Pierce-Hoyt.

— Pour qui écrivez-vous cet article, déjà ? demanda Meyer.

— Personne pour le moment.

— Personne pour le moment, répéta Meyer, et il hocha la tête.

— Mais je le placerai, ne vous inquiétez pas, assura Pierce-Hoyt. Alors, qu'en pensez-vous ?

— Vous voulez que je réponde à cette question au téléphone ? demanda Meyer. Tout de suite ?

— Eh bien, oui, si...

— Impossible, dit Meyer.

— Pourquoi ?

— Parce que, pour commencer, il faut que j'en parle au lieutenant. Ensuite, comment puis-je savoir que vous êtes vraiment M^r Pierce-Hoyt et pas quelqu'un d'autre ? Enfin, il faut aussi que je réfléchisse à la question.

— Eh bien, hm, oui, je vois, dit Pierce-Hoyt. Voulez-vous que je vienne vous voir ?

— Pas avant que j'en aie parlé au lieutenant et qu'il soit d'accord.

— Quand pensez-vous pouvoir lui parler ?

— Dans la journée. Donnez-moi votre numéro et je vous rappellerai dans la matinée.

— Parfait, dit Pierce-Hoyt, et il donna son numéro à Meyer.

L'autre téléphone sonnait sur le bureau de Meyer. Il prit brusquement congé de Pierce-Hoyt et décrocha.

— 87^e District, inspecteur Meyer à l'appareil, annonça-t-il.

Le correspondant était une femme qui avait vu les photos des victimes du massacre dans le journal du matin et prétendait savoir qui était l'homme blanc avec une barbe.

La femme s'appelait Phyllis Kingsley.

Elle habitait à Isola, près de la Dix, le fleuve qui délimite l'île au sud. Deux blocs plus au nord, elle aurait habité dans le quartier chic et luxueux de Stewart City. En fait, son appartement était situé dans un pâté de maisons comprenant plusieurs garde-meubles et deux garages. Carella et Kling arrivèrent chez elle le mardi 8 janvier à onze heures du matin. Le thermomètre était très largement remonté ; il faisait environ cinq degrés au-dessous de zéro. Phyllis Kingsley les accueillit drapée dans un châle tissé à la main et leur expliqua que le chauffage avait été en panne toute la nuit et n'avait pas encore été réparé. Ils gagnèrent le salon aux vitres couvertes de givre.

— Je crois que vous êtes en mesure d'identifier l'une des victimes du meurtre, dit Carella.

— Oui, répondit Phyllis.

Agée d'une quarantaine d'années, elle avait des cheveux roux vif et des yeux verts qui lui donnaient un type très irlandais. Le teint clair, le visage constellé de taches de rousseur, elle n'était pas jolie et son attitude trahissait une certaine vulnérabilité. Les inspecteurs attendirent, pensant qu'elle allait commenter ce « oui ». Quand il devint évident qu'elle n'ajouterait rien, Carella demanda :

— Pouvez-vous nous dire qui c'était ?

— Mon frère.

— Son nom ?

— Andrew Kingsley.

— Quel âge avait-il ? s'enquit Carella.

Il avait échangé un regard avec Kling à l'instant où la femme s'était mise à parler. C'était Kling, assis légèrement à gauche de Phyllis et hors de son champ visuel, qui notait rapidement dans un calepin les renseignements qu'elle fournissait tandis que Carella posait les questions, une technique qui mettait plus à l'aise la personne interrogée.

— Il avait vingt-huit ans, répondit Phyllis.

— Où habitait-il ? demanda Carella.

— Ici. Provisoirement. Il était arrivé de Californie il y a seulement quelques semaines.

— Avait-il un travail ?

— Non. Enfin, il en avait un sur la côte Ouest, mais il l'avait laissé tomber pour venir ici.

— Quel genre de travail avait-il ?

— Je crois qu'il était serveur. Dans un de ces drive-in de là-bas où on vend des hamburgers.

— Pourquoi est-il venu ici. Miss Kingsley, pouvez-vous nous le dire ?

— Eh bien, il m'a dit qu'il avait beaucoup réfléchi à certaines choses là-bas, que ça l'avait aidé à prendre conscience de son engagement et qu'il avait hâte de regagner la côte Est pour mettre en pratique certaines de ses idées.

— Quel genre d'idées ?

— Ma foi, ça concernait les ghettos et ce qu'il pouvait faire pour aider les gens qui vivaient dans des ghettos. Il a travaillé à Watts.

— Quel genre de travail ?

— Il a fondé un groupe de théâtre pour les enfants noirs de Watts. Il avait suivi des cours d'art dramatique au collège. C'est pour ça qu'il est allé en Californie à l'origine. Il pensait trouver du travail dans le cinéma ou à la télévision, mais vous savez...

Elle haussa les épaules puis serra les mains sur ses genoux.

— Quand est-il arrivé exactement, Miss Kingsley ? Je veux dire, de Californie. Vous vous en souvenez ?

— Il y a eu deux semaines hier.

— Et il vivait ici ? Dans cet appartement ?

— Oui. J'ai une chambre d'amis.

— Connaissait-il des gens ici, en dehors de vous ?

— Il est né et il a grandi ici. Il connaissait des tas de gens.

— Les photos des autres victimes dans le journal...

— Non, dit-elle en secouant la tête.

— Vous n'avez reconnu aucune de ces personnes ?

— Non.

— Vous ne savez pas par hasard si l'une des victimes était un ami de votre frère ?

— Aucun de ces visages ne m'est familier.

— Avait-il des amis noirs ? Ou portoricains ?

— Oui.

— Vous en connaissiez certains ?

— Non.

— Vous n'avez jamais vu aucun de ses amis ?

— Si, il a ramené un homme avec lui, un soir.

— Un Blanc ?

— Oui.

— Est-ce que vous vous rappelez son nom ?

— David Harris.

— Votre frère vous l'a présenté comme un de ses amis ?

— Il venait de faire sa connaissance, je crois.

— Vous ne savez pas quel genre de métier il exerçait ?

— Il ne l'a pas dit. J'ai eu l'impression...

Elle secoua la tête.

— Oui, je vous écoute.

— Il ne me plaisait pas.

— Pourquoi ?

— Je ne sais pas. Il semblait... J'ai eu l'impression que ce n'était pas quelqu'un de bien.

— Qu'est-ce qui vous a donné cette impression, Miss Kingsley ?

— Il m'a paru... violent. J'ai eu l'impression qu'il était capable de faire preuve d'une extrême violence. Je me sentais très mal à l'aise en sa présence. Je suis contente qu'Andy ne l'ait jamais amené ici à nouveau.

— Quel âge avait-il ?

— Trente ans passés, je dirais.

— Vous ne savez pas du tout où il habite ?

— Dans le Quartier, je crois. Il a parlé d'Audibon Avenue. C'est dans le Quartier, n'est-ce pas ?

— Oui. Que pouvez-vous nous dire d'autre à son sujet ?

— Vous pensez qu'il a tué mon frère ?

— Nous n'avons encore aucune idée là-dessus, Miss Kingsley.

— Je parierais que c'est lui, dit Phyllis, et elle hocha doucement la tête. À mon avis, c'est bien le genre de type capable de tuer.

— Comment était-il ?

— Très grand et plutôt beau, le teint mat, avec de longs cheveux châtain.

— Quand est-il venu ici avec votre frère ?

— Il y a une semaine, six jours peut-être ? Je ne sais plus très bien.

— Quand avez-vous vu votre frère en vie pour la dernière fois ?

— Dimanche soir.

— A-t-il dit où il allait ?

— Il a dit qu'il avait une affaire à régler en ville.

— Où ça, en ville ?

— Il a seulement dit en ville.

— Quel genre d'affaire ?

— Il ne me l'a pas dit.

— À quelle heure est-il parti d'ici ?

— Vers six heures.

— Il a dit quand il comptait rentrer ?

— Non.

— Vous pensiez qu'il allait rentrer ?

— Je ne me suis pas posé la question. Il lui arrivait souvent de passer la nuit dehors. Il avait sa propre clé. Ce n'était plus un gamin. Je ne l'ai jamais interrogé sur ses allées et venues.

— Comment était-il habillé la dernière fois que vous l'avez vu ?

— Il portait un blouson de la Marine, une chemise à carreaux, un pantalon foncé... marron ou bleu, je ne me rappelle plus.

— Un chapeau ? Des gants ?

— Des gants de cuir noir, pas de chapeau.

— Une écharpe ?

— Non.

— Un portefeuille ? Des clés ?

— Il avait un portefeuille en cuir noir, je suppose qu'il l'avait sur lui. La seule clé qu'il possédait, c'était celle de cet appartement.

— Nous aimerions beaucoup savoir où il comptait aller le soir où il a été tué, Miss Kingsley. Votre frère tenait-il un journal, avait-il un carnet où il notait ses rendez-vous, ou même un calendrier sur lequel il aurait marqué...

— Je vais vous montrer sa chambre.

Phyllis se leva, drapa plus étroitement le châle sur ses épaules et les guida dans l'appartement. Il y avait quatre pièces en tout : le salon dans lequel ils avaient interrogé Phyllis, une cuisine et deux chambres à coucher. La pièce qu'occupait Andrew Kingsley était au bout d'un long couloir aveugle. Des photos de personnes habillées à la mode des années trente, quarante et cinquante décoraient les murs du couloir. Sans doute des photos de famille, supposa Carella. Les clichés auraient pu être pris n'importe où dans la ville. Et même n'importe où dans n'importe quelle ville. L'un d'eux représentait un très jeune garçon posant devant une automobile qui devait dater de la fin des années cinquante. Carella s'attarda un instant devant cette photographie et Phyllis déclara aussitôt :

— Mon frère. Il n'avait que quatre ans quand cette photo a été prise... je n'arrive pas à croire qu'il est mort, enchaîna-t-elle d'un trait. Il est parti d'ici

il y a longtemps, d'abord pour aller au lycée, ensuite pour la Californie, alors je ne le voyais pas tellement souvent. Pourtant, c'est difficile à croire... c'est vraiment difficile.

— Vos parents vivent-ils encore, Miss Kingsley ? demanda Carella.

— Non. Ils sont morts dans un accident de voiture en France, il y a sept ans. Ma mère avait rêvé toute sa vie de ce voyage, et ils avaient fini par économiser suffisamment.

Elle secoua la tête et sombra dans le silence.

— Vous avez d'autres frères ou sœurs ?

— Non. Je suis toute seule maintenant.

La chambre d'Andrew Kingsley était meublée d'une commode, d'un placard et d'un lit. Il y avait très peu de vêtements dans la commode et encore moins dans le placard. Pas trace de journal intime, de calepins, d'agendas ou de calendrier. Un bloc de papier à lettres bon marché était rangé dans le premier tiroir de la commode. Sur un feuillet détaché figuraient quelques lignes d'une lettre inachevée.

Chère Lisa,

Comment ça va, Rayon k
dieu ? Je suis absolument
enchante d'être ici. La seule
chose qui m'a tristé, c'est
que tu ne sois pas avec
moi, et j'espère que tu as
réfléchi sérieusement.

— C'est l'écriture de votre frère ? demanda Carella.

— Faites voir, dit Phyllis, et elle examina la page qu'il lui tendait. Oui.

— Vous savez qui est Lisa ?

— Non.

— Tout ça, ce sont ses affaires personnelles ?

— Oui. Il... n'avait pas grand-chose.

— Miss Kingsley, dit Carella, je regrette de devoir vous imposer cette épreuve supplémentaire, mais si vous pouviez prendre sur vous pour aller identifier votre frère à l'hôpital...

— Oui, mais... suis-je obligée d'y aller aujourd'hui ? Je ne me sens pas tellement bien. C'est pour ça que je ne suis pas allée travailler.

— Quel genre de travail faites-vous ?

— Je suis libraire. J'ai senti venir un rhume hier soir et j'ai pris des cachets. J'aurais sans doute été guérie ce matin si le chauffage n'était pas tombé en panne. Je me sentais vraiment très mal fichue ce matin. En fait, j'étais encore couchée quand la voisine est venue me montrer le journal avec la photo de mon frère.

— Vous pouvez y aller demain, si vous voulez. Si vous vous sentez mieux, dit Carella.

— D'accord. C'est à quel hôpital ?

— Buena Vista. Sur Culver Avenue.

— Bon, très bien, dit-elle. Désirez-vous savoir autre chose ?

— Non, merci. Miss Kingsley, vos renseignements ont été très utiles.

En les reconduisant à la porte d'entrée, elle déclara :

— C'était un bon garçon. Il ne s'était pas encore trouvé, mais il essayait. Je l'aimais profondément. Il va me manquer. Ce n'est pas que je le voyais si souvent...

Elle se mit alors à pleurer.

Elle trouva la poignée de la porte à tâtons, réussit à ouvrir, puis se couvrit le nez et la bouche d'une main, les yeux débordant de larmes, laissa sortir les deux policiers et referma le battant derrière eux. Alors qu'ils commençaient à descendre, ils l'entendirent pleurer derrière la porte close de l'appartement où elle allait vivre seule, de nouveau.

L'annuaire téléphonique d'Isola mentionnait un David Harris domicilié à South Philby et un autre Avenue Y dans le Quartier. D'après le plan de la ville, l'Avenue Y coupait Audibon et ils en déduisirent que c'était l'adresse qu'ils cherchaient. Il était près de midi lorsqu'ils arrivèrent à l'appartement. Ils frappèrent cinq fois d'affilée avant d'obtenir une réponse, qui parvint d'une voix étouffée, comme si on parlait du fond de l'appartement. Ils frappèrent de nouveau.

— Voilà, voilà ! cria une voix.

Ils entendirent des pas s'approcher de la porte.

— Qui est-ce ? demanda la voix.

— Police, dit Kling. Ouvrez, je vous prie.

Ce qui se passa ensuite les prit totalement au dépourvu. S'ils considéraient Harris comme un suspect éventuel, c'était uniquement parce que Phyllis l'avait décrit comme un homme de tempérament violent. En dehors de cette description, ils n'avaient aucune raison de croire qu'il avait tué six personnes. Ils étaient venus lui poser des questions sur ses relations avec Kingsley. Ils étaient aussi venus, bien sûr, parce que Harris était le seul lien avec la vie que menait Andrew Kingsley une fois sorti de l'appartement de sa sœur. Ils voulaient savoir si Harris pouvait leur parler de cette vie, dans l'espoir que ces renseignements éventuels pourraient jeter quelque lumière sur les raisons pour lesquelles Kingsley avait fini dans une tranchée en compagnie de cinq autres cadavres. Leurs intentions étaient pacifiques. Ils changèrent d'avis dans les dix secondes qui suivirent.

Dans les dix secondes, ou les huit, ou les six, enfin le temps qu'il fallut à la personne située derrière la porte pour presser trois fois, coup sur coup, la détente d'un pistolet, ils changèrent d'avis quant à leurs intentions pacifiques, aux suspects et aux lois qui interdisent d'enfoncer une porte à coups de pied. Les déflagrations furent assourdissantes, les panneaux en bois du battant éclatèrent sous l'impact, les projectiles heurtèrent le mur de plâtre en face et se mirent à ricocher au petit bonheur dans l'étroit couloir. Kling et Carella s'étaient jetés à plat ventre. Carella avait son pistolet au poing et Kling était en train de sortir le sien de son étui d'épaule. Trois autres balles transpercèrent la porte, bourdonnèrent au-dessus de leurs têtes et ricochèrent en sifflant sur le mur.

— Ça fait six, dit Carella.

Il gagna en rampant l'un des côtés de la porte et se releva. L'imitant, Kling vint se poster de l'autre côté, puis se redressa à son tour. Ils échangèrent un regard hésitant, car la décision qu'ils allaient prendre dans les secondes à venir pouvait coûter la vie à l'un ou à l'autre. Six balles avaient été tirées. L'homme à l'intérieur avait-il vidé un revolver à six coups et était-il en train de le recharger ? Ou bien était-il armé d'un automatique, une arme qui peut contenir jusqu'à onze cartouches ? Carella entendait le tic-tac de sa montre. S'ils attendaient plus longtemps, l'homme aurait rechargé son arme, même si ce n'était qu'un revolver. Il réagit immédiatement et Kling suivit le mouvement, tel un demi de mêlée talonnant son avant. Carella se dirigea vivement vers le mur qui faisait face à la porte, s'y adossa, leva le genou et détendit la jambe comme un piston, frappant la serrure du plat de la semelle. La serrure céda au premier coup et, au moment même où la porte pivotait sur ses gonds, Carella se rua en avant, Kling s'engouffrant à sa suite dès qu'il eut franchi le seuil.

Un homme très grand et très beau était en train de glisser une balle dans le

barillet de son arme, un Colt .38, semblait-il. Il se tenait à environ un mètre cinquante de la porte. Lorsque Carella et Kling firent irruption dans la pièce, il lâcha les munitions qu'il tenait dans le creux de la main gauche et redressa son revolver pour le mettre en position de tir. Parce qu'il avait appris au cours des années qu'un ordre vociféré était plus efficace qu'un chuchotement, Carella hurla : « Lâche ça ! » et juste derrière lui, Kling hurla à son tour : « Lâche ce flingue ! » L'homme, qu'ils supposaient être Harris, hésita un instant, regarda les deux hommes tour à tour et prit sa décision en un éclair, car les deux flics ne lui auraient pas accordé plus d'une seconde avant de l'abattre. Il laissa tomber son arme qui heurta bruyamment le sol. Il ne portait qu'un pantalon de pyjama, mais ils le plaquèrent quand même contre un mur et le bousculèrent un peu avant de lui passer les menottes.

Tous deux soufflaient comme des phoques.

Moi, je lis jamais rien.

J'ai pas besoin de lire. On a parlé une ou deux fois du clan dans les journaux, et il y a toujours des journalistes qui viennent fouiner par ici. Mais je parle pas aux journalistes et je lis pas ce qu'ils écrivent. Comme ça, je m'énerve pas. Quand on a une réunion, c'est toujours moi le mec le plus calme. C'est parce que j'ai pas la cervelle encombrée. Je vais presque jamais au ciné et je regarde pas la télé non plus, sauf les matchs de foot. J'aime bien le foot. Ce que j'aime surtout, c'est prévoir comment ils vont jouer. C'est comme dans la vie, vous voyez ce que je veux dire ? Ces types-là, sur le terrain, ils arrêtent pas de penser, ils flairent le danger et ils réagissent automatiquement. Avant de sortir de Whitman, le lycée du côté de Crestview, je faisais partie de l'équipe de foot. C'est la seule chose vraiment super que j'aie jamais retirée de cette école, faire partie de l'équipe. J'étais pas demi de mêlée, juste ailier. Je suis costaud, vous savez, et j'étais encore plus musclé quand j'étais même. Ça m'est toujours resté, mon expérience dans l'équipe de foot. Ça me détend de regarder les matchs à la télé, et ça m'aide à prendre des décisions. Quand je lis, ça fait que m'embrouiller les idées. Il faut garder les idées claires en permanence.

Enfin, bon, c'est Mace qui m'a apporté le journal le mercredi ; il m'a parlé du type ramassé par les flics, et qui avait peut-être quelque chose à voir avec le barbu que Chingo et les éclaireurs avaient descendu. L'article disait qui était ce barbu, un certain Andrew Kingsley, arrivé depuis peu de Californie. Il aurait mieux fait de rester où il était. On disait pas ce qu'il faisait dans la turne du latino ; on disait pas non plus qui c'étaient, ces latinos. C'est bien normal. S'il y a une chose dont j'étais bien sûr concernant les Têtes de Mort (vous parlez d'un nom !), c'est qu'ils allaient pas se précipiter chez les flics pour identifier des gars à eux. Dans ce quartier, flics égale emmerdes, qu'on soit d'un côté ou de l'autre de la barrière. Vous les appelez parce que quelqu'un vous a pétié les deux jambes à coups de batte de base-ball, et c'est vous qui vous retrouvez en taule pour avoir pissé le sang sur le trottoir. Les Têtes n'allaient pas raconter aux flics que c'était leur président qui s'était fait buter et balancer dans la tranchée. Pas si bêtes. Les flics n'avaient qu'à découvrir ça eux-mêmes, et d'après l'article que m'a lu Mace, ils se débrouillaient pas comme des chefs. Et les Ecarlates disaient rien aux flics eux non plus. S'ils

faisaient quoi que ce soit, ce serait pour essayer d'égaliser. C'est pour ça qu'on faisait tellement gaffe les tout premiers jours après l'exécution.

On a un système de sécurité très au point, de toute façon. On laisse personne nous approcher. On a des sentinelles sur les toits et à tous les coins de rue. Personne peut arriver à proximité du club sans qu'on le sache à l'avance. Avant même que Mace ait frappé à la porte et m'ait apporté le journal, je savais qu'il arrivait. Je fais confiance à personne, pas même à Mace. Tous les membres ont l'ordre de prévenir le président que quelqu'un s'approche du club, même s'il s'agit seulement d'un autre membre. Quatre minutes avant que Mace frappe à la porte, une estafette est venue me prévenir de son arrivée. C'est comme ça que je veux que ça fonctionne.

Le club est au troisième étage d'un immeuble abandonné dans la 57^e. On a tout peint avec de la laque de toutes les couleurs, une sorte de dessin abstrait, vous voyez le genre ? Dum-Dum, c'est pas seulement un combattant de première bourre, c'est aussi un artiste. Il a dessiné des trucs sur les murs et après, il les a peints avec l'aide de quelques-uns des plus jeunes de la bande. On n'a pas de dessins obscènes sur nos murs, comme dans certains clans. Pas de femmes à poil et de trucs cochons. Je suis pas d'accord et j'ai bien fait comprendre aux membres que je tolérerais rien de ce genre dans le club. L'amour, c'est une chose intime qu'on fait dans l'intimité avec la personne qu'on aime. Je supporte pas qu'on se conduise mal et je supporte pas non plus qu'on parle mal. Une de nos règles, c'est de jamais dire de gros mots. Vous m'avez entendu dire un seul gros mot depuis que je vous parle ? Je parie bien que non. J'y mets un point d'honneur. Oh, évidemment, je sais que c'est plus facile de s'exprimer dans un langage incorrect, mais moi, j'ai jamais été du genre à opter pour la facilité. Je cherche pas exprès la difficulté, mais c'est dans ma nature de vouloir que tout soit fait correctement. Et ça s'applique aussi à la façon de parler. C'est pour ça que je jure jamais, je dis même pas « merde » ou « bon Dieu », je le dis seulement maintenant pour donner un exemple, c'est tout. Et je permets pas non plus aux gens de jurer autour de moi. D'accord, je pourrais être plus tolérant, laisser les gars dire ce qu'ils veulent, les laisser amener leurs nanas et les sauter sur place, au club, les laisser fumer de l'herbe et tout le reste. Mais je suis contre. C'est mal de faire ça, tout ça, c'est mal.

Je sais qu'on a réuni des commissions et qu'ils ont publié des rapports sur le hasch, et ils disent que c'est pas nocif d'en fumer, qu'il n'y a pas d'accoutumance et tout ça. Moi, je m'en fous de ce que disent les commissions. Tant que je serai président, je laisserai mon cœur et ma tête décider de ce qui est bien et de ce qui l'est pas. Et venez pas me raconter que tous ces films qu'on passe et ces magazines qu'on trouve dans les kiosques, et ces bouquins dégueulasses que ces types écrivent, venez pas me raconter que tout ça, c'est bien. Parce que ça l'est pas. C'est mal. Tout comme c'est pas bien de jurer. Quand j'étais dans l'équipe de foot de Whitman, chaque fois que l'entraîneur nous entendait dire un gros mot, il nous obligeait à faire huit

fois le tour du terrain en courant. Vous avez déjà fait huit fois le tour d'un terrain de football ? On apprend vite à ne plus dire de gros mots.

Mace a dit que les flics – c'était vous, les gars ? – avaient ramassé un truand du nom de David Harris, qui a ouvert le feu sur eux à l'instant même où ils ont frappé à la porte. On l'a décrit comme un ouvrier au chômage qui avait un casier pour voies de fait et cambriolage. Ce qu'il a reconnu, après que les flics Font interrogé, c'est qu'il avait dévalisé un magasin de spiritueux à Calm's Point la nuit d'avant, alors quand ils ont frappé à sa porte en disant que c'était la police, il a cru qu'ils venaient le cueillir pour vol à main armée. Ce qui les a amenés à l'interroger sur ses relations avec ce mec, Andrew Kingsley, que Chingo et les gars avaient buté en même temps que la Tête de Mort et sa môme. Harris a dit qu'il connaissait à peine Kingsley. Il avait fait sa connaissance dans un bar huit jours avant et ils s'étaient mis à parler du genre de vie qu'on mène sur la côte Ouest, où Harris avait passé un certain temps – probablement en taule ; là-dessus, Kingsley l'avait emmené chez lui pour lui présenter sa sœur, et ça s'était arrêté là. Harris a raconté qu'il s'était pas terriblement bien entendu avec la sœur de Kingsley, une « dame drôlement coincée », d'après lui. Il a dit qu'il ignorait que le cadavre de Kingsley avait été découvert dans une tranchée du North Side, puisque (tout comme moi) il lisait pas les journaux. Ça se présentait plutôt bien. Les flics savaient toujours pas qui étaient les autres cadavres retrouvés dans la tranchée, et ils étaient pas près de le savoir.

Et puis il a fallu que Midge l'ouvre.

Le téléphone sonna sur le bureau de Carella à deux heures et quart dans l'après-midi du mercredi 9 janvier, le lendemain du jour où ils avaient coffré David Harris sous l'inculpation de vol à main armée. Le récit de son arrestation, paru dans les deux journaux du matin, avait fait les gros titres dans le journal de l'après-midi. La photo des six victimes inconnues était toujours dans les trois journaux et Carella espérait encore, sans trop y croire, que quelqu'un les identifierait. L'identification d'Andrew Kingsley, au lieu de simplifier les choses, n'avait fait que les compliquer pour Carella et Kling – qui jusqu'alors avaient supposé que les meurtres relevaient du crime organisé. (Il faut bien commencer quelque part et le crime organisé est un assez bon point de départ pour une enquête quand on tombe sur six cadavres entassés dans une tranchée.) Leur hypothèse n'était pas complètement gratuite. Dans toute la ville, la police avait été récemment débordée par une vague de crimes, résultat de la lutte acharnée que se livraient les racketteurs blancs de la vieille école et les Noirs et les Portoricains qui voulaient s'imposer.

La raison de cette lutte était toute simple. Les truands blancs exerçaient depuis très longtemps le contrôle absolu sur le lucratif trafic de la drogue et, s'ils trouvaient tout naturel de vendre de la came aux Noirs et aux Portoricains, ils voyaient en revanche d'un très mauvais œil ces mêmes Noirs

et Portoricains s'immiscer de force dans cette petite industrie prospère pour essayer de s'approprier une part du gâteau. Il existe un procédé infailible pour décourager la libre entreprise, qui consiste à loger une balle entre les deux yeux de son concurrent. On découvrait continuellement des cadavres non identifiés dans des ruelles désertes, dans des parkings à ciel ouvert ou dans le coffre de vieilles Plymouth abandonnées. Et comme le milieu – blanc ou noir – observait strictement le code de l'*omerta*, mot que l'on pourrait traduire de l'italien par « motus et bouche cousue », il était bien rare qu'une personne soit assez courageuse ou assez stupide pour se manifester en vue d'identifier le cadavre d'un inconnu. Il n'était donc pas exclu, a priori, que les six cadavres retrouvés dans la tranchée soient des victimes de cette guerre raciale entre trafiquants de drogue. Cela n'expliquait pas pour autant la présence de ce Blanc barbu, Andrew Kingsley, qui n'avait jamais eu affaire à la police et qui, d'après sa sœur, n'avait défendu que de nobles causes sur la côte Ouest. Comme on l'apprit plus tard, les flics ne s'étaient pas trompés en songeant à une guerre des gangs, mais ils avaient vu un peu trop grand. Le coup de téléphone d'une certaine Midge les amena à viser un peu plus bas.

— Steve, ici Dave Murchison, à l'accueil.

— Qu'est-ce qu'il y a, Dave ? demanda Carella.

— J'ai une fille au téléphone, elle dit qu'elle veut parler à la personne qui s'occupe des six meurtres. C'est toi, je crois ?

— Passe-la-moi, dit Carella en approchant un bloc-notes de l'appareil.

— Allô ? fit une voix féminine.

La fille chuchotait, ou alors elle était très enrouée, Carella n'aurait pu dire.

— Ici l'inspecteur Carella, annonça-t-il. Que puis-je faire pour vous, mademoiselle ?

— Inspecteur qui ? demanda-t-elle à mi-voix.

— Carella. Qui est à l'appareil ?

— Midge.

— Quel est votre nom de famille, Midge ?

— Peu importe, dit la fille. Il faut que je me dépêche. Je suis seule pour le moment, mais ils vont revenir. S'ils me surprennent à vous appeler...

— De qui parlez-vous, Midge ?

— De ceux qui ont tué les gens dans cette tranchée. Je savais pas qu'il y avait un bébé dans le coup. À la minute où Johnny m'a dit qu'il y avait un bébé...

— Johnny qui ?

— Aucune importance. Il me l'a annoncé avant même que j'aie vu les photos dans le journal. Je lui ai dit que j'allais vous appeler pour vous dire qui avait fait le coup. Il a dit qu'ils allaient me casser bras et jambes.

— Qui ça, Midge ?

— Le Noir dans le fossé, c'était Lewis Atkins, le président d'un club appelé les Vengeurs Ecarlates. La fille, c'était sa femme... Vous écoutez ?

— J'écoute, Midge.

— C'est leur bébé qui a été tué. Ça, c'était moche. J'ai dit à Johnny que c'était moche et il a dit qu'il allait en parler au conseil.

— Quel est le nom de famille de Johnny ?

— Je veux pas qu'il ait des ennuis, répondit la fille. Il en a déjà eu une fois quand il m'a défendue. Je veux pas que ça recommence.

— Qui étaient les autres personnes dans la tranchée ? Pouvez-vous me le dire ?

— Le Portoricain, c'était le président des Têtes de Mort. Son vrai nom, c'est Eduardo Portoles, mais il se fait appeler Edward Premier. La fille, je suis pas sûre. Je crois qu'elle s'appelle Constantina, mais je suis pas sûre.

— Qui les a tués, Midge ?

Pas de réponse.

— Midge, d'où appelez-vous ?

Toujours pas de réponse. Carella s'aperçut brusquement qu'il n'y avait plus de tonalité. Il n'avait pas entendu le déclic du récepteur remis en place. Quelqu'un avait coupé le fil du téléphone ou arraché la prise du mur.

On avait déjà eu des ennuis avec Johnny et sa mère, alors c'était pas nouveau. Seulement, cette fois, c'était un peu plus grave.

La première fois qu'on a eu des pépins avec eux, c'était quand Midge est tombée enceinte et qu'elle a voulu se faire avorter. Je sais que l'avortement est légal dans cet Etat, mais pour moi, c'est un meurtre. Midge faisait partie de nos auxiliaires féminines, donc elle était membre du clan ; par conséquent, elle était tenue de respecter nos règles, et ces règles interdisent de tuer, sauf en cas de légitime défense. Je tiens à ce que ce soit clair. Tout ce qui s'est passé avec les Ecarlates et les Têtes et tout ce qui est arrivé après, c'était de la légitime défense. On l'a fait pour le bien de la communauté. Pour protéger le clan. Ce qu'on a fait à Midge, c'était également pour protéger le clan. On y est allés mollo avec elle parce que c'était une fille.

Il y a eu des frictions pour la première fois quand elle a voulu se faire avorter en avril, l'année dernière, bien avant que je sois réélu. J'ai rien à dire sur ce qui se passe en privé entre les membres du club et leurs poules tant qu'ils se tiennent correctement en public. D'accord, Johnny aurait dû être plus prudent, mais il ne l'a pas été. Quand Midge s'est aperçue qu'elle était enceinte, elle est venue me trouver et elle m'a dit qu'elle pensait aller à la clinique se faire avorter. Il faut d'abord que j'explique un peu qui c'est, cette Midge. Pour commencer, elle parle beaucoup. Et fort, avec ça. Et elle passe son temps au téléphone. Question coups de fil, je croyais être le champion du

monde, mais pour ce qui est de causer, Midge me bat largement. De toute façon, quand je téléphone, c'est pas pour cancaner. J'appelle des gens pour les féliciter, par exemple un des gars du clan, s'il a fait du bon boulot, je lui passe un coup de fil pour lui dire que j'apprécie. Et puis aussi, j'appelais les stations de radio. Ça, ça remonte à deux mois, avant qu'une des stations envoie un journaliste dans le coin pour parler aux gars de tous les clubs, et il est allé dans tous les clubs sauf le nôtre. Naturellement, ils ont dit du mal de nous à la radio, alors qu'ils savaient pas du tout comment on fonctionnait ou ce qu'on essayait de faire. Maintenant, j'appelle plus les stations de radio ; avant, j'appelais les disc-jockeys, vous voyez, pour leur dire que j'étais président d'un club à Riverhead, qu'on était justement en train d'écouter leur programme, et qu'on trouvait qu'ils faisaient du bon boulot, et pour leur demander s'ils voulaient bien nous passer tel ou tel disque. On avait des relations amicales, quoi. Maintenant, je veux plus rien avoir à faire avec ces types de la radio depuis qu'ils ont commencé à dire du mal de nous. Et vous savez, ils feraient bien de faire attention à ce qu'ils raconteront à l'avenir. Je veux dire, si on parle de cette affaire dans les journaux... on en parlera, vous croyez ?... ils feraient bien de faire attention à ce qu'ils diront. On est nombreux dans le club. Très nombreux.

Mais Midge, elle téléphonait uniquement pour cancaner. Par exemple, il arrivait quelque chose, on faisait un truc et immédiatement elle se précipitait sur le téléphone pour tout raconter aux autres filles du clan. Elle avait une grande gueule, quoi, tout simplement. Et elle sautait toujours au cou des gens à l'instant où ils franchissaient la porte, et elle appelait tout le monde « mon chéri », « mon petit chou » et « mon trésor ». C'était écœurant. Je n'ai jamais aimé cette fille. Je la supportais uniquement parce que j'estimais que Johnny était un type bien. On aurait dû être plus stricts avec elle, et peut-être qu'on aurait dû s'occuper de lui en même temps. Ça nous aurait évité bien des difficultés par la suite. Mais personne n'est parfait. J'essaie de régler les problèmes à mesure qu'ils se présentent, et ça se passe pas toujours comme je voudrais. Il faut trouver des solutions, biaiser, s'adapter aux circonstances. Et surtout, pas de panique : ça paye de garder son sang-froid.

Donc, en avril dernier, je lui ai dit, pas d'avortement. Elle m'a demandé ce qu'elle devait faire alors. Elle avait que quinze ans, elle voulait pas de gamin et la mère de Johnny les aurait pas laissés se marier. Je lui ai dit qu'il fallait faire adopter le gosse. Je lui ai dit aussi qu'elle ferait bien de prendre la pilule ou de mettre un diaphragme ou un stérilet (ça n'avait rien d'indécent, vous comprenez, je lui parlais comme un médecin ou comme un prêtre) pour éviter ce genre d'accident à l'avenir. Elle a eu le bébé en novembre et les gens des adoptions l'ont emmené sans même qu'elle le voie. Elle n'a même pas su si c'était un garçon ou une fille. Et bien entendu, cette grande gueule s'est répandue dans tout le quartier en disant que je lui avais volé son bébé. J'ai failli lui coller ma main sur la figure quand j'ai appris ça. Johnny m'a demandé de lui pardonner parce qu'elle était du genre nerveux et que lui

enlever le bébé comme ça, c'était quand même lui flanquer un sacré choc. J'ai dit à Johnny que c'était elle, au départ, qui avait voulu tuer le bébé, alors pourquoi elle râlait, maintenant ? Johnny a dit qu'il allait lui parler et la calmer. Mais mon vieux, quand on a affaire à une grande gueule comme Midge, la seule chose qu'on peut faire, c'est lui serrer la vis.

Et c'est ce qu'on a fait quand on l'a trouvée en train de parler au téléphone.

C'est Johnny, vous savez, qui avait fait tout ce foin devant le conseil quand il a appris que Chingo avait tué le bébé accidentellement. On a appris par la suite que Johnny s'était contenté de répéter ce que Midge lui avait demandé de dire. C'était une réaction psychologique, vous comprenez, du fait qu'elle avait elle-même abandonné son propre bébé. Ne me demandez pas pourquoi, parce que je comprends pas grand-chose à ces histoires de psychologie. À une époque où j'avais des ennuis, j'ai été forcé d'aller voir un psychanalyste parce que j'étais en liberté surveillée. Mon vieux, il m'a absolument rien appris, ce gars-là. Plus tard, quand j'ai été nommé président du clan, quelqu'un a fait remarquer – histoire de me débîner, n'est-ce pas – que j'avais été voir ce psychiatre et que j'étais donc peut-être pas qualifié pour être président et ainsi de suite. Un président, ça doit prendre des décisions rapidement, garder la tête froide, être équilibré, et le gars qui a abordé la question (j'ai oublié son nom ; il est allé s'installer à Chicago avec sa mère), il a dit que j'étais peut-être fou, tout ça parce que j'étais allé voir ce psychiatre pour faire plaisir au magistrat qui s'occupait de moi. J'ai été élu quand même. Et même réélu.

Mais ce que je voulais dire, c'est que tout s'est mélangé dans la tête de Midge, le bébé que Chingo avait tué accidentellement et le même que les services d'adoption lui avaient enlevé en novembre, alors elle a tanné Johnny pour qu'il soulève la question devant le conseil. Je ne vois d'ailleurs pas ce qu'il espérait obtenir. Le bébé était mort de toute façon, pas vrai ? Et ensuite, quand il est allé la retrouver et lui a raconté que je l'avais rembarré en lui disant d'aller faire un tour pour se calmer, tout ça a continué à la travailler et finalement elle a décidé d'appeler les flics. Deux des gars était chez cette autre fille – Ellie, elle s'appelle. Ils ont eu envie de manger des pizzas, alors Ellie et les deux gars sont descendus en chercher et ils ont laissé Midge seule avec le téléphone. Elle ne résiste pas à un téléphone. Quand elle en voit un devant elle, ça la démange de décrocher, de composer un numéro et de se mettre à causer et à causer. Alors dès qu'elle a été seule, elle a appelé les flics et elle était en train de leur balancer les noms des gens qui se trouvaient dans la tranchée quand Dum-Dum est revenu ; il avait oublié ses cigarettes. Quand il a entendu ce qu'elle disait, il a arraché le fil du téléphone.

On l'a fait comparaître devant le conseil. C'était dur pour Johnny parce que c'était sa même et qu'elle avait fait quelque chose de vraiment grave. En plus, il faisait partie de ceux qui devaient décider de sa punition. On aurait pu

lui faire ce qu'on voulait. Sa mère est morte, vous savez, et son père est un poivrot qui l'a violée quand elle avait onze ans et elle en avait une telle trouille qu'elle voulait même pas vivre dans le même immeuble que lui. La plupart du temps, elle dormait au club, et pourtant, le seul chauffage qu'on a là-bas, c'est les petits réchauds à pétrole qu'on a installés. C'est un immeuble abandonné, est-ce que je vous l'ai déjà dit ? Oui, je crois. On aurait donc pu faire ce qu'on voulait, personne aurait rien su et tout le monde s'en serait fichu, à part Johnny peut-être. On aurait pu la tuer. Elle menaçait notre sécurité.

Le conseil a voté et décidé qu'on allait lui couper la langue.

Johnny a demandé notre indulgence, et je l'ai accordée. Le conseil n'a pas apprécié mon veto, mais quand le conseil a tort, je me fiche pas mal de ce qu'il vote. Par exemple, au moment de Noël, ils avaient voté que l'argent de notre trésorerie devait être remis à un groupe de gens du quartier qui essayaient d'aménager en parc un des terrains vagues. Ils voulaient peindre les murs des immeubles qui l'entouraient, vous voyez le genre, mettre des bancs et peut-être même semer du gazon. Il y avait deux cent soixante dollars dans la caisse et je voyais pas pourquoi on les aurait gaspillés pour un terrain vague alors qu'on avait besoin de davantage d'armes et de munitions pour se défendre. Alors j'ai dit non. Comme je suis le président, j'ai un droit de veto. Mais le conseil a passé outre et ils ont de nouveau voté la remise de l'argent, alors vous savez ce que j'ai fait ? J'ai dit à Big Anthony, le trésorier du clan, de passer à la banque et de prendre tout l'argent, en laissant seulement un ou deux dollars pour que le compte soit pas soldé. Il m'a rapporté deux cent cinquante-cinq dollars que j'ai confisqués. J'ai toujours cet argent. Il est dans un endroit sûr et j'y toucherai pas, parce qu'il appartient au clan. Mais je vais sûrement pas le donner à ces bonnes âmes, même si le conseil a voté le contraire.

Si j'ai opposé mon veto quand ils voulaient couper la langue de Midge, c'est pas parce que Johnny avait quémandé mon indulgence. De mon point de vue, le mal était fait, vu qu'elle avait déjà prévenu les flics. Autrement dit, ils allaient rappliquer pour essayer de lui soutirer le reste de l'histoire. Donc, il fallait soit la tuer pour être sûr qu'elle la boucle définitivement, soit la faire filer ailleurs. Quand il s'agit de notre sécurité, en général, je suis impitoyable, je plaisante pas. Et il s'agissait bien de notre sécurité, pas de doute là-dessus. Mais il faut croire que j'étais en veine de générosité ce jour-là. J'aurais pu dire « débarrassez-vous d'elle » et Chingo ou Dum-Dum l'aurait balancée dans le fleuve sans sourciller. Mais j'ai pensé à la maison que possède la tante de Big Anthony dans l'Etat voisin, juste de l'autre côté du pont Hamilton ; elle y passe l'été, elle y fait pousser du maïs, c'est un endroit très agréable. En hiver, c'est fermé, mais Big Anthony a les clés et quelquefois on y va avec les filles, on allume un feu et on cause. J'ai dit à Big Anthony de choisir un autre membre du clan, celui qu'il voulait, d'emmener Midge là-bas et de la garder une semaine, le temps que ça se tasse un peu. Je lui ai dit aussi de lui donner

vingt coups de fouet sur le dos tous les matins et tous les soirs, et qu'elle aurait intérêt à pas crier. Si elle criait – Midge était là quand je disais ça – je voulais être mis au courant et j'oublierais alors de me montrer aussi correct que maintenant, et je dirais au conseil qu'ils pourraient lui faire ce qu'ils voulaient.

Elle a compris. Enfin, elle en avait l'air. Mais malgré ce qu'on a été obligé de lui faire par la suite, j'estime que j'ai pris la bonne décision sur le moment. J'aurais aussi bien pu perdre mon sang-froid et donner le feu vert au conseil en leur disant de faire ce qu'ils voulaient. Mais je l'ai pas fait. Et c'est pour ça que je suis le chef et qu'ils m'obéissent. Lorsqu'on est chef, il faut savoir quand se servir du pouvoir qu'on détient et quand ne pas s'en servir. Il faut être quelquefois inflexible et d'autres fois, se montrer tolérant. C'est un équilibre à atteindre, vous voyez ce que je veux dire ? Quand j'ai été réélu, j'ai fait un petit discours au club. J'ai demandé aux autres de prier pour que Dieu m'aide à prendre des décisions qui soient bonnes pour eux.

Moi-même, je prie Dieu tous les soirs de me guider pour que je fasse toujours ce qu'il faut. Et je pense que les autres prient pour moi comme je leur ai demandé de le faire. Parce que j'ai pris la décision qui s'imposait pour Midge, bien que je n'aie jamais eu aucune sympathie pour elle et que, par la suite, on ait pu penser que j'avais commis une erreur.

La ville se composait de cinq secteurs, parmi lesquels Riverhead. Celui-ci était séparé d'Isola par la Diamondback, un bras de la Harb qui serpentait vers le sud, puis l'ouest, avant de se jeter dans la Dix, sur la côte sud de l'île. Riverhead même n'était arrosé par aucun fleuve. En revanche, ce secteur comprenait plusieurs réservoirs, deux lacs et un petit ruisseau appelé Five Mile Pond. Pourtant, ce ruisseau ne s'étendait sur cinq miles ni en longueur, ni en largeur, pas plus qu'il n'était à cinq miles de quelque site remarquable. L'origine et l'histoire de ce nom étaient obscures. On avait probablement appelé ce ruisseau Five Miles Pond pour la même raison que Riverhead, où ne coulait pourtant aucune rivière, avait été baptisé Riverhead.

Au temps jadis, quand le monde était jeune et les Hollandais confortablement installés dans la ville, le territoire voisin d'Isola appartenait à un propriétaire du nom de Pieter Ryherth. Ryherth était un cultivateur qui, à l'âge de soixante-huit ans, s'était lassé de se lever à l'heure de la traite pour se coucher avec les poules. Comme l'agglomération s'agrandissait et que la demande en logement en dehors des limites d'Isola augmentait, Ryherth céda ou vendit la majeure partie de ses terrains à la ville en pleine expansion, puis il alla s'installer à Isola où il mena la joyeuse vie d'un riche bourgeois. Le Domaine Ryherth devint plus simplement Ryherth, mais ce n'était pas un nom particulièrement facile à prononcer. Au cours de la Première Guerre mondiale, et bien que Ryherth fût d'origine hollandaise plutôt qu'allemande, ce nom commença à faire tiquer les habitants du quartier et des pétitions circulèrent pour qu'on le change ; il possédait en effet une consonance par trop teutonne. Le secteur devait par conséquent grouiller de Huns qui coupaient les mains des bébés belges. Ryherth devint donc Riverhead en 1919. Le nom était resté, mais le quartier avait bien changé depuis cette époque.

À l'exception de la partie située le plus à l'est, où habitait toujours Carella, la majeure partie du quartier avait commencé à se dégrader au début des années quarante et avait continué à dégringoler la pente au fil des années. On avait en réalité peine à croire que West Riverhead faisait vraiment partie de la plus grande ville du pays le plus riche du monde, et pourtant le fait était là, juste de l'autre côté du pont de Thomas Avenue. Un demi-million de personnes vivaient là, sur cette rive, dans un paysage aussi désolé que la

surface de la lune. Quarante-deux pour cent d'entre elles vivaient des subsides accordés par la ville, et parmi celles qui étaient capables d'exercer un métier, vingt-huit pour cent seulement travaillaient. Six mille immeubles abandonnés, sans chauffage ni électricité, bordaient des rues jonchées d'ordures. Selon les estimations, dix-sept mille drogués trouvaient asile dans ces bâtisses quand ils n'étaient pas en train de marauder dans les rues, faisant concurrence à des meutes de chiens affamés. Les statistiques de West Riverhead étaient accablantes : vingt-six mille trois cent quarante-sept nouveaux cas de tuberculose étaient signalés chaque année, ainsi que trois mille quatre cent douze cas de malnutrition et six mille cinq cent deux cas de maladies vénériennes. Trois pour cent des bébés nés à West Riverhead mouraient au berceau. Une vie d'écrasante pauvreté, de fureur impuissante et de frustration désespérée attendait ceux qui survivaient. Il ne fallait pas s'étonner que la police de ce secteur ait des dossiers sur plus de neuf mille membres de gangs des rues. Ce furent ces dossiers qui amenèrent Carella et Kling à traverser le pont de Thomas Avenue dans la matinée du jeudi 10 janvier.

Ils avaient parlé à Charles Broughan, un inspecteur du 101^e de Riverhead, qui, ayant reconnu aussitôt les noms des gangs dont Midge avait parlé à Carella au téléphone, leur avait dit de venir immédiatement. Bien entendu, West Riverhead ne leur était pas inconnu, car leurs enquêtes les entraînaient presque toujours en dehors des limites de leur propre juridiction. Mais comme ni l'un ni l'autre n'y avait mis les pieds depuis plusieurs mois, ils eurent un choc en constatant la rapidité avec laquelle le quartier s'était encore dégradé. Même la façade de l'immeuble en brique décrépit jouxtant le poste de police était barbouillée de graffiti à la peinture aérosol, ce qui représentait une gageure dans une rue où les flics circulaient jour et nuit. Futé 46, Terreur 17, Gorille 11, Louis III, Ange 24, Absolu I, Flèche 18, et ainsi de suite, les pseudonymes constellaient le mur de leurs fioritures et de leurs arabesques, mettant des points sur les « i » et des barres sur les « t » en rouge, jaune, bleu et violet, se chevauchant et masquant les briques pour créer une composition aussi complexe qu'une toile de Jackson Pollock.

Carella n'arrivait pas à comprendre ce qui les motivait. C'était peut-être là une nouvelle forme de pop'art, où la signature du peintre devenait le tableau, et le moyen le message. Mais, à supposer que le message soit une façon de se faire reconnaître dans une ville qui imposait l'anonymat, pourquoi l'artiste ne signait-il pas de son vrai nom plutôt que d'un sobriquet que seuls ses plus proches amis pouvaient identifier ? Evidemment, badigeonner les murs d'un immeuble avec une peinture pratiquement indélébile n'était pas une entreprise particulièrement légale, ce qui pouvait expliquer que le peintre ne signe pas de son vrai nom, précaution que connaissent aussi les authentiques poètes qui écrivent des livres porno sous pseudonymes. Carella haussa les épaules et suivit Kling à l'intérieur.

La plupart des vieux postes de police de la ville avaient un air de famille, un peu comme des cousins éloignés. Les inspecteurs déclinaient leur identité

devant le long comptoir en bois qui leur était familier, avec sa barre en bronze poli boulonnée dans le sol et sa pancarte invitant les visiteurs à se renseigner auprès du sergent de service. Puis, suivant un écriteau qui indiquait : « Bureau des inspecteurs », ils montèrent quelques marches métalliques, longèrent un mur lépreux qui avait été peint en vert pomme du temps de la guerre hispano-américaine, à l'époque où la nation était jeune et le crime en régression, et s'engagèrent dans un étroit couloir bordé de portes en verre dépoli portant les inscriptions : SALLE D'INTERROGATOIRE, SECRÉTARIAT, VESTIAIRES, TOILETTES HOMMES et TOILETTES DAMES en lettres noires, pour arriver enfin devant la barrière en lattes ajourées qui séparait le couloir de la salle des inspecteurs du 101^e District. Ils avaient l'impression d'arriver chez eux.

Charlie Broughan, un flic corpulent et rougeaud dont le visage était hérissé d'une barbe de deux jours, expliqua qu'il travaillait sur un assassinat (« Je suis toujours sur un assassinat dans ce foutu quartier. ») ; il n'avait pas fermé l'œil et encore moins eu le temps de se raser. Il se dirigea immédiatement vers le classeur contenant les dossiers sur les gangs de rues, en sortit plusieurs chemises qu'il jeta sur le bureau et déclara :

— Voilà. Tous les renseignements sont répertoriés par noms de gangs, de membres de ces gangs, ainsi que par situations géographiques. Ça représente deux ans de travail, je tiens à vous le signaler. Ces petits salauds s'imaginent qu'on n'a rien d'autre à faire que d'enregistrer leurs allées et venues. Je vous confie volontiers ces documents, mais surtout respectez le classement, sinon le lieutenant va me fusiller. Quand vous aurez fini, rendez-les à Dany Finch au secrétariat, il les remettra en place. Je resterais bien avec vous, mais faut que j'aille vérifier le registre d'un hôtel où on pense avoir un indice sur un fumier qui lève des putains et les emmène à l'hôtel pour les poignarder pendant qu'il les baise... sympa, hein ? On a fait circuler sa signature, un faux nom qu'il a noté sur le registre l'avant-dernière fois qu'il a zigouillé une fille, dans un hôtel minable de Yates. Il y a un réceptionniste de nuit qui nous a téléphoné, il pense reconnaître l'écriture d'un gars qui a pris une chambre chez eux il y a deux jours. Le type est parti, maintenant, et s'est inscrit sous un autre nom, bien sûr, mais on finira peut-être par trouver quelqu'un qui puisse au moins nous dire à quoi il ressemble. Si l'écriture est la même, ce qui n'est probablement pas le cas. La seule consolation, si vraiment il s'agit bien du même gars, c'est que cette fois il pourra pas faire monter une gonzesse dans sa chambre pour la découper en rondelles. Quelle saloperie de patelin ! Moi, franchement, je me demande si je ne vais pas émigrer à Tokyo ou un autre coin bien tranquille. À un de ces quatre, conclut-il en les saluant d'un signe de main.

Puis il enleva son nom du tableau d'affichage, endossa son pardessus et s'engagea d'un pas lourd dans le couloir, tel un gigantesque ours mécontent.

Ils s'assirent derrière son bureau et commencèrent à consulter les

documents que contenaient les chemises.

Carella et Kling étaient encore à deux blocs du club des Têtes de Mort lorsqu'ils commencèrent à voir la signature du président du gang étalée à la peinture sur les murs des immeubles. « Il signe Edward Premier », avait dit Midge et, dans ce quartier de West Riverhead, cette signature apparaissait en effet aussi fréquemment que le portrait de Mao Tsé-toung en Chine. Tout le secteur était une stupéfiante mosaïque de camps blancs, noirs et portoricains, chaque enclave aux frontières mal définies jouxtant la suivante et débordant dangereusement sur des no man's lands âprement disputés. D'après les dossiers du 101^e District, Eduardo Portoles avait vécu à deux blocs du club, au 1103, Concord Avenue, entre une *bodega* portoricaine et une boutique qui vendait entre autres des brochures d'oniromancie, des herbes médicinales et des guides de numérologie. Dans l'entrée, il n'y avait bien entendu aucun nom sur les boîtes aux lettres cassées, mais d'après les documents du 101^e, Portoles habitait au dernier étage de l'immeuble, dans l'appartement 43.

Cette fois, Carella et Kling se postèrent de chaque côté de la porte et Carella se pencha pour frapper. Ils n'avaient pas dégainé leurs pistolets, mais leurs pardessus étaient déboutonnés et leurs étuis à portée de main. Ils avaient tort de s'inquiéter. Ce fut une petite fille qui leur ouvrit la porte, levant vers eux ses grands yeux bruns.

— Bonjour, dit Carella.

La fillette ne répondit pas. Elle avait environ cinq ans, certainement pas plus de six en tout cas. Pieds nus, elle portait une robe de cotonnade et suçait son pouce en silence. Elle fixait les deux hommes sans ciller.

— Comment est-ce que tu t'appelles ? demanda Carella.

La fillette ne répondit pas.

— Tu crois qu'elle comprend ? demanda Kling.

— Ça m'étonnerait. *Hablas tu espanol ?* s'enquit Carella.

La fillette opina du bonnet.

— *Esta alguien contigo aqui ?*

L'enfant secoua la tête.

— *Estas sola ?*

— *Si*, dit-elle, et elle acquiesça d'un signe de tête. *Si, estoy sola.*

— *Quien vive aqui contigo ?*

— *Eduardo y Constantina.*

— Qu'est-ce qu'elle dit ? demanda Kling.

— Qu'elle habite ici avec Eduardo et Constantina. Mais elle est seule pour le moment, il n'y a personne avec elle. Je me demande si elle sait qu'ils sont morts.

— Allons voir à l'intérieur, proposa Kling.

— *Perdoname*, dit Carella à la fillette, *nosotros queremos entrar*.

L'enfant s'écarta. Comme ils entraient dans l'appartement, Carella demanda : « *Como te Hamas ?* » et la petite fille répondit : « *Maria Lucia.* »

Il y avait des casseroles et des poêles entassées dans l'évier, et des assiettes sales sur la table de la cuisine. Dans le salon, la télévision était allumée, mais le son devait être détraqué, car les personnages d'un dessin animé se poursuivaient sur l'écran sans paroles ni musique. Les inspecteurs trouvèrent dans la chambre à coucher des vêtements d'homme et de femme pêle-mêle sur le sol. Une importante quantité de sang s'était infiltrée dans le bois nu du plancher. Les draps blancs du lit étaient maculés de taches rouge sombre. Sur l'un des murs, ils découvrirent l'empreinte sanglante d'une main.

Sur le seuil de la pièce, Maria Lucia les observait.

Comme Alex Delgado, le seul inspecteur portoricain de l'équipe, était couché avec la grippe, ils appelèrent l'agent Gomez qui était en train de regarder la télévision dans la salle de repos et ils lui demandèrent d'interroger la petite fille. Gomez voulut savoir les questions qu'il devait lui poser. Il fallait simplement découvrir ce qui s'était passé, lui dirent-ils. Voilà ce qui s'était passé :

Gomez : Qu'est-ce que tu faisais toute seule dans la maison, *querida nina* ?

Maria : J'attendais.

Gomez : Tu attendais qui ?

Maria : Eduardo et Constantina. Ils sont partis.

Gomez : Quand est-ce qu'ils sont partis ?

Maria : Je sais pas.

Gomez : Aujourd'hui ?

Maria : Non.

Gomez : Quand alors ? Hier soir ? Ou dans la journée ?

Maria : Il y a beaucoup de soirs.

Gomez : Combien ?

Maria : Je sais pas.

Gomez : Elle ne sait sans doute pas encore compter. Tu sais compter, Maria ?

Maria : Maria Lucia.

Gomez : Maria Lucia, *si, si*. Tu sais compter ?

Maria : Oui. Un, quatre, huit, deux, sept.

Gomez : Elle ne sait pas compter.

Kling : Demande-lui si c'était dimanche soir.

Gomez : C'était dimanche soir ?

Maria : Oui, dimanche.

Gomez : Très bien, Maria.

Maria : Maria *Lucia*.

Gomez : Maria Lucia, oui.

Carella : Demande-lui si quelqu'un d'autre habite ici.

Gomez : *Nina*, qui habite ici dans la maison avec toi ?

Maria : Eduardo et Constantina.

Gomez : Et qui d'autre ?

Maria : Personne.

Gomez : Juste eux ? Ton père et ta mère ?

Maria : Mon papa et ma maman sont avec les anges.

Gomez : Alors, qui sont Eduardo et Constantina ? Ils sont de ta famille ?

Maria : Eduardo c'est mon frère et Constantina c'est ma sœur. Gomez : Et ils sont partis dimanche soir ?

Maria : Oui.

Gomez : Ils t'ont laissée toute seule ?

Maria : Oui.

Gomez : Pourquoi est-ce qu'ils ont fait ça, *chiquilla* ?

Maria : Les hommes.

Gomez : Comment ça ? Quels hommes ?

Maria : Les hommes qui sont venus.

Gomez : Il y a des hommes qui sont venus ici dimanche soir ? Maria : Oui.

Gomez : Qui c'était ?

Maria : Je sais pas.

Gomez : Tu peux me dire leurs noms ? Ils s'appelaient par leurs noms ?

Maria : Non.

Gomez : Comment étaient-ils ?

Maria : Je sais pas.

Gomez : Tu te rappelles pas comment ils étaient ?

Maria : Je les ai pas vus.

Gomez : Mais ils sont venus ici, n'est-ce pas ?

Maria : Oui. Ils sont venus pour emmener Eduardo et Constantina.

Gomez : Mais alors, où est-ce que tu étais, si tu ne les as pas vus ? Maria : Aux cabinets.

Gomez : Ils ne savaient pas que tu étais aux cabinets ?

Maria : Non. J'avais peur. J'ai pas fait de bruit du tout.

Gomez : Peur de quoi, *querida nina* ?

Maria : Du bruit.

Gomez : Quel bruit tu as entendu ?

Maria : Constantina pleurait.

Gomez : Et il y avait un autre bruit ?

Maria : Comme pour Loiza Aldea, la Fiesta de Santiago Apostol. Carella :
Quoi ? Qu'est-ce qu'elle vient de dire ?

Gomez : C'est une fête qui a lieu une fois par an, en juillet. Ils tirent des fusées pour annoncer la procession. Maria Lucia, tu parles de fusées ? Le bruit, c'était comme celui des fusées ?

Maria : Oui. Juste comme le feu d'artifice de Loiza Aldea.

Kling : Bon Dieu ! Elle a entendu ces salopards descendre son frère et sa sœur.

Carella : Seigneur !

Kling : Demande-lui ce que Kingsley faisait ici.

Gomez : Kingsley ?

Carella : Le barbu. Demande-lui ce qu'il faisait ici.

Gomez : Pourquoi est-ce que le monsieur avec une barbe était venu dans ta maison ?

Maria : Pour parler. Avec Eduardo et Constantina.

Gomez : De quoi ils ont parlé ?

Maria : De plein de choses. Je sais pas de quoi. J'ai pas compris. Ils parlaient tout doucement. Il y a pas eu de bruit pendant que le monsieur à la barbe était là. Le bruit, c'était plus tard. Je suis allée aux cabinets, et c'est à ce moment-là qu'il y a eu le bruit.

Kling : On est jeudi. Tu penses qu'elle est seule dans cet appartement depuis dimanche ?

Gomez : Tu es sortie de la maison depuis ce soir-là ?

Maria : Non.

Gomez : Tu as appelé à l'aide ?

Maria : Non.

Gomez : Tu as essayé d'ouvrir la porte ?

Maria : Non.

Gomez : Mais pourquoi, *chiquilla* ?

Maria : Je savais que Eduardo et Constantina allaient revenir.

Ils revinrent dans l'immeuble au cours de l'après-midi et interrogèrent chacun des locataires à tous les étages. Personne n'avait vu ni entendu quoi que ce soit. La petite Maria Lucia avait décrit un bruit semblable à celui du feu d'artifice de Loiza Aldea, mais personne dans l'immeuble n'avait entendu le moindre vacarme. Et ceci un dimanche soir, où l'on aurait pu croire que la plupart des gens étaient rentrés tôt chez eux après le week-end, en prévision de la journée de travail qui les attendait le lendemain.

Le club des Têtes de Mort était situé dans un immeuble abandonné, à l'angle de Concord Avenue et de la 48^e Rue. Carella et Kling virent un messenger pénétrer dans l'immeuble juste avant qu'eux-mêmes n'y arrivent. Ils savaient que leur présence était signalée, mais pensaient que tout se passerait bien ; dans ce quartier, les gangs de rues, à l'exception de certains d'entre eux classés par Broughan sous la rubrique « tueurs de flics », cherchaient rarement la bagarre avec la police et se donnaient même beaucoup de mal pour passer pour d'honnêtes citoyens pleins de bonne volonté. Carella et Kling furent néanmoins arrêtés à l'entrée de l'immeuble. Le jeune garçon qui leur barrait le chemin arborait une moustache à la Zapata et une parka de l'armée suédoise, blanche à l'origine, mais maintenant si crasseuse et si constellée de taches qu'elle évoquait plutôt une tenue de camouflage pour le combat de brousse. Planté au sommet du perron, les mains dans les poches, il regardait les flics sans mot dire, comme s'il attendait qu'ils prennent l'initiative qui les trahirait comme des intrus sur son territoire. Carella posa le pied sur la première marche et le jeune déclara :

— Ça va comme ça, mec.

— Ah ouais ? Et qu'est-ce qui va comme ça, mec ?

— Vous allez pas plus loin.

— Je suis officier de police, déclara Carella en montrant son insigne d'un geste las.

— Vous avez un mandat pour pénétrer sur les lieux ? demanda le jeune.

— Comment tu t'appelles ? demanda Kling.

— Pacho. Vous avez un mandat pour pénétrer sur les lieux ?

— On cherche quelqu'un qui aurait pu connaître Eduardo Portoles, dit Carella. Ou sa sœur Constantina.

— Vous avez un mandat pour pénétrer sur les lieux ? répéta encore Pacho.

— On a affaire à un vieux disque rayé, Steve, observa Kling.

— Tu as signé un bail pour habiter les lieux ? s'enquit Carella.

— Quoi ? fit Pacho.

— Je te demande si tu paies un loyer ici ?

— Non, on paie pas de loyer. Mais ça vous donne pas pour autant le droit...

— Pacho, m'énerve pas, tu veux ? dit Carella. Il fait un froid de canard et

ça ne me fait aucun plaisir d'être ici à Riverhead, alors je ne vais pas me laisser emmerder par un tocard qui se prend pour Bonaparte au pont d'Arcole. Alors dégage et laisse-nous entrer avant qu'on trouve un tas de raisons de t'inculper, compris ?

— Tu as compris, Pacho ? insista Kling.

— Qui ça ? Quel pont ? demanda Pacho.

Les deux inspecteurs s'étaient déjà engagés dans l'escalier. Tous deux avaient défait le troisième bouton de leur pardessus pour pouvoir dégainer facilement de la main droite au cas où Pacho, ayant autre chose que ses mains dans les vastes poches de sa parka crasseuse, serait assez idiot pour tenter de s'en servir. Pacho leur tourna le dos, les mains toujours au fond des poches.

— Je vais vous conduire, dit-il. Autrement, vous risquez d'avoir des ennuis.

Il avait sauvé la face, d'abord en leur tournant le dos pour leur montrer l'énorme gargouille peinte en noir sur le dos de la parka blanche, sa langue rouge jaillissant hors de sa gueule comme une flamme, surmontée de l'inscription les têtes de mort imprimée en demi-cercle. Autre sujet de fierté : il avait fait savoir aux policiers qu'il était un homme puissant, sans lequel leur sécurité ne pouvait être garantie. Pour Kling et Carella, tout ça, c'était de la connerie. Même la gargouille peinte sur le dos du vêtement – on avait également trouvé dans l'appartement de Portoles une parka de l'armée suédoise décorée du même emblème –, même ça, si ça changeait agréablement du sempiternel crâne et des tibias croisés, c'était encore du cinéma à la con. Avec des grimaces provoquées en partie par le rituel paramilitaire que leur imposait Pacho (eux-mêmes appartenaient à une organisation paramilitaire, mais ils ne firent pas le rapprochement sur le moment), et en partie par la puanteur des ordures et des excréments humains qui souillaient les marches, ils suivirent Pacho au premier. Un autre jeune homme en parka suédoise se tenait en haut des marches.

— J'écoute, dit-il à Pacho, lui demandant le mot de passe, bien qu'il eût sans aucun doute reconnu en Pacho l'un des membres du gang.

— Le neutre est notre dame, dit Pacho, ou du moins, c'est ce que crut comprendre Carella, bien que la phrase n'eût pas le moindre sens pour lui.

— Qui c'est, ces deux-là ? demanda l'autre Tête de Mort.

— Inspecteurs Carella et Kling du 87^e District, annonça Carella. Et toi, qui es-tu ?

— Caporal.

— Ravi de faire ta connaissance, dit Carella. Où est Gitane Filtre ?

— Mon nom vient pas d'une marque de cigarettes, bon Dieu, dit Caporal.

— Et d'où vient-il, alors ? s'enquit Kling, l'air aussi peu fasciné que possible.

— C'est Eduardo qui m'a appelé comme ça parce que je suis loyal.

— C'est Eduardo qui commande chez vous ? demanda Kling.

— Ouais, mais il est pas là en ce moment, dit Pacho.

— Vous pensez qu'il va revenir ?

Les deux garçons échangèrent un regard transparent pour les deux inspecteurs.

— Bien sûr, dit Pacho, mais on sait pas quand.

— On va attendre, dit Carella.

— Il n'y a personne d'autre à qui on puisse parler d'ici là ? demanda Kling.

— Henry est là, c'est le secrétaire.

— Eh bien, allons voir Henry, d'accord ?

— Où il est, Henry ?

— Là, dit Caporal en indiquant d'un signe de tête une porte au battant arraché à l'autre bout du couloir.

— Tu veux bien nous annoncer, ou on y va directement ? demanda Kling.

— Vaut mieux que je le prévienne, dit Pacho. Sinon, vous risquez un mauvais coup.

Carella se mit à bâiller. Pacho remonta le couloir et disparut dans la pièce. Caporal ne les quittait pas du regard.

— Y a pas de chauffage dans cet immeuble ? demanda Carella.

— Non.

— Pas d'eau non plus ?

— Non. On n'a pas besoin d'eau ni de chauffage. On est des Têtes de Mort.

— Hm, fit Carella.

— On se débrouille.

— Je vous fais confiance, dit Carella. Qu'est-ce qui se passe là-dedans ? Une conférence au sommet parce que les poulets débarquent du centre-ville ?

— Je me disais bien aussi que vous étiez pas du quartier, déclara Caporal.

— Tu connais tous les inspecteurs du district ?

— La plupart. Et eux aussi, ils me connaissent !

— Hm, dit Carella, au moment où Pacho ressortait dans le couloir.

— O.K., annonça Pacho, il va vous recevoir.

— C'est vraiment gentil de sa part, dit Kling à Carella.

— Très gentil, acquiesça Carella.

La pièce où ils pénétrèrent était décorée de photos de femmes nues découpées dans divers magazines que l'on avait vernies pour les protéger. Les

murs en étaient couverts du sol au plafond, et diverses parties de l'anatomie de ces dames avaient été revendiquées par divers membres du gang qui avaient griffonné leur nom en travers de seins, de fesses, de cuisses, de ventres et de bouches souriantes. Au milieu de cette admirable exposition de photos, un jeune homme à lunettes, le visage orné d'une moustache à la Fu Manchu, était assis tel un prêtre momifié sur un gros coussin de velours rouge ; il jouait avec un couteau à pain de trente centimètres de long. Carella en déduisit qu'ils étaient en présence d'Henry et conclut également que Henry était du genre intrépide : la possession d'un tel ustensile dans les circonstances actuelles aurait très bien pu lui valoir d'être coffré. Sachant que les flics venaient lui rendre une petite visite, Henry aurait pu facilement glisser le couteau sous le coussin qui lui servait de siège.

— Alors comme ça, vous êtes flics, hein ? demanda-t-il.

L'index de la main droite délicatement posé sur le bout arrondi du manche du couteau, dont la pointe était appuyée sur le plancher, il essayait de le faire tenir en équilibre. Immanquablement, le couteau glissait. Chaque fois qu'il retombait, Henry le ramassait et recommençait. Il ne leva pas les yeux lorsque les inspecteurs pénétrèrent dans la pièce.

— Nous sommes flics, répondit Carella.

— Qu'est-ce que vous voulez ? On n'a rien fait.

— On veut des renseignements sur Eduardo Portoles.

— C'est le président.

— Où est-il ?

— Il est sorti.

— Pour aller où ?

— La ville est grande, mec. (Henry reprit le couteau, essaya de nouveau de le faire tenir en équilibre, et de nouveau, le couteau tomba sur le côté. Henry n'avait toujours pas regardé les inspecteurs.)

— Et Constantina Portoles ?

— Ouais, c'est sa sœur.

— Tu sais où elle est ?

— Nan, dit Henry, et le couteau bascula une fois encore ; il le reprit.

— Elle fait partie du gang ?

— Ouais.

— Mais tu sais pas non plus où elle est, c'est ça ?

— C'est ça, mec, dit Henry, et il se livra de nouveau à son petit numéro d'équilibre. (Ce coup-ci, il faillit réussir, mais le couteau glissa une fois de plus.) Merde ! dit-il, toujours sans regarder les inspecteurs.

— Et l'autre sœur ?

— Qui ça ? demanda Henry.

— Maria Lucia. La petite sœur.

— Ouais, et alors ?

— Tu sais où elle pourrait être, elle ?

— Non, dit Henry.

— Nous, on sait où elle est, annonça Kling.

— Ah ouais, et où elle est ?

— En ce moment, au Washington Hospital ; on la soigne parce qu'elle était à moitié morte de faim.

— Quoi ? dit Henry en levant la tête pour la première fois.

Il n'avait pu dissimuler la surprise qui se lisait dans son regard. Si Carella interprétait correctement son expression, Henry ignorait que la petite fille avait échappé au massacre du dimanche soir. C'était la seule explication. Quels que soient les renseignements que Henry avait appris par les journaux, il en avait automatiquement déduit que les tueurs avaient liquidé toute la famille Portoles, y compris la petite Maria Lucia.

— Parfaitement, dit Carella, elle est à l'hôpital. Et avant ça, elle était au poste où elle nous a raconté tout ce qui s'est passé dimanche soir, quand Eduardo et Constantina Portoles ont été tués.

— Je sais pas de quoi vous parlez, dit Henry.

Derrière ses verres épais, ses yeux paraissaient anormalement grands. Maintenant qu'il regardait les inspecteurs, il refusait de les lâcher des yeux, comme s'il s'agissait d'un exploit aussi difficile que de faire tenir un couteau en équilibre sur la pointe.

— Pourquoi tous ces mystères ? demanda Kling. On essaie de trouver les assassins.

Henry demeura silencieux.

— Tu sais très bien qu'ils sont morts, bon Dieu, tu as forcément vu les photos dans les journaux.

— J'ai rien vu, dit Henry.

— Qu'est-ce que tu vas faire, Henry ? Essayer toi-même de les coincer ?

— Je vais rien faire du tout, dit Henry.

— C'est toi le chef du gang, maintenant ?

— Je suis le secrétaire. Je croyais que Pacho vous l'avait dit.

— Pacho est un petit merdeux, et toi aussi. Tu es président, maintenant, ou président par intérim ou je ne sais comment vous appelez ça, en attendant que vous en élisiez un nouveau. Eduardo est mort, et si tu ne sais pas qui a fait le coup, tu as quand même de sérieux soupçons. Tu veux essayer de régler ça toi-même, pas vrai ?

— Je sais rien, dit Henry. J'ai pas de soupçons sur qui que ce soit.

— Un meurtre est un meurtre, Henry. Que ce soit toi qui t'en charges ou quelqu'un d'autre, c'est toujours un meurtre.

— Et alors ?

— Il te conseille de te tenir à carreau, intervint Kling. Laisse-nous faire. On travaille sur l'affaire, on s'occupera des types qui ont fait le coup.

— Bien sûr, fit Henry.

— Sers-toi de tes méninges, Henry, insista Carella. Au lieu de te flanquer un tas d'ennuis sur le dos, pourquoi ne pas nous aider ?

— Je peux pas vous aider, dit Henry.

— Bon, très bien, fit Carella. On va mettre le cap sur Gateside Avenue, pour parler aux Vengeurs Ecarlates. Ils n'auront peut-être pas la même façon de voir que toi. Ils sont peut-être moins cons.

Tournant le dos à Henry, il se dirigea vers la porte.

— Ils sont encore plus cons, déclara Henry derrière lui.

On a eu le micro par un de ces catalogues de vente par correspondance. Il y a plein de matériel de surveillance qu'on peut commander comme ça. On s'est servi des fonds du clan pour payer le micro. On l'a installé au club de Gateside longtemps avant que je donne l'ordre de la double exécution, et si on l'a installé, c'est parce qu'il était indispensable de savoir ce que faisait l'autre clan. On a également essayé d'installer un micro chez les Têtes de Mort, mais leur service de sécurité est plus au point. Heureusement, en tout cas, qu'on avait ce micro à Gateside, parce que c'est grâce à ça qu'on a pu savoir ce que faisaient les Ecarlates. En plus, on a entendu toute la conversation que vous avez eue avec leur conseiller militaire.

On a envoyé trois gars installer le micro, rien que des mineurs. On s'est dit comme ça que s'ils se faisaient prendre, si les Ecarlates décidaient de nous balancer ou de porter plainte, vous autres auriez affaire à trois gosses, vous piguez ? Les tribunaux, ils sont pas vaches avec les gosses. Et on s'est dit que s'il y avait que des mômes dans le coup, ça serait considéré comme une simple bêtise de leur part. Vous pourriez rien nous mettre sur le dos, à nous autres. Parce qu'on est majeurs, vous comprenez. On serait poursuivis si on se faisait prendre à faire un truc pareil. C'est illégal, pas vrai ? Mettre un micro, c'est pas illégal ? Enfin bref, c'est ce qu'on s'est dit et c'est pour ça qu'on a envoyé Little Anthony et deux autres gosses. C'était pas facile de planquer ce micro à Gateside, faites-moi confiance. Ils ont pris un risque terrible. Ils l'ont fait parce qu'ils savaient que notre clan essayait de faire la paix ; il était donc indispensable de rassembler tous les tuyaux qu'on pouvait. Voilà comment on s'y est pris.

On a bombardé l'immeuble à coups de pierre. On voulait créer une diversion pour faire sortir les Ecarlates et nous permettre d'entrer. On avait

déjà installé le fil sur le toit. Il ne nous restait plus qu'à pénétrer dans le club d'une façon ou d'une autre et à planquer le micro. On a fait le coup juste avant Noël. On a cassé toutes les vitres de l'immeuble, bon sang ! Les Ecarlates sont tous sortis en courant, on aurait cru qu'il y avait le feu ! Ils nous ont pris en chasse et pendant ce temps, Little Anthony et les deux autres gosses ont branché le micro. Vous voyez ce grand morceau de carton qu'ils ont cloué sur le mur, avec le règlement du club inscrit dessus ? Eh bien, ils ont planqué le micro juste derrière le règlement ! Qu'est-ce que j'ai pu rigoler quand ils m'ont dit ça ! C'était vraiment le comble, non ?

Le micro nous a été très utile. Grâce à lui, on a appris que le président était chez lui avec sa femme le soir où on comptait les liquider. On savait pas qu'ils avaient un bébé. Les Ecarlates, ils aiment bien garder le secret sur leurs affaires, comme s'ils avaient des tas de trucs à cacher. Le bébé, c'était juste un accident. Si on avait su, on aurait sans doute essayé de descendre Atkins dans la rue. Il était pas prévu qu'on liquiderait un innocent, mais quand on prend ce genre de mesures pour se protéger, on peut pas espérer être infaillible à tous les coups. D'ailleurs, comme je vous l'ai déjà dit, Chingo pense que c'est peut-être une balle perdue tirée par Atkins lui-même qui a tué le môme. Vous auriez dû entendre certains des trucs qu'on a surpris grâce au micro. J'ai toujours su que ces bamboulas étaient des voyous, mais ils faisaient vraiment des trucs incroyables à leur club. Des trucs dégueulasses, vous voyez ce que je veux dire ? Tout simplement dégueulasses.

Le jour où vous êtes allés à Gateside, j'écoutais au micro. J'ai entendu toute la conversation que vous avez eue avec le conseiller militaire des Ecarlates, celui qui se fait appeler Malabar. Il a jamais voulu la paix, depuis le début. Il arrêtrait pas de dire qu'il désirait la paix, bien sûr. Mais quel genre de paix ? Notre clan voulait une paix définitive. C'est ça qu'on visait. Depuis le début. C'est pas nous qui avons créé cette situation dans le quartier. On en a hérité. C'était vraiment moche, et on essayait de trouver une solution correcte et honorable à ce problème. Si les Ecarlates et les Têtes avaient essayé d'en faire autant, on serait pas où on en est maintenant. J'ai rien fait dont je puisse avoir honte. J'ai agi comme je devais. Ce sont les autres clans qui pouvaient pas comprendre et qui refusaient de coopérer. Il y allait de notre honneur. L'honneur du clan et le mien en tant que président. Mais allez donc expliquer ça à ces abrutis !

Bref, le jour où vous êtes allés là-bas, j'écoutais. Et ça s'est passé exactement comme je m'y attendais. Les Ecarlates voulaient rien avoir à faire avec vous, ils vous auraient même pas donné l'heure si vous la leur aviez demandée. Ils connaissaient le responsable de ce qui était arrivé à leur président, et ils comptaient régler leurs problèmes seuls, sans l'aide des flics. Et je vous ai entendus quand vous leur avez dit que Henry, le binoclard qui dirige les Têtes, avait eu la même réaction, et quand vous leur avez dit qu'ils étaient tous idiots et cherchaient les ennuis. J'aime pas les Ecarlates et j'ai aucune confiance en eux, mais je dois reconnaître qu'ils ont eu raison ce jour-

là, quand ils vous ont dit de pas vous mêler de cette affaire, et que ça vous regardait pas.

Je savais pas exactement à l'époque comment ils comptaient s'y prendre, mais je pensais bien qu'ils allaient exercer des représailles. J'étais pas inquiet. Je savais qu'on était capables de tenir tête à la fois aux Ecarlates et aux Têtes. Notre clan est puissant, vous savez. On a le plus grand arsenal de tout Riverhead, on est les premiers. À Calm's Point il y a un clan aussi puissant que le nôtre, mais c'est tout. On est puissants, mais on sait aussi ne pas se servir de notre force quand il le faut. C'est une grosse responsabilité. Quand vous êtes partis de Gateside ce jour-là, je me suis dit qu'on n'avait rien à craindre de vous, que les Ecarlates et les Têtes vous avaient rien dit qui vous permette de faire le rapprochement avec nous. On était peinarde et capables de faire face à tout ce que l'un ou l'autre clan pouvait tenter contre nous.

Mais ça, c'était avant que Midge fasse de nouveau l'andouille, ce qui a complètement changé le scénario.

La police de l'Etat voisin découvrit le cadavre de la fille dans un bosquet d'arbres aux environs de la petite ville de Turman. Elle avait la gorge tranchée d'une oreille à l'autre et son dos était zébré de boursouflures, selon toute apparence des marques de coups de fouet ou de lanière. Un inspecteur avisé, se rappelant un appel lancé à tous les postes de police depuis l'autre côté du fleuve, remarqua que la fille portait une gourmette sur laquelle était gravé MIDGE. Après avoir vérifié au bureau que la mémoire ne lui faisait pas défaut, il passa un coup de fil au 87^e District.

La Harb était prise par la glace presque sur toute sa largeur lorsque Carella et Kling traversèrent le pont Hamilton, tôt ce matin du vendredi 11 janvier. Kling était au volant. Carella, assis à côté de lui, essayait de faire fonctionner le chauffage de leur vieille voiture. Cette auto, l'une des trois dont disposait la brigade, avait connu des jours meilleurs. Chacun des deux inspecteurs aurait préféré conduire sa propre voiture, mais hélas, depuis quelques semaines, c'était devenu la croix et la bannière pour se faire rembourser les frais d'essence ; il était encore plus simple d'utiliser l'un des véhicules de la police, dont le réservoir était rempli tous les matins.

— Je crois que j'ai compris, dit soudain Kling.

— Toute l'affaire, ou quoi ? demanda Carella.

— Ce qu'il voulait dire.

— Qui ?

— Pacho. Quand il nous a conduits au premier et que l'autre gosse l'a arrêté. Tu te rappelles ? Caporal, l'autre même.

— Oui, je me rappelle.

— Il a demandé le mot de passe à Pacho, tu t'en souviens ? Et Pacho a dit : « Le neutre est notre dame. » Depuis, ça me turlupinait, mais je crois que j'ai pigé.

— Ah ouais ? fit Carella.

— Ouais. Ils ont des gargouilles peintes sur le dos de leurs blousons blancs, pas vrai ?

— Oui.

— Bon, et où trouve-t-on des gargouilles ?

— Sur les immeubles.

— Quel genre d'immeubles ?

— Toutes sortes d'immeubles.

— Steve, quel est l'édifice au monde le plus célèbre pour ses gargouilles ?

— Aucune idée.

— Allons, tu le connais très bien.

— Je ne connais rien du tout.

— Notre-Dame. (Tout sourire, très fier de cette astucieuse déduction, Kling tourna un instant les yeux vers Carella.) Tu piges ?

— Non, dit Carella.

— Le neutre est notre dame, répéta Kling, reportant son attention sur la route. Il voulait dire : le *nôtre* est Notre-Dame. Tu piges, maintenant ?

— C'est ridicule, dit Carella.

— Je parie que c'est ça qu'il voulait dire.

— Bon, si tu veux.

— De toute façon, ça me tracassait, et maintenant, je n'y pense plus.

— Parfait. Qu'est-ce qu'il a, ce chauffage ? Tu sais comment il marche ?

— Non. Il y a autre chose qui me tracasse. Steve.

— Quoi ? Je sais, ne me dis rien. Tu as essayé de faire tenir un couteau en équilibre sur la pointe.

— Non. C'est Augusta. Je pense lui demander de m'épouser.

— Ah ouais ? fit Carella, l'air surpris.

— Ouais, acquiesça Kling en opinant du bonnet.

Il parlait d'Augusta Blair, une rousse qui était modèle de photographe. Il avait fait sa connaissance neuf mois auparavant au cours d'une enquête sur un cambriolage. Carella ne se serait pas avisé de lancer des vanes alors que Kling était visiblement si sérieux. Les plaisanteries de la brigade sur les fréquents coups de fil de « Gussie » (comme l'appelaient les collègues de Kling) avaient atteint des proportions presque monumentales depuis deux mois, mais elles ne semblaient guère de mise dans l'atmosphère intime d'une voiture dont toutes les vitres, à l'exception du pare-brise, étaient couvertes de givre. Carella se remit à s'activer sur le chauffage.

— Qu'est-ce que tu en penses ? demanda Kling.

— Eh bien, je ne sais pas. Tu crois qu'elle va accepter ?

— Oh oui, je crois.

— Alors demande-lui.

— Eh bien... fit Kling, et il sombra dans le silence.

Ils avaient passé le péage. Derrière eux. Isola dressait ses pics déchiquetés et ses minarets contre un ciel de plomb. Devant eux déferlaient des collines grisâtres au milieu desquelles serpentait paresseusement la route de Turman.

— Le problème, reprit enfin Kling, c'est que j'ai un peu peur.

— De quoi ? demanda Carella.

— De me marier. Je veux dire... enfin... c'est un engagement sérieux, tu sais.

— Oui, je sais, dit Carella.

Il n'arrivait pas vraiment à comprendre les hésitations de Kling. S'il avait vraiment envie d'épouser Gussie, pourquoi ces réticences ? Et s'il était réticent, alors, avait-il vraiment envie de l'épouser ?

— Comment c'est ? demanda Kling.

— Quoi donc ?

— D'être marié.

— Je peux seulement te dire ce que c'est d'être marié à Teddy, déclara Carella.

— Alors, comment c'est ?

— C'est merveilleux.

— Hm, fit Kling. Parce que, imagine que tu te maries et qu'ensuite tu t'aperçois que ce n'est plus pareil qu'avant ?

— Qu'est-ce qui n'est plus pareil ?

— Tout.

— Par exemple ?

— Eh bien, par exemple, supposons, eh bien... enfin, que pour le sexe, ce ne soit plus pareil ?

— Pourquoi ce serait différent ?

— Je ne sais pas, dit Kling en haussant les épaules.

— Qu'est-ce que le certificat de mariage a à voir avec ça ?

— Je ne sais pas, répéta Kling et, de nouveau, il haussa les épaules. C'est vraiment pareil ? Je veux dire, le sexe ?

— Evidemment, répondit Carella.

— Je ne voudrais pas me montrer indiscret...

— Non, non.

— Mais c'est pareil, alors ?

— Naturellement, c'est pareil.

— Et le reste ? Enfin, je veux dire, est-ce qu'on continue à s'amuser ?

— S'amuser ?

— Ouais.

— Evidemment, on s’amuse.

— Comme avant ?

— Mieux qu’avant.

— Parce qu’on s’amuse beaucoup ensemble, Augusta et moi, dit Kling.
Beaucoup.

— C’est bien, ça.

— Oui, c’est vraiment bien. C’est bien que deux personnes puissent prendre plaisir aux mêmes choses ensemble. Je crois que c’est vraiment bien. Steve, tu ne trouves pas ?

— Si, je trouve que c’est vraiment bien quand ça arrive entre deux personnes.

— Il nous arrive aussi de nous disputer, reprit Kling.

— Ça arrive à tout le monde. Deux personnes ensemble...

— Oui, mais pas souvent.

— Non, non.

— Et nos... nos relations sont très satisfaisantes. Nous nous entendons très bien.

— Hm.

— Au lit, je veux dire, enchaîna vivement Kling, et son attention se concentra sur la route devant lui. Ça marche très bien entre nous.

— Hm, très bien. Parfait.

— Pas toujours, pourtant. Je veux dire, quelquefois, c’est moins bien que d’autres.

— Oui, mais c’est normal, dit Carella.

— Mais la plupart du temps...

— Oui, bien sûr.

— La plupart du temps, on y prend vraiment plaisir.

— Bien sûr, dit Carella.

— Et nous nous aimons. C’est important.

— C’est la seule chose vraiment importante, dit Carella.

— Oui, je trouve aussi.

— Ça ne fait aucun doute.

— C’est certainement la chose la plus importante, assura Kling. C’est ce qui donne sa valeur à tout le reste. Les décisions qu’on prend ensemble, les choses qu’on fait ensemble, et même les disputes... C’est parce que nous nous aimons et... eh bien, c’est grâce à ça que ça marche.

— Oui, dit Carella.

— Alors tu crois que je devrais l’épouser ?

— À t'entendre, j'ai l'impression que tu es déjà marié, dit Carella. Kling tourna brusquement la tête pour voir si Carella souriait ou non. Carella ne souriait pas. Recroquevillé sur lui-même, les pieds calés sur le chauffage défectueux et les mains coincées sous les aisselles, il rentrait le menton dans le col relevé de son pardessus.

— C'est vrai que c'est comme si on était mariés, dit Kling en reportant son attention sur la route. Mais pas tout à fait.

— Alors, en quoi est-ce différent ? demanda Carella.

— Eh bien, je ne sais pas, c'est pourquoi je te pose la question.

— Moi, je ne vois pas de différence.

— Alors pourquoi se marierait-on ? demanda Kling.

— Bon Dieu, Bert, je ne sais pas, dit Carella. Si vous avez envie de vous marier, mariez-vous. Sinon, continuez comme ça.

— Pourquoi tu t'es marié, toi ?

Carella réfléchit un bon moment avant de répondre.

— Parce que je ne supportais pas l'idée qu'un autre homme puisse jamais toucher Teddy.

Kling acquiesça d'un signe de tête.

Il demeura silencieux jusqu'à Turman.

L'inspecteur s'appelait Al Grundy. Il les emmena d'abord à la morgue de l'hôpital pour leur montrer le cadavre de la fille, puis les conduisit à l'endroit où le corps avait été découvert. Il avait été trouvé par deux jeunes garçons coupant à travers les bois pour se rendre à l'école. L'un d'eux était resté auprès de la morte et avait attendu craintivement à trois mètres de l'endroit où le corps gisait, en partie recouvert par les feuilles tombées en octobre et maintenant à demi décomposées. L'autre avait couru jusqu'au téléphone le plus proche pour appeler la police, qui était arrivée environ quatre minutes plus tard. Il y avait des traces de pneus sur les feuilles humides ; on pouvait donc supposer que le cadavre avait été transporté jusqu'à cette clairière isolée.

— Vous pensez que c'est la fille que vous cherchez ? demanda Grundy.

C'était un géant brun aux yeux bleu clair, avec un semis de taches de rousseur sur l'arête du nez. Il ne devait pas avoir plus de vingt-cinq ou vingt-six ans. À côté de lui, Kling se fit soudain l'effet d'un ancêtre et il songea qu'il était en effet temps qu'il se marie, qu'il ait des enfants et devienne grand-père.

— Peut-être, dit Carella. Vous ne connaissez pas son nom de famille ? Elle n'avait pas de papiers d'identité ?

— Rien, sauf cette gourmante à son poignet.

— Pas de sac à main ?

— Rien.

— Il y a des maisons à proximité ?

— Juste une près de ce mamelon. Je pense pas que quelqu'un ait pu voir quoi que ce soit de là-bas. À cause de la pente du terrain.

— La route par laquelle nous sommes arrivés est la seule route d'accès ?

— Oui. C'est la Route 14. Grâce aux traces de pneus, on a remonté jusqu'à l'endroit où ils ont dû s'engager dans le sous-bois. Avec les feuilles et la boue, c'était facile. Mais rien sur la route elle-même n'indique par où ils sont arrivés.

— Et les gosses qui l'ont trouvée ? Vous leur avez parlé ?

— Oh, ouais. Ils ne sont pas dans le coup, à mon avis. On ne sait jamais, mais il y a deux choses qui plaident en leur faveur : d'abord, ils ont alerté la police, ensuite ils étaient tous les deux morts de trouille.

— Qu'a dit le médecin légiste sur l'heure du décès ?

— Il la situe entre dix heures et minuit hier soir. Elle a été sévèrement battue, elle a des marques sanglantes sur le dos ; on dirait bien que quelqu'un l'a fouettée avant de lui ouvrir la gorge. Elle n'a pas été violée. On n'a trouvé aucune trace de sperme.

— Vous permettez qu'on aille parler aux gens qui habitent dans la maison là-haut ?

— Je vous en prie, dit Grundy.

« Les gens » dans la maison consistaient en une seule personne, un certain Rodney Sack, âgé de soixante-seize ans et de toute évidence terrorisé par l'irruption des policiers dans sa cuisine. Il venait juste de s'asseoir devant son petit déjeuner. Il portait une salopette en jean, une chemise sport écossaise en laine, un cardigan bleu élimé et un appareil acoustique, lequel ne s'avéra pas très efficace. Et la peur évidente du vieux ne faisait que compliquer la situation.

Les inspecteurs s'efforçaient de découvrir qui était exactement « Midge ». Ils avaient épluché avec soin les archives de Broughan et n'avaient vu ce nom nulle part parmi les auxiliaires féminines des différents clans. Leur recherche n'avait pas été facile ; il existait des dossiers sur plus de cent cinquante-trois gangs dans le seul quartier de West Riverhead. De violents combats avaient opposé les Vengeurs Ecarlates et les Têtes de Mort à nombre de ces bandes depuis leurs formations respectives, trois et quatre ans auparavant. Choisir le gang qui avait décidé de liquider les chefs des Vengeurs et des Têtes de Mort, c'était un peu comme choisir un plat au cours d'un festin chinois : tout semblait bon. Pour le moment, les inspecteurs n'avaient que deux indices. Ils savaient que Andrew Kingsley était en compagnie d'Eduardo et de Constantina Portoles depuis un moment déjà lorsqu'un ou plusieurs inconnus étaient entrés dans l'appartement et les avaient tués tous les trois. Ils

ignoraient pourquoi Kingsley se trouvait là et quelles étaient ses relations avec Portoles et sa sœur.

Ils savaient également qu'une certaine Midge, sans doute membre auxiliaire du gang déchaîné, leur avait fourni des renseignements et qu'on l'avait retrouvée deux jours plus tard dans l'Etat voisin, la gorge ouverte. Mais qui diable était Midge ?

— Avez-vous remarqué des allées et venues inhabituelles dans les bois la nuit dernière ? demanda Carella à Sack.

— Non, monsieur, répondit Sack, qui tremblait de façon visible.

— Pas de phares, rien de ce genre ?

— Des mares ? Y a pas de mares dans ce bois.

— Des phares. Des phares de voitures.

— Oh, des phares, dit Sack. Non, j'ai pas vu de phares.

Il essaya d'allumer sa pipe et l'allumette échappa à ses doigts tremblants. Il en prit une autre dans la boîte et la cassa en la frottant. Il leva les yeux vers les inspecteurs, eut un faible sourire et posa sa pipe sur la table.

— De quoi avez-vous peur, M^r Sack ? demanda Kling.

— Moi ? De rien. De quoi je pourrais avoir peur ?

— Vous avez vu quelque chose dans les bois la nuit dernière ?

— Non, monsieur, j'ai rien vu.

— Où étiez-vous la nuit dernière, M^r Sack ? demanda Carella.

Il constata alors que Kling et lui-même s'adressaient au vieil homme en vociférant. La femme de Carella était sourde-muette, mais il n'avait jamais considéré son incapacité à parler et à entendre comme une infirmité. Pourtant, la semi-surdité de Sack était particulièrement irritante. Carella songea soudain que la plupart des gens sont irrités par une personne dure d'oreille, alors qu'ils se montrent normalement patients avec un infirme ou une personne à demi aveugle. Il écarta cette pensée de son esprit, certain qu'il en discuterait par la suite avec Teddy, dont les yeux fixeraient intensément ses lèvres, et dont les doigts lui répondraient dans le langage des sourds-muets qu'il avait appris à comprendre et qu'il « parlait » couramment, avec un accent qui lui était propre. Sack le regardait fixement. Il n'était pas sûr que le vieux l'ait entendu.

— M^r Sack, où étiez-vous...

— Je vous ai entendu, je vous ai entendu... coupa Sack avec impatience, et Carella comprit alors l'autre aspect du problème, l'exaspération du sourd soumis à des vociférations, à des répétitions et au doute constant qu'il avait bien entendu ce qu'on lui avait dit.

— Alors, où étiez-vous ?

— Ici.

— Toute la nuit ?

— Toute la nuit, oui.

— Qu'avez-vous fait entre dix heures et minuit ?

— J'ai dormi.

— À quelle heure vous êtes-vous couché ?

— À neuf heures, comme tous les soirs.

— Vous n'avez rien entendu d'inhabituel dans les bois ? demanda Kling.

— Je suis dur d'oreille, répondit Sack avec une grande dignité. Je n'entendrais pas le canon si on le tirait sur mon perron.

— Vous êtes-vous levé à un moment quelconque au cours de la nuit ?

— Eh bien, oui, je crois.

— Quand ça ?

— Je ne me rappelle pas quand exactement. J'ai dû aller aux cabinets, alors je me suis levé.

— Où sont les cabinets ?

— Derrière la maison.

— Ils donnent sur les bois ?

— Oui.

— Il y a une fenêtre dans les cabinets ?

— Oui.

— Avez-vous regardé par la fenêtre pendant que vous y étiez ?

— Je me rappelle pas.

— Essayez de vous rappeler, dit Kling.

— J'ai jeté un coup d'œil, peut-être bien.

— Qu'avez-vous vu ?

— Les bois.

— Rien de spécial dans les bois ?

— Des arbres, des buissons, dit Sack en haussant les épaules.

— Rien d'autre ?

— Des animaux, peut-être. Il y a beaucoup de chevreuils qui viennent près de la maison chercher de la nourriture.

— Avez-vous vu des animaux la nuit dernière ?

— Eh bien, oui, je crois.

— Quel genre d'animaux ?

— Eh bien, c'est difficile à dire. Il fait plutôt sombre là-bas, à part la...

Sack s'interrompit brusquement.

— À part quoi ? demanda Carella.

— La lampe du perron, dit Sack. Je la laisse toujours allumée.

— Vous voulez parler du perron devant la maison ?

— Oui, c'est ça.

— Est-ce qu'il y a un perron derrière, M^r Sack ?

— Non, juste un devant.

— Mais vous avez dit que les cabinets étaient derrière la maison.

— Eh bien, oui. C'est là qu'ils sont.

— Alors, quel rapport y a-t-il entre la lampe du perron et ce que vous avez pu voir ou ne pas voir derrière la maison ?

Sack cligna des yeux, puis éclata tout à coup en sanglots.

— Je suis un vieil homme, dit-il. (Il se mit à fouiller dans la poche de sa salopette à la recherche d'un mouchoir.) Je suis sourd comme un pot et je vis sur ma retraite d'infirme et ce que je touche de l'aide sociale. J'ai peut-être cinq ou six ans à vivre, et encore. Je veux pas d'ennuis. Je vous en prie, laissez-moi tranquille. Je vous en prie. (Il se moucha, se tamponna les yeux, puis remit son mouchoir dans sa poche alors que des larmes continuaient à couler sur ses joues.) Je vous en prie.

— Vous voulez bien nous dire ce qui s'est passé la nuit dernière, M^r Sack ? demanda Carella avec douceur.

— Rien, répondit Sack. Je vous ai déjà dit...

Il ne put aller plus loin. Un sanglot lui brisa la voix, puis il se mit à tousser et, de nouveau, sortit son mouchoir.

— Avez-vous vu des phares dans les bois, M^r Sack ?

Sack ne répondit pas.

— Oui ou non ?

— J'ai vu des phares. (Sack poussa un profond soupir.) Je suis un vieil homme. Je vous en prie, je ne veux pas d'ennuis.

— À quelle heure avez-vous vu ces phares, M^r Sack ?

— Il devait être dans les deux heures du matin.

— Vous les avez vus par la fenêtre des cabinets ?

— Oui.

— Qu'est-ce que vous avez fait ?

— J'aurais dû retourner me coucher, mais j'ai pensé... j'ai pensé que quelqu'un avait peut-être quitté la route par erreur... et s'était enlisé dans la boue, alors je... j'ai mis un pantalon et une chemise et je suis allé voir si... si je pouvais me rendre utile. Téléphoner à un garage ou... je suis vieux et sourd, mais je suis pas un bon à rien. Je peux encore rendre service, vous comprenez. Je me suis dit que je pourrais téléphoner, si ces gens avaient besoin d'aide.

— Continuez, dit Kling.

Comme il avait parlé à voix basse, il n'était pas sûr que Sack l'ait entendu.

— J'avais pas de lumière, j'ai cherché partout la lampe de poche, impossible de mettre la main dessus. Je perds tout en ce moment, je sais pas pourquoi. Mais il y avait un beau clair de lune et je connais les bois comme ma poche. Je suis né et j'ai été élevé dans cette maison, alors je connais chaque centimètre de ces bois. Je suis donc allé en direction de la lumière, et... et alors, j'ai vu ce qui se passait.

— C'est-à-dire, M^r Sack ?

— Je dis que j'ai vu ce qui se passait.

— Oui, et qu'avez-vous vu ?

— Il y avait une fille étendue par terre devant le camion, avec du sang partout sur sa robe. Deux jeunes garçons se tenaient près d'elle dans le faisceau des phares. Ils se disputaient.

— À quel sujet ?

— Il y en avait un qui voulait l'enterrer. Il disait qu'ils avaient apporté des pelles exprès pour ça. L'autre disait qu'il voulait filer en vitesse, qu'ils l'avaient recouverte avec des feuilles et que ça suffisait largement comme ça.

— De quoi avaient-ils l'air ?

— Oh, c'étaient juste des mômes, pas plus de seize ou dix-sept ans.

— Blancs ou noirs ?

— Blancs.

— Ont-ils prononcé des noms en se parlant ? Avez-vous entendu des noms ?

— Je suis dur d'oreille, dit de nouveau Sack, mais je crois que j'en ai entendu un appeler l'autre Pig.

— Pig. P-I-G ?

— C'est ça, Pig.

— Vous en êtes vraiment sûr ?

— Non, je n'en suis pas vraiment sûr. Mais c'est ce que j'ai cru entendre.

— Très bien. Et que s'est-il passé ?

— Celui qui s'appelait Pig a dit que c'était lui qui commandait et qu'il voulait pas rester plus longtemps dans les bois. Alors ils sont montés dans le camion et ils sont partis.

— Quel genre de camion ?

— Une vieille camionnette Chevrolet.

— Vous avez remarqué le numéro d'immatriculation ?

— C'était une plaque d'Isola, mais j'ai pas réussi à lire le numéro.

— Quand vous dites vieille... quelle année voulez-vous dire ?

— 1964, 1965, quelque chose comme ça.

— Et la couleur ?

— Verte, il m'a semblé. Ou bleue. Bleu-vert.

— C'était un pick-up ?

— Oui.

— Il y avait quelque chose à l'arrière ?

— Je n'ai rien vu. Il devait y avoir des pelles, puisque c'est de ça qu'ils parlaient. Mais de là où j'étais, je n'ai rien vu.

— Vous ne vous rappelez rien d'autre concernant le camion ? Des bosses, des marques particulières, des motifs peints sur les côtés ?

— Il y avait un drapeau bizarre sur la portière qui était de mon côté.

— C'est-à-dire ?

— Du côté du volant.

— Quel genre de drapeau ?

— J'ai pas reconnu. Je crois bien que c'était un drapeau, ça avait l'air d'un drapeau, en tout cas.

— De quelle couleur était-il ?

— Rouge, blanc et bleu.

— Mais ce n'était pas un drapeau américain ?

— Non, non, je sais reconnaître le drapeau américain, quand même. Celui-ci avait une grande croix bleue. Des étoiles, aussi, maintenant que vous en parlez. Mais c'était pas la bannière étoilée, ça j'en suis sûr. Je me suis battu pour ce drapeau, alors je sais à quoi il ressemble, hein ? J'ai fait la Première Guerre mondiale. C'est comme ça que je suis devenu sourd.

— À quoi ressemblaient ces jeunes garçons ? Pouvez-vous nous les décrire ?

— Ils étaient bruns tous les deux et ils portaient tous les deux des blousons bleus avec... tiens, au fait, c'est vrai, c'est bien ça, maintenant que j'y repense.

— Qu'est-ce qui est vrai, M^r Sack ?

— Ils portaient le même drapeau sur le dos de leur blouson. C'est bien ça. Le même drapeau.

— Et de quelle taille étaient-ils ?

— De taille moyenne.

— Vous n'avez rien remarqué d'autre à leur sujet ?

— Si, il y en avait un qui portait une écharpe.

— De quelle couleur ?

— Rouge.

— Lequel la portait ? Pig ou l'autre ?

— Je me rappelle pas.

— Pas d'autres marques distinctives ? Pas de cicatrices ? Rien de ce genre ?

— Non. Pas de cicatrices.

— Je vous remercie, M^r Sack, dit Carella. À votre place, je ne m'inquiétera pas trop à l'idée que ces deux individus puissent revenir. Ils n'ont aucune raison de croire qu'ils ont été vus. Ils ne vous ont pas vu, vous, n'est-ce pas ?

— Non, mais... J'ai pensé que si je vous parlais d'eux, ils risquaient de deviner d'où venait le renseignement et... la fille est morte, vous comprenez. Pas besoin d'être un cerveau pour en conclure que c'est eux qui ont fait le coup.

— Si ça peut vous rassurer, je suis persuadé que l'inspecteur Grundy peut s'arranger pour que ses hommes surveillent de plus près votre maison. M^r Grundy ?

— Oh oui, certainement, répondit Grundy qui, pris de court, ne savait trop s'il pouvait demander à ses hommes d'assurer ce genre de service.

— Vous nous avez été très utile, M^r Sack, dit Carella. Excusez-nous d'avoir interrompu votre petit déjeuner.

— Merci, renchérit Kling. Et ne vous faites pas trop de mousse.

— J'en ai pas envie, dit Sack. C'est trop amer.

De retour au 101^e District, ils consultèrent de nouveau les dossiers de Broughan. Ils apprirent qu'il existait un gang appelé les Yankee Rebels, ce qui semblait plutôt contradictoire. Leurs couleurs étaient le rouge, le blanc et le bleu, et leur emblème celui que les Confédérés avaient arboré pendant la guerre de Sécession – la croix bleue bien reconnaissable avec ses étoiles et ses lisérés blancs sur fond rouge. Les noms et les surnoms des membres du gang (appelés « alias » dans les archives de Broughan) figuraient dans le dossier, ainsi qu'un certain nombre d'indications les concernant : milieu familial, niveau d'études, emplois, arrestations et condamnations, liberté conditionnelle et résidence surveillée, et ainsi de suite. L'un des membres des Yankee Rebels s'appelait Little Anthony, sans doute pour le distinguer de Big Anthony, qui figurait sur la liste comme trésorier du gang. Les inspecteurs en déduisirent que Rodney Sack, durant la nuit au cours de laquelle Midge avait été assassinée, avait entendu non pas « Pig » mais « Big », diminutif de Big Anthony Sutherland. Le nom du « responsable de la discipline » était Charles Ingersol, dit Chingo. Le porte-parole et négociateur du gang était un certain Edward Marshall, mais on l'appelait Doc parce qu'il avait un jour extrait une balle – avec de bons résultats, semblait-il – de l'épaule d'un camarade blessé au cours d'une bagarre de rue. Le conseiller militaire de la bande s'appelait Edward Mason, dit Mace.

Le président s'appelait Randall M. Nesbitt – plus connu de ses partisans sous le nom de Randy.

Ce qui s'est passé, c'est qu'elle a essayé de filer.

Ils avaient sa parole d'honneur qu'elle n'essaierait pas de faire un coup pareil, mais il y a des gens à qui on peut jamais faire confiance. D'ailleurs, j'ai toujours pensé (et je le pense encore) que faire confiance à quelqu'un seulement à moitié ou aux trois quarts ou même à quatre-vingt dix-neuf pour cent, ça n'existe pas. On lui fait confiance à cent pour cent ou alors pas du tout. Et c'est pour cette raison que, durant toutes ces négociations de paix, c'est moi qui ai toujours insisté pour qu'on mette bien les points sur les « i ». Sinon, on en est réduit à faire confiance aux autres, vous comprenez, et moi, les Ecarlates et les Têtes, j'ai pas du tout confiance en eux.

La maison de la tante de Big Anthony, c'est plutôt le genre petit pavillon. Il n'y a qu'une seule chambre à coucher, alors Big Anthony et Jo-Jo, le gars qu'il avait choisi pour l'accompagner, ils ont donné la chambre à Midge et eux ont couché dans le salon, Big Anthony sur le divan et Jo-Jo par terre, dans un sac de couchage. Ils ont jamais fait d'avances à Midge, parce qu'ils savaient que c'était la copine de Johnny et que le clan a le sens de l'honneur et en est fier. Ils la mettaient torse nu tous les matins et tous les soirs pour lui donner les vingt coups de fouet suivant les ordres, mais ça n'avait rien à voir avec le sexe. C'était simplement un ordre qu'ils exécutaient. Ça a vraiment dû embêter Big Anthony d'infliger une punition pareille à une fille, parce que notre clan honore vraiment les femmes qui en font partie. À nos yeux, elles sont les égales des hommes et ont les mêmes droits. C'est pas parce que j'en ai nommé aucune parmi mes conseillers que ça veut dire quelque chose. Avant cette histoire avec Midge, je pensais justement nommer une des filles secrétaire. J'étais même sur le point de proposer ça au conseil. Là-dessus, il a fallu que Midge la ramène. Ou plutôt, qu'elle fasse l'andouille, pour être plus exact.

Ça s'est passé juste après qu'ils lui ont flanqué sa correction ce soir-là. Elle saignait un peu, mais pas trop. Elle a remis son chemisier et elle est allée dans la chambre. Big Anthony m'a dit qu'elle l'ouvrait jamais pendant qu'ils la corrigeaient. Il pensait qu'elle avait compris la leçon ; c'est aussi ce que je croyais. Ni lui ni moi n'avions commis d'erreur ; simplement, Midge était pas franche du collier. Vers neuf heures et demie, Big et Jo-Jo regardaient la télé dans le salon – ils avaient mis le son très bas pour pas gêner Midge au cas où

elle voudrait dormir – quand ils ont entendu un bruit dehors, comme si quelqu'un essayait d'entrer dans la maison. Jo-Jo a fait le tour d'un côté et Big de l'autre, et ils ont vu que c'était pas quelqu'un qui voulait entrer, mais quelqu'un qui essayait de sortir ! C'était Midge, en fait, et elle essayait pas de sortir, elle était déjà dehors quand ils l'ont rattrapée. Elle avait sauté par la fenêtre (c'était ça le bruit qu'ils avaient entendu) et elle était en train de filer vers les bois quand ils lui ont mis la main dessus. En plus, elle avait un couteau qu'elle avait réussi à faucher dans la cuisine pendant la journée.

Ni Jo-Jo ni Big n'avaient l'intention de lui faire du mal. Tout ce qu'ils voulaient, c'était la ramener dans la maison. Mais elle s'est jetée sur eux avec son couteau et elle a blessé Jo-Jo au bras (il a encore un pansement), puis elle s'est ruée sur Big, qu'on appelle pas Big pour rien et qui a participé à assez de bagarres pour savoir comment désarmer quelqu'un. Elle continuait quand même à les menacer ; il a réussi à lui enlever son couteau, mais il commençait à s'énervier. Il l'a empoignée par-derrière en la tenant d'un seul bras, vous voyez, et il a appuyé la lame du couteau sur sa gorge en lui disant que si elle faisait un geste de plus, il la tuait. Elle a réussi à se retourner et à lui flanquer un coup de pied dans les couilles, et du coup, elle y a eu droit. Big l'a tuée aussi sec. Il avait des excuses.

Je lui ai dit qu'il avait bien fait.

Ils trouvèrent Randall Nesbitt seulement dans la matinée du samedi 12 janvier, chez un glacier de Riverhead, au coin de Hitchcock et Dooley. Il était en train de manger un banana split. Assise en face de lui dans le box, une blonde maigrichonne aux yeux pâles buvait un soda chocolaté. Elle avait l'air timide, avec une allure anémique et vaguement anachronique. Nesbitt avait des cheveux bruns, des yeux noirs au regard songeur, un long nez bulbeux, de lourdes mâchoires et une barbe visiblement tenace ; il semblait s'être rasé récemment, néanmoins son menton et le bas de ses joues étaient ombrés de bleu. Il ne leva pas les yeux lorsque les inspecteurs s'approchèrent du box. Il devait pourtant être au courant de leur venue, car ils avaient vu un messenger portant le blouson de toile bleue orné de l'emblème des Confédérés entrer chez le glacier au moment où ils débouchaient dans la rue. Le messenger, qui était installé au comptoir, regarda les inspecteurs entrer et s'arrêter devant le box.

— Randall Nesbitt ? demanda Carella.

— Hm ? fit Nesbitt, et il leva les yeux.

Un sourire éclairait son visage, l'éclatant sourire artificiel d'une vedette de la télévision en fin de programme.

Ce sourire inspira aussitôt la plus vive méfiance à Carella.

— Police, dit-il en montrant son insigne.

Nesbitt examina avec intérêt l'insigne bleu et or, puis releva les yeux et

sourit de nouveau.

— Oui, inspecteur, dit-il, que puis-je faire pour vous ?

— Et toi, petite, comment tu t'appelles ? demanda Kling.

— Toy, répondit la fille.

— Toy ?

— Toy Wilke.

— Nous voulons te poser quelques questions, dit Carella à Nesbitt. Tu permets qu'on s'asseye ?

— Je vous en prie, répondit Nesbitt. Vous voulez une glace ? Un café ?

— Non, merci, dit Carella, puis il s'installa dans le box à côté de Toy tandis que Kling se glissait près de Nesbitt. Tu es bien le président d'un gang appelé les Yankee Rebels ?

— C'est le nom de notre clan, en effet, dit Nesbitt.

— Nous essayons de retrouver quelqu'un qui s'appelle Midge, fit Carella. Ce nom te dit quelque chose ?

Toy semblait sur le point de parler, mais un regard en biais de Nesbitt lui imposa silence.

— Midge, répéta Nesbitt d'un ton pensif et, joignant le bout des doigts, il se mit à réfléchir comme si on lui avait demandé de baptiser un navire de guerre. Midge, répéta-t-il. Non, ça ne me dit vraiment rien, inspecteur.

— D'après nos renseignements, il semblerait que Midge fasse partie de ton gang.

— Vraiment ? fit Nesbitt. Toy, tu connais un membre qui s'appelle Midge ?

— Non, répondit Toy et, se penchant sur son verre, elle prit la paille entre ses lèvres et se concentra sur son soda.

— Désolé de ne pouvoir vous aider, dit Nesbitt.

Et, comme pour signifier leur congé aux deux hommes, il prit sa cuillère, coupa un morceau de banane, y ajouta un mélange de crème au chocolat et de sirop de cerise, et fourra le tout dans sa bouche.

— Nous n'en avons pas encore terminé, dit Carella.

— Oh, excusez-moi ! fit Nesbitt en avalant sa bouchée. (Il reposa la cuillère et refit son sourire oppressé, aimable et ouvert.) Oui ?

— Il y a quelqu'un dans votre gang qui s'appelle Big Anthony ?

— Ma foi, oui, répondit Nesbitt.

— Tu sais où on peut le trouver ?

— Vous avez essayé chez lui ?

— Si tu parles de l'appartement où il habite avec sa mère, au 334 de la 38^e Rue Nord, oui, nous avons déjà essayé.

— Je suppose qu'il n'y était pas.

— Exact.

— Je ne sais pas où il est, dit Nesbitt, et il reprit sa cuillère.

Il attaqua une boule à moitié fondue de glace à la fraise lorsque Carella demanda :

— Il a un permis de conduire ?

— Qui ? Big ? Oui, bien sûr.

— Quel genre de voiture a-t-il ?

— Il n'a pas de voiture.

— Mais le gang en a une.

— Non, nous n'avons pas de voiture.

— Vous avez une camionnette ?

— Oui, nous avons une camionnette, dit Nesbitt. Excusez-moi, inspecteur, mais je ne vois pas très bien où vous voulez en venir avec toutes ces questions.

— Bouge pas d'ici, tu vas comprendre, affirma Kling.

Nesbitt sourit.

— J'allais nulle part, inspecteur.

— C'est bien vrai, dit Kling. Pas avant qu'on en ait terminé avec toi.

— Evidemment, déclara Nesbitt, je connais mes droits et...

— Ecrase, coupa Kling.

— J'allais dire que vous devriez peut-être m'aviser de mes droits. Parce qu'enfin, si vous me faites le grand numéro de l'interrogatoire en règle, alors il faudrait...

— Il ne s'agit pas d'un interrogatoire mais d'une simple enquête sur le terrain, dit Kling. Quel genre de camionnette avez-vous ?

— Une Chevrolet.

— De quelle année ?

— 1964.

— Où se trouve-t-elle en ce moment ?

— Je ne sais pas lequel des membres s'en sert en ce moment, répondit Nesbitt avec un sourire. Nous sommes autorisés à la prendre quand nous en avons besoin. Enfin, tous ceux d'entre nous qui ont un permis de conduire. Nous sommes un clan respectueux des lois.

— Qui la conduisait la dernière fois que tu l'as vue ? demanda Carella.

— J'ai oublié.

— Essaie de te rappeler.

— Pourquoi c'est si important ?

— Elle a peut-être servi pour un vol à main armée, mentit Kling.

— Vraiment ? fit Nesbitt, puis il secoua la tête. Je crois que vous vous trompez de camionnette.

— Bleu-vert, modèle Chevrolet 64, avec un drapeau confédéré peint sur la portière gauche.

— Sur les deux portières, dit Nesbitt.

— L'employé de la station-service n'a vu qu'un seul côté, affirma Carella pour étayer le mensonge de Kling.

— Mince, fit Nesbitt, alors on nous a peut-être volé notre camionnette, hein, Toy ?

— Peut-être, répondit Toy, et elle aspira bruyamment le fond de son verre avec sa paille.

— Parce que, vous comprenez, il y a pas un seul de nos gars qui irait attaquer une station-service.

— Mais il semblerait bien que ce soit votre camionnette, n'est-ce pas ?

— Oh ! Ça, oui, ça m'en a tout l'air. Mais c'est pas possible, vous comprenez. À moins, comme je disais, qu'elle ait été volée. On la gare en général dans un terrain vague de Dill, près du club. Quelqu'un l'a peut-être volée pour aller ensuite attaquer une station-service.

— C'est possible, Steve, dit Kling.

— Oui, c'est possible, acquiesça Carella.

— C'est sûrement ce qui est arrivé, déclara Nesbitt. Il vaudrait mieux que je passe au club pour vérifier. En principe, il y a un gars qui surveille cette camionnette en permanence.

— La mère de Big Anthony a dit qu'il avait quitté la ville, déclara brusquement Carella.

— Ouais, oh, vous savez, elle sait pratiquement jamais où il est, dit Nesbitt en souriant.

— Elle avait l'air sûre de ce qu'elle avançait.

— Vous savez... fit Nesbitt, et il écarta les mains en un geste indiquant que la mère de Big Anthony n'était pas un témoin bien sûr.

— Elle dit qu'il a quitté l'appartement mercredi soir en la prévenant qu'il serait absent une semaine environ.

— Première nouvelle, dit Nesbitt. Inspecteurs, laissez-moi vous dire que j'en savais rien. Je suis président de ce clan et la plupart des membres me tiennent au courant de leurs déplacements. Ce n'est pas une règle, comprenez bien, rien ne les oblige à me prévenir. Mais ils le font et je sais en général où ils se trouvent. Et Big ne m'a absolument pas dit qu'il comptait quitter la ville.

— Sa mère a dit qu'il allait à Turman.

— Ah ouais ? De l'autre côté du fleuve ? Eh bien, première nouvelle.

— Si nous nous intéressons tellement à Big Anthony, c'est parce que la station-service qui a été attaquée se trouve à Turman.

— Inspecteurs, déclara Nesbitt, je pense que vous mentez. J'ignore pourquoi, mais je suis sûr que vous mentez.

— Eh bien, comme ça, on est à égalité, dit Kling.

— Quoi ? C'est de moi que vous parlez ? demanda Nesbitt. Je ne mens jamais. J'ai pour principe de toujours dire la vérité.

— Eh bien, dans ce cas, tu peux commencer tout de suite, dit Carella.

— Je vous ai dit la vérité depuis le début.

— Où est Midge ?

— Je connais personne qui s'appelle Midge.

— Où est Big Anthony ?

— Je sais pas. Si sa mère dit qu'il est allé à Turman, alors il y est peut-être, mais sa mère est un peu dingue ; moi, franchement, je lui ferais pas confiance. Seulement, si elle dit qu'il est allé à Turman, alors qui sait ?

— Où exactement à Turman ?

— Il m'a même pas dit qu'il allait à Turman, alors comment je pourrais savoir où à Turman ?

— Tu as eu de ses nouvelles depuis mercredi ?

— Non.

— C'est pas un peu bizarre ?

— Les membres du clan sont pas obligés de me tenir au courant à chaque fois qu'ils vont aux cabinets, répliqua Nesbitt. J'ai sous mes ordres des types bien, et ils sont libres. Ils savent que je suis le président et ils obéissent à mes ordres, mais ils sont pas obligés de venir au rapport toutes les dix minutes.

— Nous ne parlons pas de dix minutes. Nous parlons de trois jours. Tu veux dire qu'un des membres de ton gang est parti depuis trois jours et que tu n'es pas au courant ?

— C'est pas seulement ce que je veux dire, c'est bien ce que je vous dis.

— Nous pensons que Big Anthony et Midge sont ensemble.

— Impossible.

— Pourquoi ?

— D'abord, qui c'est, Midge ? Si je la connais pas, comment Big pourrait-il la connaître ? En plus, Big a une petite amie et elle serait furieuse s'il fricotait avec une autre sauterelle. Pas vrai, Toy ? Elle serait pas furieuse ?

— Si, dit Toy, elle serait furieuse.

Les deux inspecteurs observaient Nesbitt avec insistance. Ils lui avaient donné une bonne longueur de corde pour se pendre ; maintenant, ils se contentaient de le regarder en silence en attendant qu'il se rende compte que

la trappe s'était ouverte, que le nœud coulant s'était resserré autour de son cou et que ses pieds dansaient dans le vide sous la potence.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Nesbitt. Qu'est-ce que vous regardez ?

Les deux hommes demeurèrent silencieux.

— Alors, c'est à qui fera baisser les yeux à l'autre ? fit Nesbitt, puis il reprit sa cuillère. C'est en train de fondre, tout ça, ajouta-t-il à l'adresse de Toy, sans plus accorder d'attention aux inspecteurs.

— Comment sais-tu que c'est une fille ? demanda Carella.

— Qui ça ? De qui vous parlez, maintenant ? dit Nesbitt.

— Toujours de la même personne. De Midge. Comment sais-tu que c'est une fille ?

— Vous avez dit que c'était une fille. Vous avez dit que vous cherchiez une fille qui s'appelait Midge.

— Nous avons dit que nous essayions de retrouver une personne du nom de Midge. Nous n'avons pas dit que c'était une fille.

— J'ai pensé que c'était une fille, déclara Nesbitt en haussant les épaules.

— Et Chingo, c'est quoi, d'après toi ?

— Un garçon.

— Mais tu as pensé que Midge était une fille ?

— Eh bien, oui.

— Comme ça, hein ? Midge, automatiquement, c'est une fille ?

— Automatiquement.

— Très bien, on va être francs avec toi, Randy, reprit Carella, qui enchaîna aussitôt sur un autre mensonge : On cherche Midge parce qu'on croit qu'elle est complice d'un crime sur lequel on enquête.

— Quel genre de crime ? demanda Nesbitt.

— Une agression. Une vieille dame agressée sur Peterson Drive. On pense que c'est Midge et deux autres garçons qui l'ont attaquée.

— Je voudrais bien pouvoir vous aider, dit Nesbitt, mais je ne la connais pas.

Ils épiaient son visage. Pas l'ombre d'une émotion ne s'y reflétait. S'il savait déjà que la fille était morte, si Big Anthony l'avait appelé de Turman, ses yeux sombres n'en révélaient rien.

— Nous ne pensons pas que Big Anthony soit dans le coup, déclara Kling, brochant sur le mensonge. Mais on nous a dit que Midge était sa petite amie. Je suppose que ce renseignement est faux, Steve, ajouta-t-il en se tournant vers Carella.

— Peut-être bien. D'après Randy, Big Anthony a déjà une petite amie. C'est bien ça, Randy ?

— C'est ça.

— Comment s'appelle-t-elle ?

— Ellie Nelson.

— Tu sais où elle habite ?

— Oui, bien sûr. Sur Dooley, à deux blocs du club.

— À quelle adresse ?

— Au 1894, Dooley.

— Et le numéro de l'appartement ?

— 5A. Elle ne saura pas non plus où se trouve Big Anthony.

— Comment peux-tu en être sûr ?

Nesbitt eut encore son sourire de vedette de la télévision. — J'en suis sûr, c'est tout, dit-il.

En montant au cinquième étage du 1894, Dooley, Kling déclara brusquement :

— Je crois que j'ai compris.

— Qu'est-ce que tu as compris, cette fois ?

— Ce qu'il voulait dire.

— Qui ? Nesbitt ?

— Non, Sack. Le vieux, à Turman.

— Sack ? dit Carella, mais c'était hier, bon sang !

— C'est bien ça, et depuis, ça me turlupine. Tu te rappelles quand on lui a dit au revoir ?

— Oui, eh bien ?

— Tu l'as remercié et tu t'es excusé d'avoir interrompu son petit déjeuner ?

— Oui.

— Et je lui ai dit en partant : « Ne vous faites pas trop de mousse. » Et il a répondu : « J'en ai pas envie. C'est trop amer. » J'ai fini par comprendre ce qu'il voulait dire.

— Et qu'est-ce qu'il voulait dire ?

— Eh bien, qu'est-ce qu'il était en train de faire quand on est arrivés ?

— Il prenait son petit déjeuner.

— Exact. Et qu'est-ce que les gens prennent pour leur petit déjeuner ?

— Toutes sortes de choses, Bert.

— Oui, mais par quoi ils commencent ? Par quoi tu commences, toi ?

— Par un jus de fruit.

— Oui, mais tout le monde ne commence pas par un jus de fruit. Il y en a qui prennent un pamplemousse. Il a mal compris. J'ai dit : « pas trop de mousse », et il a entendu : « pamplemousse ». C'est pour ça qu'il a répondu : « J'en veux pas, c'est trop amer. » (Kling sourit.) Tu piges, Steve ?

— C'est ridicule, dit Carella.

— Je parie que c'est ce qu'il a voulu dire.

— Bon, très bien.

— De toute façon, ça me turlupinait, et maintenant, je n'y pense plus.

— Parfait. Nous voilà arrivés, dit Carella et, s'arrêtant devant le 5A, il frappa à la porte.

Ellie Nelson portait un tee-shirt bleu marine et un blue-jean quand elle ouvrit la porte. Agée de dix-sept ans environ, elle était ravissante, avec un petit nez impertinent et des yeux bleu vif. Elle avait une jolie silhouette et elle le savait. Elle sourit aux inspecteurs comme si elle s'était attendue à leur visite. Carella et Kling supposèrent que Nesbitt avait dû lui téléphoner de chez le glacier.

— Salut, dit-elle.

— Police, dit Carella en montrant son insigne qu'elle regarda à peine. Pouvons-nous entrer ?

— Bien sûr, pourquoi pas ?

Elle s'effaça pour les laisser pénétrer dans l'appartement. Une femme aux cheveux gris, un châle en dentelle sur les épaules, était assise près de la fenêtre de la cuisine dans un fauteuil à bascule. Elle se balançait tout en tricotant, éclairée par un rayon de soleil. Ellie aperçut le regard que Kling glissait vers la vieille femme, et elle déclara :

— C'est ma grand-mère. Elle ne nous dérangera pas. Entrez donc.

— Qui d'autre habite dans l'appartement ? demanda Kling.

— Ma mère, ma grand-mère et moi, dit Ellie, puis elle referma la porte derrière eux. Venez au salon. Qu'est-ce que vous voulez ?

Le salon était meublé d'un divan et de deux fauteuils recouverts de velours rouge. Un poste de télévision reposait sur une table à roulettes. Seule la fenêtre donnant sur la rue était voilée d'un rideau. La fenêtre donnant sur le puits d'aération était nue et faisait face à un mur de brique crasseux. Ellie s'assit dans l'un des fauteuils et indiqua le divan. Les inspecteurs s'assirent en face d'elle.

— Alors, qu'est-ce que vous voulez ? demanda-t-elle de nouveau.

— Nous avons cru comprendre que vous êtes la petite amie de Big Anthony, dit Carella.

— C'est exact, répondit Ellie avec un sourire.

— Il s'agit d'Anthony Sutherland, c'est bien ça ?

— C'est ça, Big Anthony. On l'appelle comme ça parce qu'il mesure un mètre quatre-vingt-dix et qu'il a des épaules larges comme ça, dit Ellie.

— Et il est membre des Yankee Rebels, c'est également exact ?

— C'est exact. Moi aussi. Je fais partie des auxiliaires. C'est une bande formidable. J'y suis entrée uniquement parce que je fréquentais Big Anthony, vous comprenez, et c'est le trésorier. Mais vraiment, je le regrette pas ! C'était vraiment sinistre avant que je connaisse les Rebels. La vie, je veux dire. On deviendrait dingue à aller en classe toute la journée et avec rien d'autre à faire le soir que de regarder la télé. Les Rebels, ça a tout changé. Big Anthony aussi, bien sûr. Mais les Rebels aussi. C'est une bande de gars et de filles vraiment bien, je vous le dis. Ce sont mes meilleurs amis.

— Midge aussi ? demanda Carella à brûle-pourpoint.

Le visage d'Ellie se vida de toute expression.

— Midge ? répéta-t-elle.

— Midge. Une rousse d'un mètre soixante environ, dans les cinquante kilos, avec des taches de rousseur sur le nez. Elle porte au poignet une petite gourmette en forme de cœur, avec le nom « Midge » gravé dessus.

— Connais pas, dit Ellie, et elle haussa les épaules.

— Nous pensions qu'elle faisait partie des Yankee Rebels, dit Carella.

— J'ai jamais entendu parler d'elle, assura Ellie.

— Très bien. Quand avez-vous vu votre petit ami pour la dernière fois ?

— Mercredi après-midi.

— Où ?

— Il est venu ici.

— Et depuis, vous ne l'avez pas revu ?

— Non.

— Vous savez où il est ?

— Non.

— Quand il est venu vous voir, il vous a dit qu'il comptait s'absenter ?

— Non.

— Depuis quand êtes-vous avec lui ?

— Depuis près d'un an.

— Il vous a appelée depuis mercredi ?

— Non.

— Ça fait un an que vous êtes ensemble, mais il ne vous a pas dit qu'il allait s'absenter et il ne vous a pas appelée depuis son départ ? Et vous voulez qu'on croie ça, Ellie ?

— C'est la vérité, dit Ellie et de nouveau, elle haussa les épaules. Qu'est-ce que vous lui voulez ?

— Nous pensons qu'il est avec cette fille, Midge, dit Kling en l'observant avec attention.

— Big ? Avec cette... cette fille ?

— C'est ce que nous croyons.

— Non, dit Ellie, et elle secoua la tête. Vous vous trompez. Big et moi on est ensemble, vous comprenez. On est comme qui dirait fiancés. Je veux dire, on compte se marier, vous voyez. Qu'est-ce qu'il ferait avec... avec elle ?

— Avec Midge.

— Ouais. Si c'est comme ça qu'elle s'appelle.

— Midge. C'est comme ça qu'elle s'appelle. Une très jolie fille, d'après ce qu'on nous a dit.

— Enfin, Big Anthony ne... je veux dire, il ne partirait pas avec une autre fille. Je veux dire, où il irait ? De toute façon, il ferait pas un truc pareil.

— À Turman, voilà où il irait.

— Turman ?

— Oui, de l'autre côté du fleuve.

— Et... qu'est-ce qui vous fait croire qu'il est allé à Turman ?

— C'est sa mère qui nous l'a dit. Il est parti mercredi soir.

— C'est Mrs Sutherland qui a dit ça ?

— C'est ce qu'elle a dit.

— Que Big Anthony était allé à Turman ?

— Oui.

La fille sombra dans le silence. Visiblement, à supposer que Randy l'ait effectivement appelée pour la prévenir, il ne lui avait pas signalé que les inspecteurs risquaient de lui mentir comme ils lui avaient menti à lui. Elle se mordillait maintenant la lèvre inférieure et réfléchissait intensément à ce qu'ils venaient d'insinuer – l'éventualité que son petit ami se soit rendu mercredi soir quelque part de l'autre côté de la Harb, en emmenant avec lui une fille qu'elle savait être membre de leur bande. Maintenant, ils avaient mis au point leur scénario et ils étaient prêts à le rejouer jusqu'au moment où ils auraient obtenu ce qu'ils voulaient. Il ne faisait aucun doute que Big Anthony était parti pour Turman le mercredi soir, au volant de la camionnette du gang, et très probablement en compagnie de Midge et d'un autre membre du gang. Tout ce qu'ils tentaient de découvrir, c'était où précisément il était allé à Turman.

— Cette fille, Midge... dit Carella, lançant un nouveau coup de sonde.

Brusquement, la femme dans la cuisine appela :

— Eleanor ?

— Oui, grand-mère ?

— Viens me faire du thé.

— Oui, grand-mère, dit-elle et, se levant vivement, elle quitta la pièce.

Carella regarda Kling et soupira. Kling secoua la tête avec lassitude, car il savait exactement ce que pensait Carella. Ils avaient été sur le point d'aboutir mais maintenant, la fille risquait de leur échapper.

Ellie resta dans la cuisine environ cinq minutes. Lorsqu'elle revint, elle s'assit de nouveau dans le fauteuil, croisa les mains sur les genoux et déclara :

— Eh bien, je suis désolée de ne pas pouvoir vous aider, mais je sais pas où est Big et je connais personne qui s'appelle Midge.

Elle avait repris la même litanie, répétant ce que Randy lui avait dit au téléphone.

— Vous êtes déjà allée à Turman ? demanda Kling.

Ils n'avaient nullement l'intention de la laisser s'en tirer ainsi. S'ils y étaient obligés, ils n'hésiteraient pas à déclarer que son petit ami avait été pris en flagrant délit avec Midge au beau milieu de la grand-rue de Turman, la veille au soir pendant l'heure de pointe.

— Turman ?

— Oui, c'est ça ! oui. Turman, répéta Carella d'un ton sec, juste de l'autre côté du pont Hamilton. Ne nous raconte pas que tu ne sais pas où se trouve Turman.

Ellie se tassa sur elle-même, apeurée par la soudaine dureté de sa voix.

— Si, je sais où est Turman.

— Tu y es déjà allée ?

— Je... je ne me souviens pas.

Autrement dit, elle y était allée. Le reste suivrait tout naturellement. Mais au lieu de se détendre, ils adoptèrent une attitude plus agressive et leurs voix se firent plus dures, plus implacables.

— Tu ferais bien de te le rappeler, dit Kling.

— Et vite, ajouta Carella.

— Si je peux pas me rappeler, j'y peux rien, protesta Ellie dont les yeux bleus commençaient à s'emplir de larmes.

— Tu es déjà allée à Turman, oui ou non ? aboya Carella.

— Oui, bon, oui. Je crois que j'y suis allée. Mais une seule fois.

— Quand ça ?

— Je me rappelle pas.

— Ecoute-moi bien, Ellie, dit Carella en pointant un doigt vers elle. Tu vas avoir de sérieux ennuis si tu ne te décides pas à nous dire la vérité.

— On perd notre temps, déclara Kling avec une mine écœurée. Embarquons-la.

— Non, attendez... mais pourquoi ? fit Ellie dont les yeux pleins de larmes s'agrandissaient d'effroi.

— Quand es-tu allée à Turman ?

— Juste avant Noël.

— Où ?

— Je me rap...

— Où, nom de Dieu ? vociféra Carella.

— C'est une grande ville, je me rappelle pas.

— C'est une petite ville et tu te rappelles très bien.

— Qu'est-ce qui se passe, Eleanor ? demanda la vieille femme depuis la cuisine.

— Où ? insista Carella.

— Qu'est-ce qu'il y a, Eleanor ? demanda encore la vieille femme. Qui est-ce qui crie comme ça ?

Kling se leva brusquement du divan.

— Ta grand-mère sera obligée de payer ta caution, dit-il. Allez, prends ton manteau.

— Non, attendez, je...

— Oui ? fit Carella.

— Qu'est-ce que j'ai fait ? demanda Ellie d'une voix plaintive. Mais enfin, c'est vrai, ça, qu'est-ce que j'ai fait ?

— Obstruction à la justice, répondit Kling. Allons-y.

Il tendit la main vers les menottes accrochées à sa ceinture. Ce fut là un geste décisif. Il se rappellerait toujours que la fille avait craqué en le voyant saisir les menottes et par la suite, il aurait à maintes reprises recours à ce procédé.

— Bon, d'accord, je suis allée dans une maison là-bas, dit Ellie à voix basse et, baissant la tête, elle se mit à contempler ses pieds.

— Quelle maison ? demanda vivement Carella.

— La tante de Big a une maison à Turman.

— Où ? Dans quelle rue ?

— Je sais pas.

— Nom de Dieu... commença Kling.

— Je sais vraiment pas, je vous le jure ! C'est une maison jaune avec des volets blancs et il y a un figuier dans la cour de devant. Il était protégé par du papier goudronné quand on y est allés en décembre. Je ne sais pas comment cette rue s'appelle. J'y suis allée qu'une fois. Je le jure devant Dieu, je connais pas le nom de cette rue !

— Comment s'appelle la tante ?

- Martha Walsh.
- Où habite-t-elle ?
- Tout près d'ici, dans Phillips Avenue.
- Merci, dit Carella.
- Eleanor ? appela la femme depuis la cuisine. Ça va ?
- Ça va, répondit Ellie sans conviction.

L'inspecteur Meyer Meyer, quant à lui, avait des problèmes de communication.

Il parlait de nouveau au téléphone avec Montgomery Pierce-Hoyt, qui voulait savoir si le lieutenant avait autorisé Meyer à discuter de l'influence possible de la télévision sur les actes de violence.

— Oui, il m'a donné l'autorisation, dit Meyer. À condition qu'il soit bien entendu que je ne donne que mon opinion personnelle et qu'elle ne représente en aucun cas le point de vue de la police.

— Ah oui, évidemment, fit Pierce-Hoyt. Quand puis-je venir vous voir ?

— Je sortais à l'instant, affirma Meyer.

— Quand serez-vous de retour ?

— Je dois prendre la parole dans une conférence et ensuite je rentre directement chez moi.

— Prendre la parole ? s'étonna Pierce-Hoyt. Comment ça, prendre la parole ?

— Je fais une conférence dans une université féminine.

— Sur quel sujet ?

— Le viol. Comment l'éviter.

— Voilà qui semble intéressant, dit Pierce-Hoyt.

— Oui, très intéressant, répliqua sèchement Meyer.

— Ça vous ennuerait que je vienne ?

— Je pars à l'instant.

— Je vous retrouverai là-bas. J'aimerais entendre votre exposé. Ça pourrait éclairer d'un jour nouveau l'article que je compte écrire. De quelle université s'agit-il ?

— Amberson.

— À quelle heure prenez-vous la parole ?

— À trois heures, répondit Meyer, qui ne put s'empêcher d'ajouter : Si j'arrive à raccrocher tout de suite.

— J'y serai. Comment pourrai-je vous reconnaître ?

— Je serai le seul à me trouver sur une estrade derrière un pupitre et à

parler du viol.

— À tout à l'heure, conclut jovialement Pierce-Hoyt, et il raccrocha.

Meyer n'avait aucune sympathie pour Pierce-Hoyt. Il ne l'avait encore jamais vu et déjà, le personnage l'irritait. Il n'était guère enchanté non plus à l'idée de se rendre à l'autre bout de la ville un samedi pour aller expliquer la prévention du viol à une bande de jeunes filles qui partageaient probablement des dortoirs avec des étudiants des universités voisines et passaient leurs nuits à baiser tout leur soûl. Quand sa fille Susie serait plus âgée, il lui dirait non. Non, tu ne peux pas partager ta chambre à l'université avec un garçon. Non, pas question de ramener un garçon à la maison et de dormir dans la même chambre que lui. Oui, je suis de la vieille école, d'accord. Si nous étions en Pologne, où est né mon grand-père, et si nous allions trouver le rabbin du village pour lui demander : « Est-il convenable que ma fille unique couche avec quelqu'un avant d'être mariée ? », le rabbin secouerait la tête et caresserait sa barbe avant de répondre : « Nulle part il n'est écrit qu'un tel acte devrait être toléré. » La réponse est non, Susie. Non, non et non.

Il se dirigea vers le portemanteau et il était en train d'enfiler son pardessus lorsque le téléphone sonna. En principe, Cotton Hawes et Hal Willis auraient dû être de service en même temps que lui, mais aucun des deux hommes n'avait reparu depuis le déjeuner. Il décrocha en grommelant.

— 87e District, inspecteur Meyer, annonça-t-il.

— Meyer, ici Grundy, de Turman. Carella est dans les parages ?

— Grundy ? dit Meyer. Qui ça, Grundy ?

— Inspecteur Grundy, de la police de Turman.

— Salut, Grundy, comment ça va ?

— Très bien. Carella est là ?

— Pas pour le moment. Qu'est-ce que je peux faire pour vous ?

— Dites-lui qu'on a retrouvé la camionnette. Une Chevrolet verte de 64, avec une plaque minéralogique d'Isola, 74J-8309, enregistrée au nom de Randall M. Nesbitt, adresse 1104, Dooley, à Riverhead. L'arrière de la camionnette a été nettoyé, il n'y a pas la moindre tache. On est en train d'examiner le volant, le levier de vitesses et les portières, mais à mon avis, on ne trouvera rien.

— Où l'avez-vous... ?

— J'y venais, dit Grundy. Il y a un étang à environ neuf kilomètres de l'endroit où on a découvert le cadavre de la fille. La camionnette était à moitié immergée. Ils croyaient vraisemblablement que l'étang était plus profond qu'il ne l'est en réalité.

— À quelle heure... ?

— On l'a retrouvée un peu après midi. Le facteur qui passait par là a repéré l'arrière de la camionnette qui émergeait.

— Rien d'autre ?

— Non, c'est tout. Vous préviendrez Carella ?

— Sans faute.

— S'il a des questions à me poser, je serai ici jusqu'à six heures ce soir.

— Je vais lui laisser un message.

— Merci, dit Grundy, et il raccrocha.

Meyer rédigea une note pour Carella, jeta un coup d'œil à la pendule murale et se demanda si le lieutenant l'avait choisi pour cette conférence uniquement parce qu'il était chauve et avait de ce fait une allure de père de famille susceptible d'inspirer confiance à des étudiantes bien propres. Meyer, lui, ne trouvait pas qu'il avait une allure de père de famille. Meyer s'estimait fort bel homme et plein d'allant – ce qui lui fit penser qu'il ferait bien de se presser s'il voulait arriver à Amberson pour trois heures. Tout en boutonnant son pardessus, il franchissait la porte de la salle lorsqu'il entendit Kling et Carella monter par l'escalier métallique. Ils débouchèrent dans le couloir au moment où il arrivait en haut des marches.

— Il y a eu un coup de fil de Turman, annonça-t-il. Ils ont retrouvé la camionnette. J'ai laissé un mot sur ton bureau. (Commençant à dévaler l'escalier, il cria par-dessus son épaule :) Je rentre directement chez moi de l'université. À lundi !

— Quelle université ? cria Carella derrière lui. De quoi tu parles ?

Mais Meyer avait disparu.

Carella lut la note posée sur son bureau et rappela aussitôt Grundy. Comme il était déjà près de deux heures et demie, il n'y avait pas un moment à perdre. Un policier répondit au téléphone et passa Carella à Grundy.

— Ouais ? fit Grundy.

— J'ai eu votre message. Nous avons un peu progressé de notre côté après avoir parlé à la petite amie du suspect, puis à sa tante. On aimerait que vous alliez visiter une maison.

— Ici, à Turman ?

— Oui. Voici l'adresse. Vous avez un crayon ?

— Allez-y, dit Grundy.

— 304, West Scovil Lane. Ça vous dit quelque chose ?

— Je sais où c'est. À qui appartient la maison ?

— À la tante du suspect, une certaine Martha Walsh. Elle nous a dit que la maison était fermée en hiver, mais le suspect a une clé.

— Vous ne m'avez toujours pas donné son nom, dit Grundy.

— Big Anthony Sutherland.

— Ça devrait être le « Pig » en question, hein ? Et l'autre gosse ?

— Aucun renseignement.

— J’y vais tout de suite, dit Grundy.

Tandis que Meyer Meyer déclarait à un assortiment d’étudiantes plus tout à fait virginales qu’un violeur est un individu extrêmement perturbé, incapable de prendre plaisir à des relations sexuelles normales, l’inspecteur Al Grundy roulait dans Scovil Lane, une petite rue ombragée d’arbres. Il repéra bientôt une maison jaune avec des volets blancs, dont la boîte aux lettres, à l’extérieur, portait le numéro 304. Et pendant que Meyer expliquait à son auditoire que l’individu en question terrorise délibérément sa victime, car la terreur de celle-ci ne fait qu’accroître l’excitation qu’il ressent, Grundy remontait l’allée, passait devant le figuier enveloppé de papier goudronné, frappait à la porte et, n’obtenant pas de réponse, forçait la serrure.

— Certaines d’entre vous estiment peut-être que le viol n’est finalement pas une chose si terrible que ça. On abuse de vous par la force, d’accord, mais vous pensez que si vous vous soumettez, vous vous en tirerez peut-être sans autres sévices. Peut-être. Mais rappelez-vous qu’une partie des composantes psychologiques qui rendent le viol attirant et excitant pour cet homme, c’est précisément de prendre possession de l’autre par la violence. Et lorsque la notion de violence intervient, elle risque de déboucher sur des sévices graves, voire sur le meurtre...

Il y avait un sac de couchage par terre dans le salon et des draps sur le divan de la pièce. À proximité se trouvaient un carton vide qui avait contenu une pizza et deux canettes de bière vides. Un cendrier débordant de mégots était posé sur la table, près du divan. Grundy flaira les mégots pour vérifier à tout hasard s’il s’agissait de marijuana. Ce n’était pas le cas. Il gagna la cuisine.

— Je ne cherche pas à faire naître en vous une psychose du viol et je ne voudrais pas que vous vous mettiez à hurler si un mendiant vous tape sur l’épaule. Il se peut qu’il veuille simplement vous demander vingt-cinq cents pour boire un verre ; si vous vous mettez à crier, il va essayer de vous faire taire et du coup, il peut très bien vous briser la nuque. C’est aussi dangereux que d’être attaquée par un type qui veut vraiment vous violer. Je tiens néanmoins à vous faire un peu peur et pour commencer, je veux vous mettre en garde contre l’autostop. Si vous avez envie d’être violées, le meilleur moyen, c’est encore de faire de l’auto-stop. Je ne peux pas vous garantir que vous serez automatiquement violées. Par contre, je peux vous affirmer que si vous faites du stop à la même heure et au même endroit tous les soirs, quelqu’un essaiera de vous violer. Ça pourra prendre une semaine, peut-être même davantage, mais quelqu’un tentera le coup. Et ça n’aura rien à voir avec votre aspect extérieur. Vous pouvez toujours vous planter au coin de la rue, vêtue d’un sac de pommes de terre, avec des bigoudis dans les cheveux et un bouton de fièvre sur la lèvre, ça ne découragera pas pour autant celui qui veut

vous violer. Il s'agit d'un malade ; vous êtes censées être des êtres sains. Alors, pour l'amour du ciel, ne vous mettez pas stupidement dans des situations dangereuses...

Il y avait deux cartons de six canettes de bière dans le réfrigérateur, une bouteille de lait, quelques tranches de viande froide et un pain coupé en tranches, à moitié entamé. Sur la table se trouvaient des assiettes en carton sales et la poubelle était pleine de boîtes de conserve vides – haricots, potages, légumes, hachis. Des tasses, de l'argenterie, des assiettes à soupe et des couteaux sales étaient empilés dans l'évier. Grundy passa dans la chambre à coucher.

— Comme dans la chanson des « Fantastiques », il y a différentes sortes de viol. Si vous sortez avec un homme que vous connaissez, que vous vous pelotez mutuellement dans son automobile et qu'il décide de vous prendre de force, contre votre gré, il s'agit d'un viol, même si vous le connaissez depuis l'âge de six ans. Dans ce genre de situation, je vous conseillerais d'interrompre ce pelotage pour vous glisser un doigt au fond de la gorge et vomir sur ses genoux. Le viol le plus grave, si tant est qu'il y ait des degrés de gravité dans le viol, c'est celui qui peut entraîner des sévices ou la mort. Un homme vous saute dessus et vous menace avec un couteau. Ne commencez pas à lui expliquer qu'il n'est qu'une brute et un être répugnant. N'essayez pas de lui faire son procès, car lui pourrait bien décider de vous faire votre affaire. C'est une personne psychologiquement instable, alors mieux vaut ne pas heurter son amour-propre déjà blessé. J'ai connu des victimes qui ont réussi à éviter d'être violées en traitant leur agresseur avec bonté et humanité, avec compréhension, sympathie et humilité. Ça ne marche pas toujours, mais ça peut au moins vous faire gagner du temps jusqu'à ce que des secours arrivent ou que vous réussissiez à vous échapper. Une fois, une fille a gagné du temps en disant à son agresseur qu'elle savait très bien qu'il la suivait. Pour elle, c'était une chance inouïe, car elle n'était qu'une petite boulotte plutôt moche, tandis que lui était si bel homme. Elle lui a mis les bras autour du cou et s'est montrée très affectueuse – ce à quoi ne s'attend pas du tout l'agresseur. Son ardeur étant retombée, il s'est trouvé momentanément incapable de passer à l'action. Lorsqu'il est enfin revenu à l'affaire en cours, à savoir posséder cette fille par la force, ne l'oubliez pas, des gens sont passés dans la rue et la fille a été sauvée.

Mais supposons que le type commence à vous cogner dessus à l'instant même où il vous traîne dans les buissons. Votre réaction naturelle, même si vous décidez de ne pas résister et de vous faire toute molle – ce qui provoquera probablement chez lui le même phénomène –, c'est de détourner la tête afin d'éviter les coups ou de lever les mains pour protéger votre visage, ou de manifester involontairement de la peur ou une certaine résistance ; tout cela ne fera que l'exciter davantage. Disons que tout ce que vous avez pu dire ou faire reste sans effet. Vous êtes par terre, il continue à vous cogner dessus et il va vous violer. La question est maintenant de savoir si vous voulez être

violée, voire tuée, ou si vous voulez faire du mal à cet homme. Vous seule pouvez en décider. Si vous choisissez de ne pas être une victime, je peux vous dire comment lui faire mal pour vous en débarrasser.

Les couvertures étaient froissées et les draps tachés de sang. Un fouet à neuf lanières en cuir gisait par terre à côté du lit. La fenêtre était grande ouverte. Grundy s'en approcha pour jeter un coup d'œil au-dehors. L'appui de la fenêtre se trouvait à environ un mètre vingt du sol. Il ramassa le fouet après avoir soigneusement enveloppé le manche en cuir dans son mouchoir, puis y fixa une étiquette. Le fouet serait remis au labo de la police d'Allenby, une localité toute proche. Un sac à main de femme était posé sur une chaise près du lit. Grundy l'ouvrit.

— Rappelez-vous que la surprise est le meilleur atout dont vous disposiez. Vous êtes couchée sur le dos et cet homme s'apprête à vous violer. Au lieu d'essayer de vous dégager ou de le repousser, commencez à le caresser. Je dis bien : caressez cet homme, caressez ses parties génitales. Et brusquement, empoignez-lui les testicules et serrez de toutes vos forces. Vous allez lui faire mal, mais vous allez également mettre fin sur-le-champ à toute tentative de viol. Peut-être vous demandez-vous s'il sera capable de vous importuner après ça, et s'il ne va pas vous frapper encore plus violemment, ou même vous tuer. Je peux vous garantir que vous aurez le temps de vous enfuir jusqu'au fin fond de la Californie et de revenir, et que cet homme sera toujours couché à terre, incapable de bouger.

« C'est là une façon d'éviter le viol, si vous choisissez de ne pas être une victime. Il y a un autre procédé, mais je crains que votre réaction ne soit de conclure : « Je préfère encore être violée. » Cela ne regarde que vous, bien entendu. À vous de décider. Je ne peux que vous proposer des options.

Le sac à main de la fille contenait trois tubes de rouge à lèvres, un paquet de Kleenex, deux plaquettes de chewing-gum, quatre tickets de métro, trois billets d'un dollar, quarante cents en petite monnaie et une carte de lycéenne de l'établissement Whitman de Riverhead. La carte était au nom de Margaret McNally. Rien dans la maison ou aux alentours ne donnait le moindre indice sur l'identité des deux garçons qui l'avaient sans doute tuée.

— Là encore, agissez par surprise, dit Meyer. Posez doucement les mains sur le visage de votre agresseur, les paumes à plat sur ses tempes, murmurez des mots tendres et laissez-le croire que vous allez céder à ses désirs. Vos pouces seront tout près de ses yeux. Si vous avez suffisamment de courage pour enfoncer les pouces dans des œufs durs, vous pouvez également les enfoncer dans les yeux d'un homme. Vous allez le rendre aveugle, mais vous ne serez pas violée. Au cours d'une tentative de viol, il y a toujours un moment, je vous le garantis, où vous pouvez caresser les organes génitaux de l'homme ou poser les mains sur son visage. Ce sont des endroits vulnérables et si vous profitez de l'effet de surprise sans paraître vouloir l'attaquer, il comprendra seulement trop tard ce qui lui arrive. Lui écraser les testicules

peut le handicaper provisoirement, mais ne risque pas de le rendre infirme à vie. Lui crever les yeux est un moyen extrême, et vous pouvez à juste titre estimer que votre geste est plus grave que le sien, que le moyen d'éviter le viol est pire que le viol en soi. À vous de choisir.

Meyer s'épongea le front avec son mouchoir et demanda :

— Des questions ?

C'est complètement par hasard que ces bamboulas d'Ecarlates ont mis la main sur Big Anthony et Jo-Jo, et c'est ce qui a déclenché tous les ennuis qu'il y a eu par la suite. Sans ce qui s'est passé hier, je serais pas ici en ce moment.

J'avais reçu un coup de fil tard dans la nuit de jeudi, il devait être dans les trois-quatre heures du matin, ça m'a tiré du lit. Mes gars savent que je suis disponible à toute heure du jour et de la nuit – c'est ça, être président. On est au service des autres. Je suis toujours aimable et courtois au téléphone, quelle que soit l'heure. Comme chez moi l'appareil se trouve dans la cuisine, j'y suis allé. J'étais en caleçon et il faisait très froid, ils coupent le chauffage tous les soirs vers onze heures dans l'immeuble, histoire de dissuader les rats de sortir de leurs petits nids bien chauds. Je plaisante, bien sûr, cela dit, c'est vrai qu'il y a pas de chauffage de onze heures du soir à sept ou huit heures du matin ; ils sont tellement radins, les propriétaires... Bref, j'étais là à me geler en petite tenue et Big Anthony m'annonce qu'il m'appelle d'une cabine devant un bistrot de la Route 14 à Turman et qu'il a dû prendre des mesures particulièrement sévères avec Midge. C'est un code qu'on utilise dans le clan. Ça voulait dire, vous comprenez, qu'il avait été obligé de la tuer.

Je suis resté très calme, je suis toujours calme. J'ai dit à Big qu'il avait probablement bien fait s'il estimait qu'il fallait prendre cette mesure ; je lui ai demandé s'il y avait eu des témoins et il m'a répondu que non, il pensait que non. Je lui ai dit que dans ce cas, il valait mieux qu'il retourne à la maison de sa tante, qu'il se tienne tranquille et qu'il ne remette pas les pieds en ville pendant quelque temps ; nous, on allait examiner la situation de près et voir comment elle évoluait. Ça, c'était jeudi soir – ou plutôt, c'était déjà vendredi matin. Le samedi, vous autres êtes venus me trouver chez ce glacier et vous m'avez sorti cette histoire d'attaque à main armée de station-service, pour raconter ensuite que Midge était recherchée pour agression ; tout ça, je savais que c'était du bidon de A à Z. Vous croyiez être très malins, mais moi, on me la fait pas. En fait, vous m'avez rendu service. Grâce à vous, j'ai su que la camionnette était recherchée et que vous recherchiez aussi Big Anthony pour le meurtre de Midge. C'est le seul résultat qu'elle a eu, votre petite visite. Je vous ai donné le nom de la copine de Big parce que je voyais aucun inconvénient à ce que vous alliez la voir, surtout que j'avais bien l'intention

de lui passer un coup de fil dès que vous auriez tourné les talons. Ce que j'ai fait, bien entendu, en lui recommandant de la boucler, de vous dire qu'elle savait pas où était Big et qu'elle connaissait personne du nom de Midge. Tout de suite après, j'ai appelé Big chez sa tante à Turman et je lui ai ordonné de se débarrasser de la camionnette, puisqu'elle était recherchée. Je lui ai également dit de filer de Turman et de revenir ici en ville, parce que je savais que l'enquête allait se concentrer sur Turman et que personne aurait l'idée de le chercher ici, vous piguez ? C'était un raisonnement astucieux. Moi, je suis toujours prêt à faire face à toute éventualité, et toujours à la recherche du meilleur moyen de blouser l'adversaire.

Là-dessus, dimanche arrive, c'était hier, et toujours pas de nouvelles de Big. J'ai pensé d'abord qu'il faisait vachement gaffe, qu'il était revenu ici avec Jo-Jo, et qu'ils se planquaient tous les deux sans même vouloir prendre le risque de téléphoner, car, de nos jours, comment savoir si une ligne est sur écoute ou non ? Vous pensez bien que si nous, on arrive à poser un micro quelque part, alors n'importe qui aux Etats-Unis peut en faire autant. Qu'est-ce qui l'en empêcherait ? Big avait peut-être fait le même raisonnement et avait peur de m'appeler. Je regardais le match de foot à la télé, on était juste Toy et moi. Ma mère était de l'autre côté de la rue, chez sa sœur. Mon vieux était je sais pas où, en train de se soûler, comme d'habitude. Il est au chômage et il est tubard, mais c'est pas ça qui l'empêche de lever le coude. Il peut pas passer devant un bistrot sans y entrer et boire jusqu'à être complètement dans les vapes. Il est très fier de moi parce qu'il sait que je suis le président d'un clan important. Je le respecte et je l'estime, à part la manie qu'il a de se cuire. Je ne supporte les excès dans aucun domaine. Mon père est pas très malin de boire comme un trou et de perdre le contrôle de soi. Le contrôle de soi, c'est la seule chose qui compte. Rester toujours maître de soi, c'est ma devise. En tout cas, cette fois, j'étais content qu'il soit pas là parce que ça me donnait l'occasion de me détendre avec Toy et de regarder le match. C'était un match passionnant et ça m'empêchait de gamberger que Big il ait pas encore appelé. J'avais pas envie de me demander s'il lui était arrivé quelque chose et de me dire qu'il avait peut-être été ramassé par les flics avant de pouvoir revenir ici.

Le téléphone a sonné vers trois heures de l'après-midi, à un moment particulièrement intéressant du match. Je suis allé à la cuisine pour répondre, en espérant que c'était Big. En fait, c'était Malabar, le conseiller militaire des Ecarlates.

Il me dit : « Salut, comment ça va là-bas à Dooley Avenue ? »

« Très bien, je lui réponds, qu'est-ce qui me vaut l'honneur ? »

« On a deux de tes gars », qu'il me dit.

« Quels gars ? je lui demande. De quoi tu parles ? »

Alors il m'explique de quoi il parle. Ce qu'il me raconte, c'est que par le hasard le plus démentiel, Big et Jo-Jo sont tombés sur une bande d'Ecarlates qui les ont faits tous les deux prisonniers. Voilà comment ça s'est passé. Les

Ecarlates vont vous sortir toutes sortes de boniments et vous raconter que Big et Jo-Jo ont passé à l'ennemi, mais c'est pas vrai. C'était un hasard pur et simple, ce sont tous les deux des hommes loyaux.

Dès qu'ils ont eu bazaré la camionnette, Big et Jo-Jo se sont dit que si la camionnette avait été repérée, ça devait être pareil pour leurs blousons, à cause de ce qui est peint dans le dos, de notre emblème, quoi. Alors ils ont enlevé leurs blousons, les ont roulés en boule et se sont mis à faire du stop, juste en chandail, comme ça, je veux dire, il faisait pourtant un froid de canard, samedi, hein ? Ils ont attendu pendant près de deux heures avant qu'un gars les ramasse, et il les a déposés juste avant le pont. Ils ont traversé à pied et ils ont pris le métro jusqu'à Riverhead. C'est quand ils sont descendus du métro à Hitchcock que ça s'est gâté.

Il y avait des flics partout, une coïncidence vraiment dingue. Une meute de chiens avait attaqué une petite gosse dans la rue et il y avait des centaines de flics qui essayaient de la dégager. Big m'a dit après qu'il en avait jamais vu autant de sa vie. Ils avaient appliqué pour régler ce problème de chiens enragés. Quelqu'un avait dû donner l'alarme, et tout le quartier grouillait de flics. Big s'est dit qu'il allait se faire repérer ; ils avaient peut-être son signalement et il allait peut-être bientôt languir à Calcutta, cette jolie prison que vous avez, alors il a fait ce que j'aurais fait dans les mêmes circonstances. Il a repris le métro pour descendre à l'arrêt suivant.

Seulement, l'arrêt suivant, c'était Gateside Avenue, là où les Ecarlates ont leur club. Comme Big savait où se trouvait leur club, il avait pas l'intention de passer à proximité. Lui et Jo-Jo comptaient contourner le territoire des Ecarlates et revenir en arrière, en espérant qu'entre-temps, tous les flics seraient repartis. Mais ils avaient tous les deux une grosse faim, il était près de quatre heures de l'après-midi, et la nuit commençait déjà à tomber. Ils n'avaient rien avalé depuis le petit déjeuner parce qu'ils avaient quitté la maison tout de suite après mon coup de fil pour larguer la camionnette et revenir en ville. Ça devait être vers... je sais pas, moi, à quelle heure vous êtes venus me trouver chez ce glacier ? Onze heures et demie, quelque chose comme ça ? En tout cas, à ce moment-là, c'était l'après-midi, ils avaient faim, alors ils sont entrés dans une pizzeria et ils ont commandé une grande pizza et du salami. Ils étaient en train de manger quand cinq balèzes noirs sont entrés dans la boîte, et ils portaient tous ces blousons rouges à manches blanches : c'étaient tous des Vengeurs Ecarlates.

Big et Jo-Jo n'ont pas pu filer à temps. Ils étaient en train de manger leur pizza dans un des box et quand ils ont levé la tête, le box était déjà cerné ; Big et Jo-Jo étaient pas armés, au cas où ils se seraient fait arrêter dans la rue, mais tous les négros trimbalaient des feux. Il y en a un qui a montré à Big le .45 qu'il avait sous son blouson et il lui a dit de sortir du box sans faire d'histoires, sinon il ferait du parmesan avec sa cervelle.

Big et Jo-Jo sont des hommes courageux, jamais ils reculent devant une

bagarre. Mais là, la partie était trop inégale, alors ils ont suivi les Ecarlates et c'est comme ça qu'ils se sont retrouvés prisonniers. Ce que me disait Malabar au téléphone, c'est qu'il gardait Big et Jo-Jo prisonniers et qu'il ne les relâcherait pas avant qu'on ait négocié une paix aux conditions acceptables pour son clan. Il a ajouté qu'il faisait preuve d'une grande considération à l'égard des Rebels en n'exécutant pas Big et Jo-Jo sur-le-champ, alors qu'ils étaient membres d'un clan responsable du meurtre de leur président, de sa femme et de son gosse. Vous voyez un peu cette façon de raisonner ? J'avais ordonné l'exécution du dimanche soir, il y a une semaine, parce que j'essayais d'accélérer les négociations de paix, et voilà que Malabar me disait froidement qu'il considérait les membres de mon clan comme des criminels ! Vous voyez à quel point ils ont l'esprit tordu ? Quand vous vous mettez à raisonner comme ça, tout ce que les autres peuvent faire pour se protéger ou pour sauver leur honneur, et leurs efforts sincères pour restaurer enfin la paix dans le quartier, ça devient systématiquement une mauvaise action. Mon vieux, je suis pas tombé une seconde dans le panneau, ça, je peux vous le dire. Je sais ce qui est correct, et justement, c'est pas correct d'aller ramasser deux gars qui mangent une pizza sans déranger personne, de les faire prisonniers et de s'en servir pour obtenir des conditions qu'on obtiendrait pas autrement.

Alors j'ai dit à Malabar qu'il y aurait pas d'autres négociations avant que Big et Jo-Jo soient relâchés, et Malabar a dit qu'ils seraient pas relâchés avant qu'on ait commencé à négocier. Il a dit aussi : « Et le meurtre de Lewis, de sa femme et de son gosse ? » J'ai répondu : « Je sais pas qui a tué ces gens-là, mais je suis prêt à vous aider à retrouver les criminels quand vous aurez relâché les prisonniers et qu'on pourra négocier une paix équitable. » Je lui ai dit aussi que si jamais il faisait du mal à Big ou à Jo-Jo, il ferait mieux de faire gaffe à ses miches. J'emploie jamais de mots orduriers, comme je vous l'ai dit, mais comme j'avais affaire à une bête répugnante, il fallait bien que je lui parle dans son propre langage. J'ai même été encore plus précis avec lui. Je lui ai dit que s'il arrivait la moindre chose à Big ou à Jo-Jo, il ferait bien de s'arranger pour passer le reste de sa vie à Fort Knox, parce que ce serait le seul endroit où on pourrait pas aller le chercher. Et j'ai ajouté qu'il valait mieux pour lui qu'ils soient tous les deux de retour avant minuit ce soir-là, c'est-à-dire dimanche, sinon lundi il commencerait à penser que ce qui était arrivé à son président n'était qu'une partie de plaisir.

Malabar m'a dit d'aller me faire mettre.

Ce sont exactement les mots qu'il a employés.

Je les répète uniquement pour vous faire comprendre que ces Ecarlates sont des bêtes immondes et pour bien vous montrer à qui on avait affaire.

À minuit, toujours pas de Big ou de Jo-Jo. J'ai réuni le conseil et je leur ai dit ce que je comptais faire. Johnny était pas d'accord. Il savait pas encore que Midge était morte, mais il a rejeté mon projet parce qu'il en avait assez de toutes ces effusions de sang et de tous ces meurtres. Il a dit qu'il préférerait

quitter le clan plutôt que de participer à une autre tuerie. Je lui ai expliqué, à lui et au conseil, que c'était pas comme de tuer des êtres humains, qu'il s'agissait de supprimer des bêtes immondes, de tuer l'ennemi. Et n'oublie pas, je lui ai dit, qu'en ce moment même Big et Jo-Jo sont en train de passer par Dieu sait quelles épreuves ; Johnny m'a interrompu pour me demander : « Pourquoi ils sont revenus en ville ? Où est Midge ? »

Je lui ai dit que les plans avaient été modifiés, que Midge allait bien et de ne pas changer de sujet. Etant donné que Big et Jo-Jo étaient entre leurs mains, on allait continuer à harceler l'ennemi tant qu'il garderait prisonniers des gars à nous. J'ai également prévenu Johnny qu'il était pas question qu'il quitte le clan ; s'il refusait de s'attaquer aux Ecarlates le lendemain soir, je le considérerais alors comme un déserteur, et il ferait aussi bien de quitter le pays, car jamais plus il pourrait remettre le pied sur le territoire des Rebels sans avoir à payer le prix de sa trahison. Il y avait trop de gars dans le clan qui étaient prêts à sacrifier leur vie pour le bien de tous, il y avait trop de types comme Big et Jo-Jo qui se trouvaient en ce moment entre les mains de l'ennemi, en train de subir de terribles épreuves uniquement pour qu'on ait une paix durable et juste, pour que je fasse preuve de la moindre indulgence envers un déserteur. S'il s'imaginait pouvoir se dérober devant le combat et obtenir ensuite mon pardon, il se trompait lourdement.

Là-dessus, Johnny a dit que, même s'il devait partir pour la Chine, il le ferait, mais qu'il allait certainement tuer personne demain soir. Alors je lui ai dit de sortir.

« Où est Midge ? » il a encore demandé.

Je lui ai dit que ça le regardait pas, puisqu'il était devenu un traître ; il n'appartenait plus au clan et il avait plus aucun droit.

Il a dit qu'il la retrouverait, puis il est parti.

Et c'est alors que j'ai annoncé au conseil que des mesures sévères s'imposaient, et j'ai ordonné à Dum-Dum et à Chingo de suivre Johnny et de s'arranger pour qu'il puisse plus nous faire d'ennuis.

C'est la brigade de Charles Broughan, du 101^e District, qui fut alertée. Broughan était lui-même de service. Il était quatre heures du matin lorsqu'il parla avec les policiers de patrouille avant de pénétrer dans le terrain vague où le corps du jeune garçon gisait recroquevillé contre une palissade. La nuit était glaciale. Des vêtements raidis par le gel pendaient à des cordes à linge tendues entre un poteau au coin du terrain et les fenêtres de l'arrière-cour d'un immeuble qui se dressait de l'autre côté de la palissade. Le jeune garçon ne portait que son pantalon, des chaussettes et une chemise. Il avait reçu deux balles dans la nuque. Soit il ne portait pas ses chaussures quand on l'avait tué, soit on les lui avait volées après le meurtre. Broughan était flic depuis assez longtemps pour savoir que dans ce quartier, il n'était pas impossible qu'on tue

quelqu'un pour lui voler ses chaussures. Sur le sol, près du cadavre, il trouva deux boutons de cuivre auxquels tenaient encore des bouts de fil, et il en déduisit qu'ils avaient été arrachés à un vêtement, probablement un blouson porté par-dessus la chemise. Il les étiqueta et les glissa dans un petit sac en plastique afin de les transmettre au labo.

Une meute de chiens errants entra dans le terrain vague pendant que Broughan y travaillait. Il ne prit pas de risques. Il sortit son pistolet et abattit d'abord un berger allemand, puis un énorme bâtard tacheté de brun et de blanc. Les quatre autres chiens de la meute détalèrent et Broughan reprit sa besogne, à la recherche d'empreintes de pas, d'armes, d'objets personnels qui auraient pu tomber d'une poche, de n'importe quoi qui puisse fournir le plus petit indice. Lorsque le médecin légiste en eut terminé avec le corps, il fouilla les poches du jeune garçon. Il n'avait aucun papier d'identité sur lui. Encore un, pensa Broughan. D'ailleurs, il avait son idée à ce sujet, et il demanda au photographe de prendre un Polaroid du visage du jeune garçon, qu'il emporta au poste.

Les dossiers de Broughan sur les gangs de rues à Riverhead contenaient deux mille cent dix-sept portraits de délinquants. Il en avait déjà examiné quatre cent vingt-huit lorsqu'il tomba sur une photo qui correspondait au cliché de la victime. Le nom du jeune garçon, Jonathan Quince, figurait au dos de la photo, ainsi que son adresse, 782, Waverly. Il avait appartenu à un gang qui se faisait appeler les Yankee Rebels. Broughan leva les yeux vers la pendule murale.

Il était cinq heures vingt du matin.

Il appela le bureau des inspecteurs du 87^e et ce fut l'inspecteur Bob O'Brien qui répondit. Broughan déclina son identité, puis ajouta :

— J'ai quelque chose qui pourrait intéresser Carella. Il est là ?

— Il sera là vers huit heures, dit O'Brien.

— Vous voulez bien lui demander de m'appeler dès qu'il sera là ?

— D'accord.

— Merci.

Après avoir raccroché, Broughan se demanda s'il ne devrait pas appeler Carella chez lui, mais jugea finalement préférable de le laisser dormir. Ça pouvait attendre quelques heures.

Du moins, il l'espérait.

La mère de Jonathan Quince était une femme d'une quarantaine d'années, courtaude, avec une ample poitrine, des yeux bleus et des cheveux grisonnants. Lorsque Carella et Kling arrivèrent le matin du lundi 14 janvier à huit heures et demie, elle était habillée et prête à partir pour son travail dans un magasin de vêtements du centre. Ils se présentèrent et elle les fit entrer.

Elle les pria d'être brefs car il lui fallait vingt minutes en métro pour se rendre à son travail et elle n'avait pas encore pris son petit déjeuner. Elle espérait qu'ils ne verraient pas d'inconvénient à ce qu'elle boive son café pendant qu'ils lui expliqueraient de quoi il s'agissait. Elle ne leur demanda pas s'ils en voulaient une tasse. Son fils appartenait à un gang de rue et ce n'était pas la première fois qu'elle recevait la visite de policiers. Sa cordialité était un peu forcée, c'était le moins qu'on pût dire.

— M^{rs} Quince, commença Carella, je suis désolé de devoir vous annoncer une mauvaise nouvelle, mais...

— Johnny, dit-elle aussitôt d'une voix sans timbre, comme si ce nom avait du mal à franchir ses lèvres.

— Oui.

— Il est gravement blessé ?

— Il est mort, dit Carella.

— Non.

Les deux policiers demeurèrent silencieux.

— Non, répéta M^{rs} Quince.

— Je suis désolé, dit Carella.

— Comment ?

— Il a été abattu.

— Par qui ?

— Nous ne le savons pas.

— Ces gangs. (Elle secoua la tête. Son regard était vitreux et elle semblait soudain frappée de stupeur.) Je le lui avais bien dit.

— M^{rs} Quince, connaissez-vous une fille nommée Margaret McNally ?

— Midge ? Oui. Pourquoi ? Elle a quelque chose à voir avec ça ? Il y a eu une bagarre à cause d'elle ?

— Non, madame. Elle a été tuée jeudi soir et nous sommes en train...

— Oh, mon Dieu, dit M^{rs} Quince. Oh, mon Dieu, où allons-nous ?

— Je crois que c'était la petite amie de votre fils ?

M^{rs} Quince ne répondit pas. Elle regardait fixement le fond de sa tasse, comme si elle espérait y trouver un démenti.

— M^{rs} Quince ?

— Oui, fit-elle d'une voix morne. C'était sa petite amie. Oui.

— Il est possible que leurs morts soient liées, M^{rs} Quince. Nous ne savons pas encore avec précision ce qui se passe, mais...

— Où est-il ? demanda-t-elle brusquement.

— Votre fils ? À la morgue. Au Washington Hospital.

— Vous êtes sûrs que c'est lui ?

— Oui, nous en sommes presque certains. L'inspecteur Broughan, qui s'occupe de l'affaire...

— Comment ça ? Ce n'est pas vous qui vous en occupez ?

— Pas officiellement. En principe, l'inspecteur qui a enregistré la plainte dirige l'enquête.

— Alors comment savez-vous que c'est Johnny ?

— Parce que l'inspecteur Broughan a fait prendre une photo, et qu'elle correspond à...

— Les photos peuvent mentir.

— ... un cliché qui figure dans ses dossiers. Nous ne pensons pas qu'il y ait eu erreur, M^{rs} Quince. Je suis désolé.

— Je veux aller à la morgue, dit-elle. Je veux en avoir la certitude. Je veux voir de mes yeux.

— Bien entendu.

— Je savais que ça arriverait, dit-elle. Tôt ou tard, je savais que ça arriverait.

— Qu'est-ce qui vous fait dire ça ?

— Depuis l'avortement, je savais que ça arriverait.

— Quel avortement ? Pouvez-vous nous donner des explications ?

— Quand Midge a voulu se faire avorter et qu'ils ont dit non.

— Qui a dit non ?

— Le gang de Johnny. Les gars de sa bande. Ils ont dit que non, elle ne pouvait pas se faire avorter. Les petits sont venus me voir, ils m'ont annoncé qu'ils voulaient se marier parce que le gang avait dit que Midge ne pouvait pas se faire avorter. J'ai refusé. Midge n'avait que quinze ans, et Johnny dix-sept. Comment peut-on laisser des gosses se marier si jeunes ? Je leur ai dit que j'étais d'accord avec... je ne sais plus comment il s'appelle... celui qui a ce sourire en dessous, leur président, pour faire adopter le bébé. J'ai commis une erreur. Les gosses ne s'en sont jamais remis, ni l'un ni l'autre. Et Johnny a commencé à avoir des ennuis avec la bande dès que Midge a eu le bébé puis l'a confié à un organisme pour le faire adopter. Je pensais que j'avais pris la bonne décision. Ils étaient si jeunes. Comment peut-on laisser deux enfants si jeunes se marier ? Ils ne savaient pas, ce n'est pas facile, j'en sais quelque chose... ils ne se rendaient pas compte. J'essayais de les aider. J'ai commis une erreur. J'aurais dû leur donner ma bénédiction et leur dire de faire ce qu'ils voulaient. Alors tout ça ne serait peut-être pas arrivé. Il aurait peut-être quitté le gang une bonne fois pour toutes, et ça ne serait pas arrivé. (Elle parut soudain se rappeler quelque chose de terriblement important et une expression de surprise se peignit sur ses traits.) Johnny a fêté son anniversaire il y a quinze jours. Il avait dix-huit ans. Je veux aller à l'hôpital. Je veux être sûre

que c'est bien lui. Vous voyez ? Vous comprenez ?

— Oui, M^{rs} Quince.

— Parce qu'il faut que je sois sûre.

— M^{rs} Quince, vous voulez certainement que nous attrapions les assassins de votre fils et vous pouvez peut-être nous aider.

— Oui, dit-elle d'une voix blanche, comme si elle n'écoutait même pas.

— Je vais vous dire ce que nous savons déjà et aussi ce que nous croyons. Nous savons que Midge McNally a été découverte morte dans les bois à proximité de la Route 14 à Turman, de l'autre côté du fleuve, vendredi dernier en début de matinée. Un témoin oculaire a vu deux garçons portant des blousons du gang des Yankee Rebels, ainsi qu'une camionnette décorée de l'emblème du gang. Nous avons ensuite retrouvé la camionnette abandonnée, ainsi que la maison où, d'après nous, Midge était retenue prisonnière. Elle appartient à une certaine Martha Walsh, la tante d'un Yankee Rebel du nom de Big Anthony Sutherland.

— Oui, dit M^{rs} Quince.

— Nous avons de bonnes raisons de penser que Big Anthony et un autre garçon ont emmené Midge à Turman dans la nuit de mercredi dernier et que, pour une raison ou une autre, ils l'ont tuée. Nous ne savons pas encore pourquoi. Et nous n'avons pas encore mis la main sur Big Anthony.

— Vous pensez qu'il a tué mon fils ?

— Nous l'ignorons. Nous l'interrogerons quand nous l'aurons retrouvé. Mais nous en savons déjà suffisamment pour pouvoir procéder à une arrestation. Et c'est là que vous pouvez nous aider.

— À quoi faire ? demanda-t-elle.

— À le retrouver. À retrouver Big Anthony.

— Comment est-ce que je peux vous aider ?

— Y avait-il un endroit... Johnny a-t-il jamais parlé d'un endroit où les membres de son gang allaient en cas de... eh bien, s'ils avaient besoin de disparaître pour un moment ?

— Que voulez-vous dire ?

— Pour se cacher.

— Se cacher ?

— De la police. Y avait-il un endroit, ici en ville, où ils pouvaient aller ? En dehors du club au coin de Hitchcock et Dooley ? Un endroit dont la police ignorerait l'existence ?

— Je ne connais aucun endroit de ce genre ici, en ville.

— D'après les dossiers de l'inspecteur Broughan, Johnny a eu maille à partir avec la police à plusieurs occasions...

— Oui, dit-elle avec un hochement de tête.

— La période qui nous intéresse plus particulièrement, c'est le mois de juin de l'année dernière, quand le 101^e District a cherché votre fils sans succès pendant six jours. Il s'est finalement présenté au poste en disant qu'il ne savait pas qu'on le recherchait et en demandant ce qu'on voulait savoir. Visiblement, il s'était caché quelque part le temps qu'on lui fabrique un alibi plausible. Vous rappelez-vous cet incident, M^{rs} Quince ?

— Non.

— C'était au sujet d'une fusillade.

— Non, je ne me souviens pas.

— En juin dernier. Vers la fin du mois.

— Non.

— Vous rappelez-vous ou non si Johnny a disparu de l'appartement à un moment donné dans le courant de juin ?

— Non.

— Mais vous vous rappelez que la police est venue ici demander où il était ? L'inspecteur Broughan du 101^e District ?

— Oui, ça, je m'en souviens. Mais je ne suis pas ici en permanence, vous savez.

— Vous étiez ici, en tout cas, lorsque l'inspecteur Broughan est venu demander où était Johnny. C'était en juin, M^{rs} Quince.

— Oui, j'étais ici. Mais simplement parce que j'étais passée prendre quelque chose, je ne sais plus quoi au juste. Je m'étais trompée de chaussures, je crois. J'avais pris les noires alors qu'il me fallait les bleues. Oui, c'est ça. Je ne suis pas souvent ici, vous savez.

— Où êtes-vous alors, M^{rs} Quince ? fit Kling.

— Chez mon ami. Mon mari et moi sommes séparés, voyez-vous.

— Habitez-vous chez votre ami en juin, quand Johnny a disparu pendant six jours ?

— Je pense, oui, je ne me rappelle pas exactement. Je ne suis pas très souvent ici. Je n'aime pas cet immeuble. Les gens qui y habitent ne me plaisent pas. Il y a plein de Portoricains qui s'y installent maintenant. J'habite chez mon ami la plupart du temps. Johnny est grand, vous savez, il peut se débrouiller tout seul. (Elle hésita, se rendant compte de ce qu'elle venait de dire.) J'ai... j'ai toujours cru qu'il pouvait se débrouiller tout seul... je ne pouvais pas le surveiller en permanence. Il avait dix-huit ans. Moi, à dix-huit ans, j'étais déjà mariée.

— Avez-vous d'autres enfants, M^{rs} Quince ? demanda Kling.

— J'avais un autre fils. Il a été tué au Viêt-Nam.

— Je suis désolé.

— Oui, fit M^{rs} Quince, et elle acquiesça d'un signe de tête. Mon mari m'a

quittée en 1965, il ne doit même pas savoir que notre aîné a été tué à la guerre. Je me demande s'il saura jamais qu'ils sont morts tous les deux maintenant. Ni même si ça l'intéresse. J'ai appris qu'il vivait à Seattle. Quelqu'un l'a vu à Seattle, je ne sais plus qui. Quelqu'un. Il paraît qu'il avait l'air très heureux. (Mrs Quince opina de nouveau du bonnet.) C'est difficile d'élever seule deux garçons, vous savez. On a besoin d'un homme pour... pour... je ne sais pas, conclut-elle en haussant les épaules. C'est difficile. J'ai fait de mon mieux. Enfin, j'ai essayé de faire ce qu'il fallait. Quand Roger a voulu s'engager, j'ai dit non, mais il est parti quand même. Et quand j'ai su que Johnny fréquentait ce gang, j'ai essayé de lui parler mais... vous savez, c'est très difficile quand il n'y a pas d'homme à la maison. Ils vous envoient promener, vous comprenez. Vous êtes leur mère, mais ils vous disent : « Fiche-moi la paix », et ils font ce qu'ils veulent. Johnny n'était pas un saint, il avait eu affaire à la police depuis l'âge de douze ans. Le pire, je crois, c'est quand il a abattu ce garçon...

— C'était en juin dernier, Mrs Quince ?

— Oui. C'était la période dont vous parliez. Il a abattu un garçon d'une autre bande, j'ai oublié le nom du gang, ils ont des noms tellement idiots, c'est tellement idiot, tout ça...

— Est-ce que c'étaient les Têtes de Mort ?

— Je ne sais pas. Je ne me rappelle pas.

— Quand l'inspecteur Broughan est venu ici parce qu'il cherchait Johnny... saviez-vous alors qu'il avait abattu quelqu'un ?

— Oui.

— Mais vous ne l'avez pas dit à l'inspecteur Broughan ?

— Non.

— Savez-vous ce qu'est devenu ce garçon sur lequel votre fils a tiré, Mrs Quince ?

— Oui. Il est mort au Washington Hospital.

— En effet, dit Carella.

— Oui, je sais. (Elle leva le menton et regarda Carella droit dans les yeux.) Qu'est-ce que vous vouliez que je fasse, monsieur ? Que je le livre à la police ? C'était mon fils. J'en avais déjà perdu un au mois de novembre, je ne voulais pas perdre celui-là aussi. Ça n'a d'ailleurs plus d'importance, maintenant. Quand on vit ici, de toute façon, on n'a aucune chance de s'en sortir. Aucune. (Elle baissa de nouveau les yeux.) Je ne connais aucun fils de riches qui se soit fait tuer à la guerre là-bas, et vous ? Et je ne connais aucun fils de riches qui se fasse tuer en pleine rue au milieu de la nuit. S'il y a un Dieu, monsieur, il ne s'occupe pas des pauvres.

— Mrs Quince, fit Carella, quand l'inspecteur Broughan recherchait votre fils en juin dernier, saviez-vous où il se cachait ?

— Oui, répondit-elle, je le savais.

— Où était-ce ? demanda Carella en se penchant en avant.

— Ça ne vous aidera pas, dit Mrs Quince. Il était dans cette maison de Turman.

À quatre heures cet après-midi-là, une semaine et treize heures exactement après que les six cadavres eurent été découverts dans la tranchée creusée par la Compagnie du Téléphone, Carella reçut un coup de fil de Phyllis Kingsley, la sœur du Blanc barbu qui se trouvait en compagnie d'Eduardo et de Constantina Portoles la nuit où tous les trois avaient été assassinés. Phyllis lui annonça qu'elle avait été contactée par une certaine Lisa Knowles, qui était arrivée de Californie en avion dès qu'elle avait appris la mort d'Andrew Kingsley. La fille voulait parler à la police. Elle était descendue au *Farragut Hôtel*, dans le centre d'Isola.

Carella remercia Phyllis, raccrocha, puis redécrocha aussitôt pour appeler le *Farragut*.

Il était déjà cinq heures de l'après-midi lorsqu'il arriva dans le centre d'Isola.

La nuit était tombée sur la ville. Sous la lumière des réverbères, le flot des employés de bureau rentrant chez eux commençait déjà à déferler. Il roula encore sur deux blocs, cherchant en vain à se garer, et dut finalement laisser sa voiture dans un parking, ce qui ne lui plaisait guère, car il savait qu'il ne réussirait jamais à se faire rembourser, même s'il présentait note de frais sur note de frais. Le froid était mordant. Les passants se hâtaient en direction des bouches de métro et des arrêts d'autobus, tête baissée pour lutter contre un vent féroce, les mains crispées sur le col de leur manteau ou enfouies dans leurs poches. Il leva la tête pour examiner le ciel en espérant qu'il n'allait pas neiger. Il détestait la neige. Teddy avait réussi une fois à le persuader de chausser des skis et il avait failli se casser la jambe dès sa première descente. Depuis, il avait renoncé au ski ; de plus, il détestait la neige et le froid qui vous glace jusqu'aux os et vous réduit à n'être plus qu'un petit tas de misère. Il pensa à Midge McNally gisant dans la boue et les feuilles mortes, son corsage raide de sang coagulé. Il pensa à Johnny Quince, abattu de deux balles dans la nuque, pieds nus, vêtu seulement d'un pantalon et d'une chemise. Et il repensa aux six cadavres gisant nus au fond d'une tranchée. Il pressa le pas.

Le *Farragut* était un hôtel minable fréquenté par des putes, des camés, des dealers et des maquereaux. Si Carella avait voulu procéder à quelques douzaines d'arrestations pendant qu'il se trouvait dans l'établissement afin que son déplacement ne soit pas totalement inutile, il aurait pu le faire facilement. Mais il n'était pas dans son secteur et il y avait certainement dans le coin des flics chargés de protéger les citoyens, de défendre la moralité et de poursuivre la guerre incessante contre le trafic de drogue. Aux mères de se faire du souci, après tout. En attendant, l'opinion qu'il se faisait a priori de Lisa Knowles n'était guère favorable. Qu'est-ce qu'une fille convenable pourrait bien fabriquer dans un endroit pareil ? se demandait-il avant même de l'avoir rencontrée.

Il s'avéra en fin de compte que Lisa Knowles était une fille convenable, mais à court d'argent, et elle avait pris une chambre au *Farragut* pour la simple raison que c'était l'hôtel le moins cher qu'elle avait pu trouver. Lisa

était l'image même de la Californienne éclatante de jeunesse, de beauté et de santé. Agée d'environ vingt ans, pieds nus, grande – elle devait bien mesurer un mètre soixante-quinze – elle avait des yeux bleu vif qui brillaient dans un visage bronzé, des cheveux blonds qui ondulaient jusqu'à sa taille, de longues jambes moulées dans un blue-jean et des seins fermes que ne retenait aucun soutien-gorge sous un étroit tee-shirt en coton blanc. En l'accueillant à la porte de sa chambre, elle le pria immédiatement d'excuser l'endroit sordide où elle séjournait et invoqua sa situation financière. Carella la suivit à l'intérieur et elle referma la porte derrière lui. La pièce était meublée d'un lit, d'un unique fauteuil, d'un lampadaire et d'une commode au plateau constellé de brûlures de cigarettes. Lisa s'assit en tailleur sur le lit et Carella s'installa dans le fauteuil.

— J'ai cru comprendre que vous vouliez nous parler, dit-il.

— Oui.

Elle appuya cette syllabe d'un bref mouvement de sa tête blonde. Elle avait de grandes mains et de grands pieds – tout en elle était harmonieusement proportionné. Il pouvait l'imaginer sur une plage de Malibu, en bikini, sur une planche de surf. Il pouvait également, et il fut surpris par cette vision qui avait surgi à l'improviste dans son esprit, l'imaginer au lit. Il se concentra immédiatement sur son travail.

— C'est à quel sujet ? demanda-t-il.

— Andrew Kingsley. J'ai reçu une lettre de lui quatre jours après qu'il a été tué. Il l'avait écrite samedi dernier. J'aurais pu aller trouver les poulets de Californie... (Elle eut un sourire radieux.) Les flics, excusez-moi. Mais je me suis dit qu'ils m'enverraient promener puisque ce n'étaient pas eux qui s'occupaient de l'affaire. J'avais raison ?

— Ma foi, je ne sais pas. La police de Los Angeles est assez efficace, dit Carella en lui rendant son sourire. Je suis sûr qu'ils nous auraient contactés.

— Comment savez-vous que c'était Los Angeles, et pas San Francisco ou San Diego ou ailleurs ?

— Parce que la sœur de Kingsley nous a dit qu'il avait travaillé à Watts. C'est-à-dire à Los Angeles, déclara Carella en haussant les épaules.

— Y en a là-dedans. (Lisa se tapota la tempe avec l'index.) Bref, j'ai trouvé le pognon et je suis venue ici moi-même. Je ne voulais pas prendre le risque de voir la lettre s'égarer. Je pense qu'elle peut vous aider à découvrir l'assassin. En plus, mes parents sont à Miami et je leur dois une visite depuis longtemps, alors je me suis dit que je ferais d'une pierre deux coups. Enfin, s'ils m'envoient l'argent pour le billet d'avion. Ça m'embête de leur donner l'adresse de ce trou à rats, ils pourraient s'inquiéter et envoyer les marines. Mais je serai bien obligée de leur télégraphier, parce que je n'ai plus que trente cents en poche... Bon, d'accord, j'exagère un peu, mais vraiment, je suis complètement fauchée. Si je ne reçois pas rapidement une aide financière,

je vais être obligée de me joindre aux tapineuses de cet établissement.

Elle sourit de nouveau. L'image de Lisa Knowles en prostituée envahit soudain la petite chambre sinistre. Lisa en porte-jarretelles et culotte fendue, ses longs cheveux blonds étalés sur l'oreiller, Lisa dont useraient et abuseraient des marins ivres et...

— Quel âge avez-vous ? demanda brusquement Carella.

— Vingt-deux ans. Pourquoi ?

— Je me posais simplement la question.

— J'ai l'âge, ne vous inquiétez pas, dit-elle, et elle lui adressa de nouveau un sourire radieux.

Subitement très mal à l'aise, Carella eut envie de filer de cet endroit, de rentrer chez lui et de dire à sa femme : « Dis donc, ma chérie, devine ce qui m'est arrivé aujourd'hui ? Une superbe blonde de vingt-deux ans m'a fait des avances, qu'est-ce que tu dis de ça, ma chérie ? » Sauf que Lisa ne lui faisait pas d'avances. À moins que... ? C'était elle, après tout, qui avait fait allusion à la prostitution. Pourquoi me montrez-vous tous ces dessins cochons, docteur ? pensa Carella, et il sourit.

— Oui ? fit-elle.

— Quoi ?

— Pourquoi souriez-vous ?

— Je viens de penser à quelque chose de très drôle. (Puis il reprit aussitôt un ton sérieux.) Vous permettez que je regarde la lettre ?

— Oui, bien sûr.

Elle se leva et traversa la chambre à grandes foulées de ses longues jambes, le derrière rond et ferme dans son blue-jean collant... Maintenant, ça suffit, s'admonesta Carella, sans pour autant cesser de l'observer tandis qu'elle fouillait dans un sac à bandoulière en cuir posé sur la commode et en sortait une enveloppe « air mail » au liséré rouge et bleu. Elle revint vers lui et s'immobilisa juste devant son fauteuil, ses genoux touchant presque ceux du policier. Il lui prit l'enveloppe de la main, ajusta l'abat-jour du lampadaire pour mieux y voir, puis il sortit la lettre de l'enveloppe et la déplia. Lisa passa derrière le fauteuil pour pouvoir lire par-dessus l'épaule de Carella.

— Vous voyez la date ? dit-elle. Il a été tué dimanche dernier, c'est bien ça ? La lettre a été écrite samedi.

— Oui, c'est bien ça, dit Carella, et il commença à lire.

Chère Rayon de miel,
Comment vas-tu ? Je
sèche chez ma soeur, ce
qui n'est pas très mal, mais
finalement j'ai réussi
à établir quelques contacts
et je crois que je vais
bientôt pouvoir commencer
le travail. Je suis obligé
à venir m'installer dans
l'est.

— Il m'appelait Rayon de miel, dit Lisa.

— Hm, fit Carella.

— Parce que je suis blonde.

— Je m'en doutais.

Il s'apprêtait à ajouter quelque chose, mais il se ravisa et reprit sa lecture.

Demain soir, j'ai rendez-vous
avec le président d'un gang
nommé les Têtes de Mort.
C'est un gang portoricain et
leur chef est un gars qui
s'appelle Eduardo Portales,
dont j'ai fait la connaissance
par l'intermédiaire de Julio
Cabrera. Tu te souviens de
lui, c'est celui qui jouait
du piano au Sunset Shrine,
sur le Strip. Il vit ici
maintenant et il joue le
mardi et le vendredi dans
une boîte du quartier. Il
a du mal à joindre les deux
bouts, mais il fait ce
qu'il aime le mieux au
monde, et au fond, c'est
tout ce qui compte, n'est-ce
pas, Boucle d'Or?

— Il m'appelait aussi Boucle d'Or, dit Lisa.

— Parce que vous êtes blonde, je parie.

— Comment avez-vous deviné ?

— Y en a là-dedans, dit Carella en se tapotant la tempe comme elle l'avait fait quelques instants plus tôt.

— Dites-moi, est-ce que par hasard vous habiteriez dans le coin ? demanda brusquement Lisa.

— Oui, enfin non, pas ici même. J'habite Riverhead. Pourquoi ?

— Je me demandais comme ça...

Enfin bref, Julio m'a
présenté ce Port des Finches
dans le quartier où lui-
même a grandi et c'est comme
ça que peu à peu j'ai commencé à
connaître la situation dans
le secteur. Et la situation
est très inquiétante, c'est
le moins qu'on puisse dire.
En fait, ma chère, elle est
tellement mauvaise qu'il est
grand temps que les gens
comme toi, fidèle lecteur,
Andrew Kingsley, prennent
pour essayer de faire quelque chose
avant que tout le monde

pendre. tuer. Lisa, les gangs
de ce quartier ne vivent en
permanence une guerre totale
et si quelqu'un ne leur suit
pas à leur proposer un moyen
pacifique de mettre fin à leurs
différends, une faule
d'innocents va en pâtir. Je
sais de quoi je parle. Il y a
tout le monde à peine une
mère qui promenait son
bébé dans un parc a été
abattue par accident
lorsqu'un type d'un gang
appelé les Vengeurs Écarlates
a ouvert le feu sur un
membre de la bande de
Portoles -

Parce que je me suis dit que si je devais passer une nuit de plus dans cet hôtel, j'allais devenir complètement folle, expliqua Lisa. Pendant que je montais l'escalier aujourd'hui, j'ai vu un gars se shooter au beau milieu du palier du second. Vous vous rendez compte ? Il s'était mis un garrot au bras, vous voyez, sa veine était toute gonflée et il avait une seringue à la main, prêt

à se piquer. Dans l'escalier ! Et pendant toute la nuit dernière, il y avait des filles en petite tenue qui cavalaient dans les couloirs et des type bizarres qui rôdaient partout et frappaient à ma porte, je vous jure, comme hôtel, c'est quelque chose ! C'est pour ça que je vous demandais si vous habitiez en ville.

— Que voulez-vous dire ? demanda Carella, qui savait fort bien où elle voulait en venir, et se sentait partagé entre l'espoir de ne pas s'être trompé et la crainte d'avoir vu juste.

— Eh bien, je pourrais aller chez vous, dit-elle avec simplicité, puis elle haussa les épaules.

— Ma foi... fit Carella, la bouche soudain sèche.

— Je suis grande, je sais, dit-elle, mais je prends très peu de place et je vous promets de rester à l'autre bout du lit. (Contournant le fauteuil, elle se laissa tomber sur les genoux devant lui et leva la tête.) Qu'est-ce que vous en pensez ? demanda-t-elle.

La situation paraît
particulièrement critique entre
trois gangs de ce quartier ;
celui de Portoko, les Têtes
de Mort, un gang noir qui
s'appelle les Vengeurs Écarlates
et un gang blanc nommé
les Yankee Rebels. À moins
si j'arrive à les faire travailler
ensemble sur un projet
constructif, ils cesseront

peut-être de ne pas tuer. J'ai
déjà tâté le terrain auprès
de Portolis, que l'idée
semble intéresser-probablement
parce que son ami le plus
proche a été assassiné il
y a dix mois, en juin dernier.
Cette quere sinistre de sens
semble lui peser, le crois
qu'il aimerait la voir
cesser. Il m'a également
dit que le président des
Jeux de Escalates, un
homme marié et père d'un
bébé, était beaucoup trop
vieux pour ce jeu de bagarres
& co. De l'avis de
Portolis, il serait prêt à
m'écouter, lui aussi.
Les vraies difficultés viendront

Sans doute le président des
Yankee Rebels, lui, d'après
tout ce que m'a dit Portoles,
est un individu égoïste,
brutal, rancunier, sans
humour, puritain et plutôt
borné ; il a voulu à se
persuader que il était le seul
dans le quartier à savoir où
était le chemin du bien et
de la vertu, et que toute
personne d'un avis contraire
au sien était folle ou d'ici
à contester ses desirs
gambistes lui, entre
parenthèses, ne s'occupe que lui.
Il s'appelle Randall Webb et
je l'apprendrai de lui parler après
l'avoir vu Portoles demain soir
et Atkins, le chef des Vengeurs,
plus tard dans la semaine.

En attendant, mon Raymond
chéri, je veux porter cette
lettre à la porte avant la
fermeture. J'essaierai
de t'écrire à nouveau
demain après-midi. Mes
amitiés à Choo-Choo.
J'espère que sa famille
est toujours en Chine.
Paix et Amour.

Andy.

— Alors, est-ce que ça peut vous aider ? demanda Lisa.

Il baissa les yeux vers elle. Elle était toujours agenouillée devant lui, assise sur ses talons. Ses yeux bleus brillaient d'un éclat surprenant dans son visage bronzé.

— Eh bien, en fait, nous savions déjà presque tout. Cette lettre nous aurait été extrêmement utile il y a quelques jours.

— Je ne l'ai reçue que jeudi.

— Vous auriez peut-être dû vous adresser aux flics de Los Angeles, après tout.

— Mais alors, je n'aurais pas eu l'occasion de vous connaître. (Elle sourit en posant une main sur le genou de Carella.) Qu'est-ce que vous en dites ?

Vous m'emmenez chez vous ?

— Je suis marié, dit-il.

— Et alors ?

— Je ne pense pas que ma femme apprécierait que je vous ramène à la maison. Même si vous restez à l'autre bout du lit.

— Je comprends votre point de vue.

Elle sourit de nouveau et, étrangement, il eut l'impression que ce qu'il venait de dire l'avait en réalité encouragée. Il se demanda alors s'il avait essayé de lui donner quelque espoir, s'il caressait vraiment l'idée de passer la nuit avec la radieuse Lisa Knowles, éblouissante de jeunesse et de santé, où que cette nuit se passe.

— Cela ne vous dirait rien de passer la nuit ici, je suppose ? demanda-t-elle.

— Non.

— C'est bien ce que je pensais. Toute la nuit dernière, il y avait des rats qui cavalaient partout. Il y en a même un qui est monté sur le lit. J'ai cru mourir de peur. Sans parler des allées et venues dans les couloirs. Je vais faire ma valise. (Elle se leva.) J'en ai pour une minute. On peut aller ailleurs. On doit pouvoir trouver des tas de chambres, dans cette ville.

— Oui, ce n'est pas ça qui manque. Lisa, reprit-il, je suis marié.

— Ça ne fait rien, ça ne me gêne pas. Il ne se passera rien si vous ne le voulez pas. J'aime votre visage, c'est tout. J'aimerais vous connaître mieux.

— Et vous aimeriez aussi filer de ce trou à rat.

— Oui, mais ça passe au second plan, je vous assure. Comment vous appelez-vous ? Je sais que vous m'avez montré votre insigne et dit votre nom, mais j'ai oublié.

— Carella. Steve Carella.

— Steve, dit-elle. C'est un beau prénom. Et Carella, c'est italien ou espagnol ?

— Italien.

— C'est un nom qui sonne bien, fit-elle. Vraiment bien. Alors, c'est d'accord ? On va ailleurs ?

— Non, je ne pense pas, Lisa. (Il se leva, lui tendit la lettre, puis glissa la main dans sa poche. Il sortit son portefeuille et en tira trois coupures de vingt dollars.) Tenez.

— Qu'est-ce que c'est ?

— De quoi vous offrir une chambre correcte, un bon dîner et un coup de fil à vos parents.

— Je ne peux pas accepter d'argent de vous, dit-elle.

— C'est seulement un prêt.

— Comment ferai-je pour vous rembourser ?

— Je vous donnerai mon adresse. Faites votre valise, d'accord ?

Je ne veux pas que vous descendiez seule. On peut se faire tuer sur place dans le hall de ce taudis. (Il esquissa un sourire.) C'est tout juste si moi-même je n'ai pas peur de descendre. Tenez. Prenez ça.

— Merci, dit-elle, et elle prit l'argent. (L'air très gêné, elle fourra rapidement les billets dans la poche de son jean.) Merci, répéta-t-elle, mais...

— Oui ?

— Ne croyez pas que je... je veux dire... (Elle haussa les épaules.) Je ne cherchais pas à vous soutirer le prix d'une chambre d'hôtel, je vous assure. J'aimerais vraiment mieux vous connaître. Et j'ai déjà connu des hommes mariés, alors... Je veux dire, ça n'aurait pas eu d'importance. Pas pour moi. Mais merci pour l'argent, en tout cas. Je vous rembourserai. N'oubliez pas de me donner votre adresse.

— Je vous la donnerai, assura Carella. Et maintenant, filons d'ici avant que je ne change d'avis.

— J'en serais ravie, dit-elle avec un sourire.

— Aucune chance.

Néanmoins, il arpena la pièce d'un pas nerveux pendant qu'elle faisait sa valise, puis il l'entraîna précipitamment hors de la chambre. Il ne réussit à se détendre qu'après l'avoir mise dans un taxi en donnant au chauffeur le nom d'un petit hôtel bon marché mais correct dans le South Side.

Il regarda la voiture démarrer le long du trottoir. Lisa essuya la buée sur la vitre arrière pour le saluer d'un geste de la main, puis le taxi disparut dans le nuage de fumée que crachait le pot d'échappement.

Carella ne dirait pas par la suite à Teddy : « Dis donc, ma chérie, devine ce qui m'est arrivé aujourd'hui ? Une superbe blonde de vingt-deux ans m'a fait des avances, qu'est-ce que tu dis de ça, ma chérie ? » Car, en un sens, s'il disait cela à sa femme, ce serait presque comme s'il avait vraiment couché avec Lisa Knowles.

Et s'il avait refusé de céder stupidement à la tentation de flatter sa vanité masculine, ce n'était pas pour se complaire dans d'autres fanfaronnades.

Il se sentait en paix avec lui-même.

D'un pas rapide, il regagna sa voiture dans le froid glacial. Il s'était mis à neiger.

Ce même lundi soir à sept heures et demie, l'inspecteur Charles Broughan procéda à une arrestation en se rendant à son travail. Ce fut, en un sens, le fait du hasard.

Sorti du métro à Concord Avenue, à cinq blocs du poste de police, Broughan pressait le pas. Une neige légère recouvrait la chaussée déjà glissante. Un garçon et une fille qui se tenaient devant une boutique de disques semblaient engagés dans une discussion amicale. Le garçon portait une parka blanche de l'armée suédoise décorée dans le dos de l'emblème familial des Têtes de Mort : une gargouille noire à la langue rouge feu. D'un œil irrité et las, Broughan observa le vêtement. De son point de vue personnel, il existait deux catégories d'êtres humains en ce bas monde : les bons et les méchants. Broughan faisait partie des bons et toute personne appartenant aux Têtes de Mort (ou à tout autre gang à la con qui sévissait dans le quartier) était à classer parmi les méchants. Les deux jeunes gens parlaient en espagnol et le ton commençait à monter au moment où le policier approchait. Broughan ne cherchait pas l'incident et ne s'attendait d'ailleurs à aucune complication. Un flic qui se rend à son boulot n'intervient pas, tel Galaad sur son cheval blanc, dans les querelles qui peuvent se dérouler sur les trottoirs. Il laisse vociférer les gens et poursuit son chemin vers son bureau où l'attendent des problèmes un peu plus importants – entre autres, celui posé par ce salopard qui continuait à découper des prostituées en rondelles dans toute la ville et qu'on n'avait pas encore identifié. La nuit précédente, il avait légèrement changé de méthode en noyant une tapineuse dans la baignoire d'un hôtel minable du centre, *Le Royal Arms*.

— *Enfonces que hacias en el techo con ella ?* demanda la fille.

— *Yo le estaba enseñando las palomas de Tommy*, répondit le garçon.

— *Tu estabas tratando de chingarla, eso es ! o que tu estabas haciendo*, dit la fille, et elle ouvrit son sac.

— *No ! Solamente le estaba enseñando las palomas*, fit le garçon.

Une lame de rasoir apparut soudain dans la main de la fille qui, prompte comme l'éclair, lacéra le visage du garçon, lui tailladant l'arête du nez et la joue droite. Une traînée de sang jaillit sous la lame, qui descendit sous la ligne de la mâchoire, manquant de peu sectionner la carotide, blessure qui aurait été fatale. Le sang éclaboussa la parka blanche. Interloqué, le garçon plongeait la main dans sa poche, en sortit un très gros pistolet que Broughan identifia aussitôt comme un .45, et le pointa sur la fille.

Broughan bondit.

Il ne prononça pas un mot. Il n'avait pas le temps de sortir son arme. D'ici trois secondes, la pétoire que tenait le garçon allait cracher la mort et Broughan se retrouverait avec un homicide sur les bras. Le même lui tournait le dos ; Broughan le frappa à la base du crâne en se servant de ses deux mains jointes comme d'une massue. L'autre s'écroula sur le trottoir, à demi inconscient, et Broughan dégaina son pistolet au moment où la fille partait en courant. Il tendit le pied pour lui faire un croc-en-jambe et elle s'étala, les mains en avant pour amortir sa chute. Il leur passa à tous deux les menottes, demanda au propriétaire du magasin de disques d'appeler le 101^e pour les

prévenir que l'inspecteur Broughan avait besoin d'une voiture de patrouille et d'une ambulance, puis il se tourna vers les badauds qui commençaient à s'attrouper.

— Allez, rentrez chez vous, dit-il. C'est terminé.

Ce n'était pas terminé. La nuit ne faisait que commencer.

Le garçon s'appelait Pacho Miravilles.

La figure pansée, il était assis sur une table blanche dans la salle des urgences du Washington Hospital, et il refusait de parler à Broughan. Pendant que le policier le bombardait de questions, un interne rôdait à proximité, inquiet à l'idée que le garçon puisse se remettre à saigner et peut-être mourir sur cette table. Dans ce cas, c'est sur lui que retomberait la responsabilité, pas sur ce gros flic qui harcelait un blessé grave.

— Pourquoi tu trimbalais ce feu ? demanda Broughan.

Pacho ne répondit pas.

— Tu n'es pas bête à ce point, Pacho. Les petites frappes comme toi ne sont jamais enfouraillées à moins que quelque chose se prépare. Alors, qu'est-ce qui se prépare, tu peux me dire ?

— Inspecteur... commença l'interne.

— La ferme, coupa Broughan, puis il se tourna de nouveau vers Pacho. C'est qui, la fille ?

— C'est ma même, répondit Pacho, estimant apparemment que ce sujet de discussion n'était pas dangereux.

— Comment elle s'appelle ?

— Anita Zamora.

— Pourquoi elle t'a tailladé ?

— Elle croyait que je fricotais avec une autre.

— Qui ?

— Une fille qui s'appelle Isabel Garrido.

— Et alors, tu fricotais avec elle ?

— Non. Je l'ai juste emmenée sur le toit pour lui montrer les pigeons de mon frère.

— Par un temps pareil ?

— C'est justement ce que je voulais lui montrer, comment les pigeons se collent les uns contre les autres dans la cage. Pour se tenir chaud, vous comprenez ?

— Et toi, elle te tenait chaud pendant que vous étiez sur le toit, Pacho ?

— Elle a que treize ans. J'aurais pas l'idée de m'amuser avec une fille aussi jeune. Je l'ai vraiment emmenée pour lui montrer les pigeons. (Il se

tourna vers l'interne.) Dites donc, j'ai l'impression que je saigne toujours sous ce pansement.

— Inspecteur, je voudrais vraiment...

— Et moi, je voudrais vraiment savoir pourquoi ce jeune homme avait un .45 dans la poche de son blouson. Vous avez fait votre travail en arrêtant l'épanchement de sang et vous lui avez fait un très joli pansement. Alors pourquoi n'allez-vous pas fumer une cigarette dehors, hein ?

— Les cigarettes donnent le cancer, répondit machinalement l'interne.

— Eh bien, descendez à la cafétéria prendre une tasse de café. Ou alors, allez soigner vos autres malades.

— Ce garçon est également mon malade.

— Je vais m'occuper de ce garçon, ne vous en faites pas, dit Broughan. Vous voulez bien nous fiche la paix cinq minutes ?

— Je décline toute responsabilité, dit l'interne.

— Parfait.

— Je vous préviens que s'il lui arrive quelque chose, je déclinerais toute responsabilité.

— Et qu'est-ce qui pourrait lui arriver, d'après vous ?

— Il pourrait tomber de la table, répondit l'interne.

— Il pourrait aussi glisser sur les peaux de banane qui traînent par terre.

— Quelles peaux de banane ?

— Il n'y en a pas, dit Broughan. Allez faire un tour, vous voulez bien ?

— D'accord, mais je décline toute responsabilité, dit l'interne en sortant de la pièce.

— Alors, qu'est-ce que tu as à me raconter, Pacho ?

— Je vous ai dit tout ce que j'avais à vous dire.

— Parle-moi de ton feu.

— J'ai rien à dire.

— Tu as un permis de port d'arme ?

— Vous savez très bien que j'en ai pas.

— Bon, alors, pour commencer, on peut t'inculper de port d'arme illégal. Tu sais de quoi d'autre on peut t'inculper ?

— De rien du tout.

— Tu te trompes, Pacho. On peut te coincer pour un ou deux trucs très intéressants. Tu avais une arme chargée à la main et tu la pointais sur ta gentille petite copine qui t'avait déjà tailladé la figure ; elle va être inculpée de voies de fait. On peut t'inculper de la même chose, pour le moins, puisque...

— Ça veut rien dire, ce pétard que j'avais à la main.

— Oh si, Pacho, ça veut dire beaucoup de choses. Tu as enfreint l'article 240 du Code pénal. Tu as attaqué quelqu'un avec une arme chargée.

— Je l'ai même pas touchée. Et j'ai pas tiré.

— Tu lui as fourré ton arme sous le nez. On peut supposer que tu t'apprêtais à tirer. Mais l'inculpation pour voies de fait, ça doit être le dernier de tes soucis, Pacho. On pourrait décider de t'inculper de tentative de meurtre. C'est plus grave.

— J'ai pas voulu la tuer. Je cherchais seulement à lui faire peur. De toute façon, j'étais en état de légitime défense.

— Ouais, eh bien, on va pas faire ton procès tout de suite, hein, Pacho ? J'essaie simplement de te dire combien de temps tu vas passer en taule au minimum, et combien de temps tu pourrais y croupir si le jury adopte le point de vue du district attorney. Pour port d'arme illégal, tu es sûr et certain d'écoper un an. Pour les voies de fait, tu risques dix ans, et pour la tentative de meurtre, on peut t'en coller vingt-cinq. Quel âge as-tu, Pacho ?

— Dix-neuf ans.

— De toute façon, quand tu sortiras de taule, tu ne seras plus un adolescent. Alors, ça te dit ?

— Pas du tout.

— Alors dis-moi pourquoi tu trimbalais ce feu.

— Va te faire foutre, dit Pacho.

Bert Kling s'apprêtait à demander la main d'Augusta Blair.

Il était neuf heures et demie. Ils avaient terminé leur repas et pris leur café. Kling avait commandé des cognacs et ils attendaient qu'on vienne les leur servir. Sur la table, il y avait une chandelle dans un bougeoir rouge translucide qui éclairait le visage d'Augusta d'une lumière ambrée, adoucissant ses traits qui n'en avaient d'ailleurs nul besoin. À une certaine époque, Kling avait été totalement décontenancé par la beauté d'Augusta. En sa présence, il était sans voix, le souffle coupé, maladroit, stupide et seulement capable de la contempler avec ferveur, rempli d'admiration. Au cours de ces neuf derniers mois, cependant, par la force de l'habitude, sa beauté avait peu à peu cessé de le mettre mal à l'aise. Il avait même commencé à s'en sentir responsable, comme un conservateur de musée commence à considérer comme ses propres œuvres les toiles de maîtres qu'il a découvertes.

Si Kling avait été peintre, il aurait reproduit le visage d'Augusta sur la toile exactement tel qu'il était, sans l'embellir ; c'eût été inutile. Augusta avait des cheveux roux, auburn ou blond vénitien selon l'éclairage. La plupart du temps, ils étaient libres et lui tombaient jusqu'au milieu du dos, mais elle portait parfois une queue de cheval, ou deux tresses lui encadrant le visage, ou bien elle les relevait au sommet de sa tête en un chignon qui ressemblait à une

étincelante couronne de rubis. Elle avait des yeux vert jade étirés vers les tempes, de hautes pommettes bien dessinées et un nez ravissant au-dessus d'une lèvre supérieure courte qui découvrait légèrement des dents blanches et régulières. Grande et mince, elle avait des seins épanouis, une taille fine, des hanches rondes et un admirable postérieur. C'était certainement la femme la plus belle qu'il ait jamais vue de sa vie, et c'était pour cette raison qu'elle travaillait comme modèle. C'était également la personne la plus remarquable qu'il ait jamais rencontrée, et c'était pour cette raison qu'il voulait l'épouser.

— Augusta, dit-il, j'ai quelque chose de très important à te demander.

— Oui, Bert ?

Elle le regarda droit dans les yeux et il ressentit de nouveau ce qu'il avait éprouvé neuf mois auparavant, quand il était entré dans son appartement à la suite d'un cambriolage et l'avait vue, assise sur le divan, les yeux brillants de larmes. Il lui avait maladroitement serré la main et son cœur s'était arrêté de battre.

— J'ai beaucoup réfléchi, dit-il.

— Oui, Bert ?

Le serveur apporta les cognacs. Augusta leva son verre à dégustation et le fit rouler entre ses mains. Kling prit le sien et faillit le lâcher, renversant un peu d'alcool sur la table. Il tamponna la tache avec sa serviette, adressa un faible sourire à Augusta, puis remit la serviette sur ses genoux et le verre sur la table avant d'avoir l'occasion d'inonder de cognac sa chemise, son pantalon, la moquette et peut-être même les murs tapissés de soie de ce restaurant français super chic. Il l'avait choisi parce qu'il trouvait l'endroit romantique à souhait pour demander la main de la jeune femme, même si le repas lui coûtait la moitié d'une semaine de salaire.

— Augusta, fit-il, et il se racla la gorge.

— Oui, Bert ?

— Augusta, j'ai quelque chose de très important à te demander.

— Oui, Bert, je sais, tu viens de me le dire.

Un léger sourire flottait sur les lèvres de la jeune femme et son regard était extraordinairement joyeux.

— Augusta...

— Oui, Bert ?

— Excusez-moi, M^r Kling, dit le serveur. On vous demande au téléphone.

— Oh, mer... commença Kling, puis il hocha la tête. Bon, merci. (Il repoussa sa chaise et fit tomber sa serviette en se levant. Il la ramassa et la posa sur la table.) Excuse-moi, Augusta.

Il s'éloignait déjà quand elle déclara à voix très basse :

— Bert ?

Il s'immobilisa et se retourna.

— D'accord, Bert, ajouta-t-elle.

— Quoi ? demanda-t-il.

— Je veux bien t'épouser.

— Bien. (Il sourit.) Moi aussi, je veux bien.

— D'accord, dit-elle.

— D'accord.

Il traversa la pièce à grandes enjambées. Le serveur le regarda avec curiosité, car il n'avait jamais vu un homme avec un air aussi extatique à la simple perspective d'aller répondre au téléphone. Kling referma la porte de la cabine, agita la main en direction d'Augusta assise à l'autre bout de la pièce, attendit qu'elle lui ait répondu de la même manière, puis saisit l'écouteur.

— Allô ?

— Bert, ici Steve. J'ai essayé de te joindre chez toi et le service des abonnés absents m'a donné ce numéro.

— Ouais, Steve, qu'est-ce qui se passe ?

— Tu ferais bien de rappliquer en vitesse, dit Carella. La grande corrida a commencé.

En tant que président, je m'arrange pour savoir tout ce qui se passe. Par exemple, grâce au micro qu'on avait planqué au club des Ecarlates à Gateside, on a su exactement où ils gardaient Big et Jo-Jo prisonniers. Ce qu'on voulait, bien sûr, c'était les délivrer. Mais ça suffisait pas. Il fallait aussi punir les Ecarlates pour ce qu'ils avaient fait.

Je tiens à préciser une chose. Vous êtes en train de noter tout ça et aussi de l'enregistrer sur magnéto, alors je veux que ce soit bien clair. C'est pas toujours facile de comprendre pourquoi une personne fait ceci ou cela. On voit que l'aspect extérieur des choses et on pense : « Oh, il a fait ça par égoïsme », ou bien : « Oh, il a fait ça par dépit, ou parce qu'il s'est mis en rogne. » On peut trouver mille explications possibles, alors qu'en réalité il n'y a que la personne elle-même qui connaisse les vraies raisons. Alors je veux vous dire exactement pourquoi j'ai fait ça, et je veux également être sûr que vous sachiez ce que j'ai fait et ce que j'ai pas fait.

Vous m'avez trouvé ce soir avec du sang plein les mains. Bon, ça ne veut pas forcément dire grand-chose. Je peux vous dire en toute honnêteté que j'ai jamais tué personne. Je peux également vous affirmer que, bien que j'aie ordonné le raid qui a mis fin à la guerre une fois pour toutes – et n'oubliez pas que j'ai bel et bien mis fin à la guerre ; la guerre est terminée, y aura plus jamais de problèmes dans ce quartier –, c'est pas moi qui ai tué personnellement. Je reconnais que mes mains étaient couvertes de sang, mais les apparences sont souvent trompeuses, alors il ne faut pas s'y fier, comme vous autres le savez sûrement. Si on ne regarde que le sang, on peut alors oublier tout ce que j'ai accompli de positif. C'est pour cette raison que je vous explique tout ça. Vous pouvez pas me forcer à dire ce que je veux pas dire, vous croyez que je le sais pas, peut-être ? Je vous dis tout ça parce que je tiens à ce que tout soit bien clair. Je veux pas que vous oubliiez ce que j'ai fait. Je veux pas que l'arbre vous cache la forêt.

L'endroit où ils gardaient Big et Jo-Jo prisonniers, c'était la cave d'un drugstore, à l'angle de Gatsby et de la 51^e. Le drugstore appartient à un certain Lamp Hawkins. C'est un négro qui a perdu un œil dans une bagarre de rue dans les années cinquante ; un gars lui a flanqué un coup de couteau dans l'œil. Il habitait Diamondback dans le temps, et les gangs étaient toujours en train de se battre à l'époque, mais rien de sophistiqué, le combat de base, vous

voyez ce que je veux dire ? Par exemple, ils se servaient de flingues qu'ils avaient fabriqués eux-mêmes, d'antennes de radio qu'ils arrachaient aux bagnoles, de lames de rasoir, et ils se bombardaient à coups de brique qu'ils lançaient des toits. Des trucs de mômes. C'est presque risible quand on compare avec l'armement qu'on a de nos jours, mais dont on se sert toujours avec discernement. Parce que, vous comprenez, le fait est qu'on peut très bien être envoyé en taule pour un flingue bricolé à la maison, alors autant en trimballer un vrai, non ? Au fait, je tiens à vous faire remarquer que j'étais pas armé quand vous m'avez ramassé. Vous avez pas trouvé d'arme à feu sur moi, n'allez pas l'oublier.

Bref, ce type, Lamp, a quitté Diamondback à sa sortie de taule où on l'avait expédié parce qu'il dealait, et il a ouvert à Gatsby ce drugstore qui lui sert en réalité de façade pour la loterie clandestine.

Je suppose que vous êtes déjà au courant. Il doit vous arroser, non ? Et s'il a laissé les Ecarlates amener leurs deux prisonniers là, c'est qu'il avait besoin d'eux pour le protéger. De nous, vous piguez ? Parce qu'il sait que s'il y a une chose que les Rebels peuvent pas blairer, c'est tout ce qui touche de près ou de loin à la came. Maintenant, vous allez me dire que Lamp vendait de la came dans les années soixante, qu'il a fait de la taule et payé ainsi sa dette envers la société, mais moi, ça me suffit pas. J'ai une mémoire d'éléphant. Quand un gars a vendu une fois de la came à des gosses innocents, on peut être sûr qu'un jour ou l'autre il remettra ça. Et c'est pour ça que notre clan se montre impitoyable envers quiconque touche à la drogue, à n'importe quel niveau, qu'il en prenne ou en vende, on s'en fout. Une des règles de notre club, c'est : pas de came et pas de camés. Alors Lamp a vécu tout le temps dans la terreur parce qu'il savait que si jamais on arrivait à le coincer, on lui ferait subir ce qu'il a fait subir à des tas de gosses pendant les années soixante. On le démolirait. Et c'est pour ça qu'il a laissé Malabar amener les deux prisonniers au drugstore et les boucler dans la cave. Il prenait un risque, d'accord, mais il en aurait couru un encore plus grand s'il s'était promené dans la rue sans la protection des Ecarlates.

J'ai passé tout l'après-midi d'aujourd'hui à échafauder un plan d'attaque.

Toy m'a beaucoup aidé, je dois dire. Elle a beaucoup de ressort. Elle constitue un très bon exemple pour les autres filles du clan. Elle a tellement de classe. Et cet après-midi, quand je préparais les raids en parlant à voix haute la plupart du temps, Toy était là pour me demander si je voulais une tasse de café, ou bien si je voulais qu'elle me masse la nuque (elle me masse la nuque chaque fois que j'ai ces maux de tête à cause de la tension nerveuse), elle me soutenait par sa présence. À quatre heures, j'avais finalement réussi à mettre sur pied ce que j'estimais être un plan remarquable, et alors que normalement j'aurais pas convoqué le conseil pour leur demander leur opinion, comme il s'agissait cette fois d'une affaire très importante pour le clan et pour tout le quartier, je les ai réunis.

Le plus important, je leur ai dit, c'était de récupérer les prisonniers et il fallait rien faire qui puisse compromettre leur retour sains et saufs. Je pensais que la meilleure méthode consistait à attaquer le drugstore de front, puisque Big et Jo-Jo, étant enfermés dans la cave, ne risquaient pas d'être blessés par une fusillade dans le magasin. Notre propre sécurité ne posait pas de problème, puisqu'on serait armés jusqu'aux dents et qu'on bénéficierait également de l'effet de surprise. On était déjà allés une ou deux fois au drugstore, en prenant le risque de se faire capturer ou blesser par les Ecarlates, mais bien décidés à faire comprendre à ce M^r Lamp Hawkins que si jamais on le surprenait en train de se balader seul dans la rue, de nuit comme de jour, on le pendrait à un réverbère. Bon, en réalité, on n'aurait pas pris le risque de faire le moindre mal à Lamp pendant qu'on était en territoire Ecarlate, parce que ça aurait provoqué une escalade de la guerre qu'on voulait à tout prix faire cesser.

La boutique était aménagée très simplement. Lamp expose ses journaux à l'extérieur, sur un présentoir en bois. Juste à gauche de l'entrée, il y en a d'autres avec des magazines et des livres, des bouquins porno pour la plupart, encore une bonne raison de liquider Lamp si l'occasion se présentait. En face, il y a un comptoir avec des tabourets devant, et derrière, des bacs de crème glacée, des distributeurs de soda et tout le toutim. Il y avait une porte au fond du magasin, on pensait qu'elle donnait sur la pièce du fond où Lamp habitait et où il s'occupait de sa loterie clandestine. On pensait aussi qu'il devait y avoir une autre porte conduisant à la cave. On projetait donc de pénétrer dans le magasin en tirant à tout va et de se débarrasser sur-le-champ de Lamp en faisant attention à ne pas blesser de clients innocents. Le commando gagnerait la pièce du fond, enfoncerait la porte qui serait sans doute fermée à clé et se débarrasserait des Ecarlates qui se trouveraient probablement là pour garder Big et Jo-Jo. J'avais estimé qu'un détachement de quatre hommes compétents suffirait pour prendre le magasin.

Mace, mon conseiller militaire, a proposé qu'on s'amène armés de grenades pour s'emparer sans risque du magasin proprement dit. Le conseil a voté et décidé que deux hommes lanceraient les grenades (on a soixante-quatre grenades dans notre arsenal, mais ça devient de plus en plus difficile d'en trouver) et qu'ils seraient couverts par deux autres hommes en cas de pépin – par exemple, si Lamp ou quelqu'un d'autre dans le magasin nous renvoyait les grenades, vous voyez ce que je veux dire ? Dans ce cas, les quatre hommes entreraient et ouvriraient le feu. En d'autres termes, le plan A consistait à faire sauter la boutique à coups de grenade et à se précipiter ensuite à la cave. Le plan B, au cas où l'attaque à la grenade échouerait, c'était d'entrer en ouvrant le feu.

Mais c'était pas tout. À mon sens la seule façon de mettre fin à la guerre une fois pour toutes, c'était d'annihiler complètement l'ennemi. J'ai expliqué au conseil que l'ennemi, pour moi, c'était pas seulement les Ecarlates, qui gardaient nos hommes prisonniers. C'était aussi les Têtes de Mort ; la seule

chose à faire, puisqu'ils avaient pas compris la leçon une semaine plus tôt, quand on avait procédé à la double exécution, c'était de les attaquer par surprise et de les éliminer jusqu'au dernier. Je savais que c'étaient des mesures draconiennes, mais j'ai fait remarquer au conseil que s'il y avait plus personne pour faire la guerre, celle-ci cesserait automatiquement.

Un des mômes du conseil, un abruti du nom de Hardy, a dit que, d'abord, il ne comprenait même pas pourquoi on menait cette guerre. Je lui ai répondu que cette guerre, on l'avait pas déclarée, mais que comme on était le clan le plus puissant du quartier, sinon de toute la ville, on avait le devoir et la responsabilité de rétablir la paix, même si on n'avait pas personnellement tiré les premiers. Je lui ai aussi rappelé ce qui était arrivé à un ancien Yankee Rebel, Jonathan Quince, qui avait commencé à contester la façon dont le clan était dirigé, et Hardy s'est aussitôt excusé en disant qu'il ne contestait rien du tout, mais qu'il se posait simplement la question, puisque cette guerre durait depuis très longtemps, aussi loin que pouvaient remonter ses souvenirs, pratiquement depuis qu'il était au berceau. J'ai dit à Hardy que si la guerre avait duré jusqu'à maintenant, c'était simplement parce que j'avais pas été président du clan plus tôt.

Alors Hardy, cet abruti, me répond devant tout le monde que c'était mon second mandat comme président ; si j'avais tellement envie de mettre fin à la guerre, pourquoi je l'avais pas fait pendant mon premier mandat ? Pourquoi je l'avais pas fait cesser tout de suite, en arrêtant les effusions de sang et la tuerie ? Il commençait à raisonner exactement comme Johnny, mais j'ai gardé mon calme, je me suis pas mis en rogne. On s'apprêtait à faire quelque chose d'important, alors il était pas question de perdre du temps à s'occuper de cet imbécile. Je lui ai simplement rappelé que l'ennemi se montrait intransigeant, et que c'était précisément ce qui m'avait poussé à prendre des mesures draconiennes. Là-dessus, je lui ai dit de la boucler et d'écouter un peu pour changer ; ça lui permettrait peut-être d'apprendre quelque chose. Il a voulu reprendre la parole, mais Chingo lui a flanqué son poing dans la figure et ça a mis fin aux petites protestations personnelles de Hardy.

J'ai dit au conseil qu'après le raid sur le drugstore, je voulais attaquer le club des Ecarlates et celui des Têtes de Mort. Je leur ai précisé que je voulais des attaques massives, auxquelles participerait la majeure partie de notre clan et que, en qualité de commandant en chef, je conduirais personnellement le commando contre le club des Ecarlates, car je tenais à me mesurer à Malabar, qui m'avait dit des obscénités au téléphone. J'ai déclaré au conseil que je désirais l'anéantissement total des Ecarlates et des Têtes de Mort. Je leur ai dit qu'on avait laissé à ces deux clubs la possibilité de négocier, mais qu'ils avaient refusé d'accepter nos offres bienveillantes de compromis. Il était donc temps de passer à l'action, de leur enlever tout moyen de faire la guerre, et par conséquent de mettre ainsi fin aux hostilités. J'ai également ajouté, et j'étais parfaitement sincère, que j'espérais que ce soir marquerait la fin des effusions de sang et des tueries, et que dorénavant on pourrait se promener dans les rues

de ce quartier sans crainte et la tête haute, en sachant que notre honneur était sauf. Je crois que le conseil a été ému. Ils ont approuvé mon plan par onze voix contre une, et alors Dum-Dum a suggéré que celui qui avait voté contre (Hardy, bien entendu) change son vote pour que je fasse l'unanimité, ce qu'il a accepté cette fois-ci sans se faire tirer l'oreille.

L'attaque du drugstore était prévue pour neuf heures et demie.

On s'était dit qu'une fois Big et Jo-Jo récupérés, les Ecarlates se réuniraient à leur club pour discuter des mesures à prendre après ce nouveau développement de la situation. On savait par expérience qu'ils pouvaient agir très vite quand ils voulaient, alors on a pensé qu'ils tiendraient leur réunion vers dix heures et que le meilleur moment pour attaquer Gateside serait donc dix heures et demie. Dix heures et demie, c'était l'heure H pour le deuxième commando.

Quant aux Têtes de Mort, on pensait lancer un autre commando contre eux exactement à la même heure, à dix heures et demie. On partait de l'idée qu'en apprenant que les hostilités avaient repris entre les Ecarlates et nous, ils se réuniraient eux aussi, et qu'on les surprendrait tous ensemble dans le trou à rats qui leur sert de club, avec Henry le binoclard en train de présider l'assemblée, et que ce serait la fin de tout ce conflit.

On savait pas, à ce moment-là, que les Têtes de Mort avaient eux aussi échafaudé un plan.

Ce sont les Têtes de Mort qui ont tout fait foirer.

L'agent Franciscus du 101^e District était en patrouille lorsque lui et son chauffeur, l'agent Jenkins, entendirent la déflagration. La neige s'était mise à tomber de plus belle et ils s'étaient garés le long du trottoir moins de vingt minutes auparavant pour équiper leur véhicule de chaînes. Jenkins serra instinctivement les freins lorsqu'il entendit l'explosion et, malgré les chaînes, l'arrière de la voiture chassa sur la droite. Il poussa un juron, redressa et lança à Franciscus :

— Qu'est-ce que c'est que ça, bon Dieu ?

— Je ne sais pas, dit Franciscus.

Ecoutant d'une oreille distraite l'incessant grésillement de la radio, il était à moitié endormi. Il regarda sa montre. Neuf heures et demie seulement ; son service ne se terminerait qu'à minuit moins le quart. Encore deux heures et quart à tirer, et maintenant, ils avaient droit à une conduite de gaz éclatée ou Dieu sait quoi. Autrement dit, il leur faudrait descendre de voiture alors qu'il gelait à pierre fendre pour régler la circulation et disperser la foule.

— Ça s'est passé au coin de la rue, on dirait, déclara Jenkins.

— Ouais.

— Tu sais à quoi ça me fait penser ?

— Ouais, à une conduite de gaz.

— Non. Ça me rappelle quand j'étais au 3^e District, dans le centre, et qu'une chaudière a éclaté dans le sous-sol d'un restaurant qui faisait le coin de la rue. Toute la façade de l'immeuble s'est écroulée. Voilà à quoi ça me fait penser.

— Moi, je crois que c'est une conduite de gaz, reprit Franciscus, et il haussa les épaules.

— Allons jeter un coup d'œil, dit Jenkins, puis il actionna la sirène.

Le drugstore n'était plus qu'une ruine fumante lorsqu'ils se rangèrent le long du trottoir. Franciscus soupira ; ça allait être pire que l'explosion d'une conduite de gaz. Jenkins parlait déjà dans la radio, annonçant à l'opérateur radio qui répondit à son appel qu'il s'agissait d'un 10-66. Quand on lui demanda de préciser, il déclara qu'il y avait eu une explosion dans un drugstore au 1155, Gatsby, cause inconnue. Comme Franciscus descendait de la voiture, un Noir dont l'œil droit était couvert d'un bandeau sortit en titubant du magasin. Ses vêtements fumaient et une demi-douzaine de blessures punctuaient sa chemise de taches rouges. Des lambeaux de chair pendaient de ses joues et de sa mâchoire. Vacillant, il se dirigeait vers le trottoir ; il leva la main gauche, sans doute pour essuyer le sang qui voilait son œil valide, puis, brusquement, s'effondra sur le trottoir.

— Bon Dieu ! fit Franciscus, et il cria à Jenkins de demander également un fourgon à barbaque.

Il pénétra ensuite dans le drugstore.

Le sol était jonché de livres et de magazines, de verres et d'assiettes brisés, et d'ustensiles tordus. Les pieds des tabourets de bar étaient presque pliés en deux par l'explosion ; ils ressemblaient à de gigantesques champignons noircis et ravagés par un orage. La glace derrière le comptoir avait été pulvérisée, des éclats de verre gisaient sur le comptoir gondolé et sur le sol derrière le bar, recouverts en partie d'une mixture à base de crème glacée et de sirop. Une adolescente à moitié nue était appuyée contre le mur, à l'autre extrémité de la pièce, où une porte ouverte et complètement déchiquetée pendait sur ses gonds. Presque tous ses vêtements avaient été arrachés par l'explosion et elle était adossée au mur, les seins et les bras ruisselants de sang, sa culotte en lambeaux et une chaussure seulement au pied gauche. Elle regarda Franciscus d'un air hébété tandis qu'il entra dans la boutique.

Il se dirigea vivement vers elle en disant :

— Ne vous inquiétez pas, mademoiselle, on a appelé une ambulance.

Puis il la prit par le bras pour la guider hors de la boutique, refermant doucement les doigts juste au-dessus de son coude. La même se détacha du mur et bascula en avant. Alors, Franciscus comprit qu'elle était morte et se rendit compte qu'il tenait toujours son bras, alors même que la fille était

couchée à ses pieds. Ses yeux s'arrondirent de stupeur. Il lâcha le bras et, s'écartant de la morte, détourna le visage vers le coin où la porte pendait, retenue par un seul gond, puis vomit dans le creux de ses mains.

Au-dehors, Jenkins était en train d'appeler une ambulance par radio lorsqu'il repéra six jeunes garçons en blousons de toile bleue qui sortaient en courant de la ruelle menant à l'arrière de la boutique. Comme ils débouchaient sur le trottoir et commençaient à remonter l'avenue, il vit que le dos de leurs blousons était décoré du drapeau des Confédérés. Descendant de voiture, revolver au poing, il hurla : « Police, stop ! » mais les six garçons filèrent sans ralentir vers le coin de la rue. « Hé ! lança-t-il de nouveau. Vous m'entendez ? », et il tira une balle en l'air. Les garçons ne s'arrêtèrent pas. Tournant au coin, ils disparurent. Jenkins remonta dans la voiture et annonça à l'opérateur radio :

— On a six suspects qui fuient en direction du nord sur Toland Avenue, tous vêtus du blouson des Yankee Rebels.

Il entra ensuite dans le drugstore et vit Franciscus dans le coin de la pièce, la fille morte à ses pieds ; ses mains puant le vomi lui couvraient le visage. Franciscus pleurait. Depuis qu'il était dans la police, Jenkins n'avait encore jamais vu un flic pleurer.

— Allez, viens, Ralphie, dit-il.

Mais Franciscus ne pouvait plus s'arrêter de pleurer.

Il était dix heures passées lorsque Carella arriva au poste de police du 101^e à Riverhead. L'appel radio de Jenkins avait déjà permis d'arrêter quatre blocs plus loin les Yankee Rebels qu'il avait vus s'enfuir des lieux de l'explosion. Les six jeunes étaient maintenant rassemblés dans la salle d'interrogatoire, avachis sur les chaises disposées autour de la longue table en bois. Charlie Broughan avait grand besoin de se raser ; Carella se demanda brusquement s'il lui arrivait jamais de se faire la barbe.

— Toi, je te connais et toi aussi, dit Broughan en tendant le doigt vers deux des garçons. Celui-là, c'est Big Anthony Sutherland, ajouta-t-il à l'adresse de Carella, et celui-là, Jo-Jo Cottrell.

— Je vous cherchais, dit Carella.

— Ah ouais ? fit Big Anthony en haussant les épaules.

C'était un jeune homme gigantesque avec de larges épaules et des pectoraux d'haltérophile saillant sous la chemise bleue qu'il portait sous son blouson de toile. L'air suprêmement blasé, il repoussa de son front une longue mèche de cheveux blonds.

— Tu avais quitté la ville, je crois ?

Big Anthony eut un nouveau haussement d'épaules.

— Et vous quatre, vous êtes qui ? demanda Broughan aux autres.

(Personne ne répondit.) Vos noms.

— Allez, donnez vos noms, dit Big Anthony.

— Moi c'est Priest, dit l'un des garçons.

— Ton vrai nom, rien à foutre de ces surnoms merdiques, dit Broughan.

— Mark Priestley.

— Et toi ?

— Charles Ingersol.

— Tiens, tiens, on est tombés sur du gros gibier, on dirait, fit Broughan. On a mis la main sur Chingo en personne, le responsable de la discipline des Yankee Rebels.

— C'est moi, dit Chingo.

— Et toi ?

— Peter Hastings.

— Et toi ? demanda-t-il au dernier des six.

— Frank Hughes.

— Très bien, les gars. Qu'est-ce que vous fabriquez dans la ruelle derrière le drugstore ?

Aucun des garçons ne répondit.

— Je vais m'adresser à toi, Chingo, d'accord ? dit Broughan. Puisque tu es un gars si important dans l'organisation.

— Vous feriez mieux d'abord de m'informer de mes droits, dit Chingo.

— Pourquoi ? Tu as quelque chose à te reprocher ?

— Rien du tout.

— Alors pourquoi t'as besoin de connaître tes droits, que tu connais déjà, de toute façon ?

— J'ai une mauvaise mémoire, dit Chingo. Faut me les rappeler.

— On ne t'inculpe de rien, on demande simplement des renseignements au sujet d'un crime, dit Broughan.

— Excuse-moi, Charlie, intervint poliment Carella, mais ne devrait-on pas commencer par cette histoire qui concerne la police de Turman ?

— Si, bien sûr, Steve, dit Broughan, vas-y.

— Merci, répondit Carella avec un sourire. (Puis brusquement, son sourire s'évanouit et il pointa le doigt sur Big Anthony.) Toi.

— Moi ?

— Toi.

— Faut pas montrer les gens du doigt, c'est pas poli.

— La police de Turman a lancé un mandat d'arrêt contre toi. Elle nous a autorisés à te ramasser et à t'interroger au sujet du meurtre de Margaret

McNally, assassinée dans la nuit de jeudi dernier. Tu peux considérer que tu es dorénavant en état d'arrestation.

— Si la police de Turman veut me parler, elle ferait mieux de me faire transférer, dit Big Anthony.

— Commençons par le commencement, fit Carella. Tu veux bien répondre à quelques questions ? Il s'agit peut-être d'une grave erreur et on pourrait mettre fin à ce malentendu en dix minutes. S'il s'agit bien d'une erreur, j'appellerai les flics de Turman pour leur dire que tu n'es pas dans le coup. Qu'est-ce que tu en penses ?

— J'ai pas envie de répondre à des questions.

— Eh bien, au cas où tu changerais d'avis, et conformément à la décision de la Cour suprême, je t'avertis que nous ne sommes pas autorisés à t'interroger avant de t'avoir informé que tu as le droit d'être assisté par un avocat et que tout ce que tu diras peut être retenu contre toi.

— Et comment, fit Big Anthony.

— Comme j'aimerais néanmoins te poser quelques questions...

— Vous fatiguez pas...

— ... je te précise que, premièrement, tu as le droit de garder le silence si tu le désires. Tu comprends ça ?

— Evidemment.

— Deuxièmement, tu n'as pas à répondre à la moindre question si tu ne le souhaites pas.

— Tout ça est également valable pour vous autres, bande de voyous, alors vous feriez aussi bien d'écouter, dit Broughan.

— Tu as bien compris ?

— Ouais, ouais, fit Big Anthony.

— Et vous autres ?

Les autres garçons marmonnèrent ou opinèrent du bonnet.

— Je vous ai dit...

— Tu la boucles et tu écoutes le monsieur, coupa Broughan.

— C'est déjà une violation de mes droits, dit Big Anthony.

— Où est-ce que t'as passé ta licence en droit ? demanda Broughan.

— J'ai pas besoin d'une licence en droit...

— Ferme ta gueule et écoute le monsieur, dit Broughan.

— Si donc tu décides de répondre à des questions, répéta Carella, tes réponses pourront être utilisées comme preuves contre toi. Est-ce que tu comprends ça ?

— Vous perdez votre temps.

— Est-ce que tu comprends ?

— Ouais, ouais.

— Et tu as également le droit de consulter un avocat avant ou pendant l'interrogatoire. Si tu n'as pas d'argent pour engager un avocat, nous en désignerons un d'office.

— Bon Dieu, pourquoi vous me débitez toutes ces conneries ? demanda Big Anthony.

— Parce que nous sommes en démocratie, répondit sèchement Broughan.

— De toute façon, j'ai pas l'intention de répondre.

— Tu vas peut-être changer d'avis, qui sait ? dit Broughan. La liberté de choix, c'est là-dessus que repose tout le système.

— Ouais, tout ça, c'est des conneries... fit Big Anthony.

— Et enfin, conclut Carella, si tu décides de répondre à des questions, en présence ou non d'un avocat, tu peux t'arrêter quand tu veux. Est-ce également clair ?

— Parfaitement clair. J'ai rien à dire.

— Parfait. Nous allons te garder pour la police de Turman, de toute façon.

— Je connais même pas de Margaret Machinchose.

— Les flics de Turman ont un témoin qui t'a vu dans les bois à proximité de la Route 14 dans la nuit de jeudi dernier. Le cadavre de la fille était à tes pieds, et le témoin t'a entendu discuter avec un autre garçon pour savoir s'il fallait l'enterrer ou pas.

— Prouvez-le.

— Oh, pour ça, tu peux compter sur nous, ou sur eux ou n'importe quelle autre police. Avec tous les services de police qui travaillent sur l'affaire, tu es dans de sales draps. Enfin, si tu n'as rien à dire, tant pis... Dis donc, Charlie, tu peux trouver quelqu'un pour l'écrouer et l'incarcérer ?

— Bien sûr, répondit Broughan, et il décrocha le téléphone posé sur un coin de la table.

— Il y a que deux services de police dans le coup, dit Big Anthony.

— Jusqu'à ce que le F.B.I., s'en mêle, répliqua Carella.

— Et pourquoi ils s'en mêleraient ? Vous avez dit...

— Oh, je crois que les flics de Turman ont dans l'idée que la fille a été kidnappée et qu'on lui a fait franchir la frontière de l'Etat. Ce qui entraîne automatiquement l'intervention du F.B.I. C'est assez grave, tu sais, Anthony, d'assassiner une personne après l'avoir kidnappée.

— Allô, Mike ? On a quelqu'un à serrer et à mettre au frigo, annonça Broughan dans le téléphone. Envoie un agent, tu veux bien ? (Il écouta un instant.) Un mandat d'arrêt de la police de Turman. Pour kidnapping et homicide. Non, on n'a pas besoin d'un sténographe, il ne veut faire aucune déclaration. D'accord, merci, Mike. (Broughan raccrocha et se tourna vers

Carella.) Voilà. Tu crois qu'on pourrait interroger ces jeunes gens tout de suite sur le double meurtre du drugstore de Gatsby ?

Les jeunes gens en question avaient écouté avec une stupéfaction mêlée de crainte la conversation entre Carella et Big Anthony, et à présent, on leur signifiait que leur tour était arrivé. L'attitude des deux flics était si naturelle, si courtoise et si authentique qu'elle créait, bizarrement, un climat d'irréalité dans la salle d'interrogatoire exiguë et sans fenêtres. Aucun des garçons (et en particulier Big Anthony, à qui on venait de faire comprendre la gravité de la situation) n'était préparé à cette méthode impersonnelle, presque antiseptique, et du coup, ils se sentaient totalement dépersonnalisés. Il n'était pas question de répondre : Dites donc, écoutez, les gars, on agissait sur ordre, vous savez ? Tout ça, ça n'a rien à voir avec un meurtre. C'est juste une affaire entre clans. En fait, on s'apprêtait à tout régler, si vous nous aviez laissés faire.

Pas du tout. Ces flics étaient des hommes d'affaires qui parlaient froidement de crimes commis, de sanctions prévues et des divers services de police prêts à faire le nécessaire pour que ces sanctions soient appliquées. L'un des jeunes gens, Charles « Chingo » Ingersol, le puissant et hautement respecté responsable de la discipline des Yankee Rebels, découvrit brusquement qu'il éprouvait un irrésistible besoin d'uriner et se prit à espérer qu'il n'allait pas mouiller son pantalon devant les autres gars. Il hésita à demander aux flics s'il pouvait aller aux toilettes au bout du couloir, mais il était sûr qu'ils refuseraient. C'étaient des hommes d'affaires à la tête froide qui n'allaient pas perdre du temps parce qu'un gars avait envie de courir au bout du couloir pour aller pisser. Chingo avait peur. Tous avaient peur. Et Carella et Broughan le savaient tous deux.

— Chingo, lança Broughan, et le garçon sursauta en entendant son nom.

— Ouais, fit-il en s'efforçant de garder son air décontracté, bien que sous l'effet d'un tic irrépressible, sa paupière inférieure gauche ait commencé à tressauter.

— Tu veux bien nous dire ce qui s'est passé au drugstore ?

— Il s'est rien passé.

— La boutique était pourtant dans un drôle d'état.

— Ouais, quelqu'un a dû faire quelque chose, dit Chingo, mais c'était pas nous.

— Alors pourquoi vous êtes sortis en courant de la ruelle ?

— On jouait aux dés quand on a entendu la sirène de la police ; alors on s'est barrés.

— Oh ! Vous jouiez aux dés, je vois, dit Broughan.

— C'est ça.

— Dans le noir ?

— Eh ben... on avait une lampe de poche.

— Où est-elle ?

— Quoi ?

— La lampe de poche.

— On a dû la laisser tomber quand on a filé.

— Vous étiez en train de jouer aux dés dans une ruelle derrière un drugstore en plein territoire des Vengeurs Ecarlates, c'est ça que tu nous demandes de croire ?

— Ouais.

— Des Yankee Rebels en train de jouer tranquillement aux dés...

— Ils savaient pas qu'on était là, dit Chingo.

La porte de la salle d'interrogatoire s'ouvrit. Un agent entra, prit une paire de menottes à sa ceinture et demanda d'un ton jovial :

— C'est qui, mon client ?

— Le grand, là, répondit Broughan.

— Allons-y, mon gars, fit l'agent et, s'approchant de Big Anthony, il referma les mâchoires dentelées d'une menotte sur son poignet droit. Ta mère doit bien te nourrir. Combien tu mesures ?

— Un mètre quatre-vingt-dix.

— T'es drôlement costaud, constata l'agent. Allons-y, le sergent veut te voir.

— J'ai rien fait, déclara Big Anthony à l'agent.

— Je sais, je sais, assura l'agent, compréhensif. Personne a jamais rien fait.

— Je connais même pas la fille, dit Big Anthony.

— Eh bien, comme ça, on est deux, lança l'agent. Je la connais pas non plus.

— Ecoutez, pourquoi vous dites pas à ces gars...

— Moi ? Je travaille simplement ici, coupa l'agent. Dis-leur toi-même.

— Ils croient que j'ai tué quelqu'un.

— Eh bien, si tu n'as tué personne, tout va s'arranger. D'ici là, tu descends avec moi, parce que le sergent a des questions à te poser et il veut aussi inscrire ton nom dans le grand registre. D'accord ? (Il se tourna vers Broughan.) Il a été informé de ses droits ?

— Oui, mais dis à Mike de recommencer.

— On l'écroue pour le compte de qui ?

— La police de Turman. Et très vraisemblablement les Fédés.

— Bon, fit le sergent, et il tira sur la menotte. Allons-y.

Les autres Yankee Rebels regardèrent Big Anthony sortir silencieusement

de la pièce. La porte en verre dépoli de la salle d'interrogatoire se referma.

— Un nommé Lucas Hawkins a été tué par l'explosion, annonça Broughan à Chingo. On l'appelait Lamp. Il avait qu'un œil. Tu te rappelles l'avoir vu dans les parages ?

— Non, répondit Chingo.

— Une fille a été tuée aussi. Elle devait feuilleter des magazines ou être assise au comptoir quand on a lancé la bombe. Une môme de treize ans. Elle s'appelait Daisy Cooper. C'est un joli nom, tu ne trouves pas ?

— Ouais, fit Chingo.

— Daisy Cooper. Elle était morte quand on est arrivés. Lamp est mort pendant son transport à l'hôpital. Drôlement puissante, cette bombe. Tu veux nous en parler ?

— J'ai rien à dire, souffla Chingo.

— Quoi ? Parle plus fort, fiston.

— Je... (Chingo se racla la gorge et haussa le ton.) Je disais que j'avais rien à dire.

— Bon, très bien, ça te regarde. Et les autres ?

Les autres Yankee Rebels échangèrent des regards interrogateurs, puis regardèrent Chingo et secouèrent ensuite la tête.

— Parfait, dit Broughan. Nous sommes obligés de tous vous boucler, jusqu'à ce qu'on ait éclairci cette affaire. Mais nous avons en bas de très confortables cellules, avec des tinettes et tout ce qu'il faut. Vous serez à l'aise pour faire vos besoins tant que vous serez au poste de police du 101^e. Steve, tu as autre chose à leur demander ?

— Je voulais seulement préciser que notre témoin oculaire sera certainement en mesure d'identifier celui qui était avec Anthony le soir du meurtre. Il se simplifierait peut-être la vie en... enfin, je ne peux rien promettre.

— Non, c'est vrai, tu ne peux pas, Steve.

— Je sais. Je disais simplement que si, par hasard, un des gars ici présents était avec Anthony ce soir-là, je lui serais reconnaissant de se faire connaître.

Personne ne réagit.

— C'est bien ce que je pensais, dit Carella, et il poussa un soupir.

Enfin, je suppose que vous savez ce que vous faites, tous autant que vous êtes, mais vous cherchez les difficultés. Fais venir quelqu'un pour les embarquer, hein, Charlie ?

— Ouais, ça vaudrait mieux. (Broughan tendait la main vers le téléphone lorsque la sonnerie retentit. Il décrocha.) Broughan, annonça-t-il, et il écouta. Où ? (Il leva la tête vers la pendule murale. Il était dix heures vingt-cinq.) Bon, j'arrive.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Carella.

— La Troisième Guerre mondiale a éclaté, répondit Broughan.

On descendait Gateside et on était presque arrivés à l'angle où les Ecarlates ont leur club. Au coin de Gateside et de Delaney. On était vingt. J'étais en tête. Au même moment, Mace conduisait une attaque contre le club des Têtes de Mort, au coin de Concord et de la 48^e Rue. Tout était parfaitement synchronisé. Tout aurait dû marcher comme sur des roulettes.

Laissez-moi vous préciser qu'on n'avancait pas sur la pointe des pieds ; on n'essayait pas de raser les murs, on défilait au beau milieu de la rue. On comptait prendre les Ecarlates par surprise, d'accord, mais on n'était pas assez bêtes pour croire qu'on pouvait rappliquer sans qu'ils le sachent. Ils ont des sentinelles et des estafettes, tout comme nous. On savait aussi que leur arsenal était très loin de leur club, comme le nôtre, d'ailleurs. Comme ça, si les poulets débarquent, ils peuvent pas inculper quelqu'un de port d'arme prohibée. Ils tombent juste sur une bande de gars en train de discuter le bout de gras. On peut pas arrêter quelqu'un juste parce qu'il taille une bavette. On savait donc qu'ils avaient pas d'armes avec eux, et que même si les sentinelles réussissaient à les prévenir, ils ne sauraient que trois minutes à l'avance, à tout casser, qu'on arrivait, et que trois minutes, ça leur suffirait pas pour filer de cet immeuble et échapper à ce qui les attendait. C'est-à-dire nous. Les Yankee Rebels. On arrivait en masse et on remontait la rue en exhibant fièrement nos couleurs, rouge, blanc, bleu, une vraie petite armée en marche. Et vingt autres types de chez nous se trouvaient également sur Concord Avenue et s'apprêtaient à mettre fin en même temps à la guerre avec les Têtes de Mort.

Le seul ennui, c'était que les Têtes de Mort n'étaient pas sur Concord Avenue.

Les Têtes de Mort étaient à Gateside.

Et ce qu'ils comptaient faire, c'était anéantir les Ecarlates et s'attaquer ensuite à nous pour devenir les maîtres incontestés de tout le quartier.

C'est Dum-Dum qui a repéré leurs parkas blanches au bout de la rue. On les voyait mal au début parce qu'il neigeait très fort, les rues étaient déjà couvertes de neige et grâce à leurs manteaux, ils étaient assez bien camouflés. Mais Dum-Dum a une vue perçante. Il voit dans le noir comme un chat et même du blanc sur blanc, il le repère. Il m'empoigne par le bras et il me dit de regarder au bout de la rue, et tout ce que je vois au début, c'est cette neige qui tourbillonne, et puis, à travers, j'aperçois comme un talus de neige en mouvement, vous voyez ce que je veux dire ? Seulement, c'était pas un talus, mais une douzaine de gars en blousons blancs, et tout à coup, je me rends compte que c'est une bande de Têtes de Mort qui se précipitent sur nous.

La première chose que j'ai pensée, c'est que Mace avait attaqué un peu plus tôt que prévu et que son détachement avait été anéanti. Mais c'est pas le

genre de Mace. On avait mis nos montres à l'heure avant de partir, et Mace savait que les deux détachements devaient attaquer à dix heures et demie pile. Il était que dix heures vingt-cinq et, tel que je connaissais Mace, il était en train de regarder sa montre en ce moment même pour calculer son coup à la seconde près. Le seul ennui, c'est que toutes les Têtes de Mort étaient ici au lieu de là où Mace pensait les trouver.

Je pense toujours mieux dans les moments critiques.

J'ai traversé peut-être six crises importantes dans ma vie, et je les ai toujours affrontées et résolues. Cette crise-là n'était pas différente des autres. J'avais affaire à une équipe de football qui débouchait sur le terrain armée jusqu'aux dents, mais rien de plus qu'une équipe. La mienne était plus forte, on allait les battre et mettre fin à cette guerre. Il s'agissait seulement de modifier mon plan. Au lieu d'attaquer les Ecarlates et les Têtes de Mort simultanément, il faudrait marcher d'abord sur les Têtes de Mort, ici même, en pleine rue, puis sur les Ecarlates.

J'ai donné l'ordre de charger.

C'était très excitant. J'avais, eh bien, j'avais une érection, je ne sais pas pourquoi.

On s'est affrontés au milieu de la rue. Mon service de renseignements m'avait prévenu que les Têtes de Mort avaient une très bonne armurerie, mais je m'attendais pas à une telle résistance de leur part. Leur armement était très sophistiqué. Je les ai toujours soupçonnés d'être frères avec un autre clan de Calm's Point, et les flingues qu'ils utilisaient m'ont confirmé dans l'idée qu'ils étaient ravitaillés par cet autre clan. Sinon, où est-ce qu'ils auraient trouvé tout ce qu'ils nous balançaient ? N'empêche que malgré leur artillerie lourde, on avait l'avantage du nombre, et trois minutes après le début des hostilités, il y en avait bien six ou sept d'entre eux couchés au milieu de la rue, leurs beaux blousons blancs couverts de sang.

Mais j'aurais dû me rendre compte que quelque chose clochait à la minute où Dum-Dum les a repérés. Ils n'étaient pas tellement nombreux. S'il s'agissait d'un raid massif contre le club des Ecarlates, alors pourquoi les Têtes de Mort se contentaient-ils d'envoyer une douzaine de gars ? Nous-mêmes, on était arrivés à trente-quatre. Est-ce que les Têtes de Mort avaient sous-estimé la force des Ecarlates ? Non, ça n'était pas possible. Leur service de renseignements était aussi bon que le nôtre et ils devaient bien savoir que les Ecarlates formaient un club très puissant. Alors pourquoi des effectifs aussi limités ?

La réponse à cette question m'a pris totalement au dépourvu, et pourtant, maintenant que j'y réfléchis, c'était une remarquable tactique militaire. Je suis toujours prêt à reconnaître les mérites des autres, et s'il se trouve que les Têtes de Mort avaient échafaudé un bon plan d'attaque, je veux bien le reconnaître en toute honnêteté. Ils avaient choisi d'attaquer sur les flancs, vous voyez ? Ils s'appêtaient à charger l'immeuble des deux côtés. Le premier groupe, celui

qu'on a rencontré sur Gateside Avenue, devait manifestement passer par la porte d'entrée de l'immeuble. Le deuxième groupe, celui qui s'est amené par Delaney Street, devait, je suppose, pénétrer dans l'immeuble par une porte latérale, celle du sous-sol. Mais ce qui s'est passé, c'est qu'ils nous ont vus en train de nous battre avec le détachement principal dans Gateside, et l'instant d'après, on s'est retrouvés pris en tenaille, attaqués de front par le groupe de Gateside, et à l'arrière par celui de Delaney. C'était intenable. Il ne restait plus qu'une solution, et c'était risqué, mais on l'a fait quand même. On s'est précipités dans l'immeuble.

Dum-Dum et six de nos gars couvraient nos arrières, en tenant l'entrée et en arrosant la rue pour empêcher les Têtes de Mort d'avancer pendant que le reste de notre commando fonçait dans l'escalier pour attaquer les Ecarlates. Le premier qu'on a vu, c'était un petit nègre, Jeremy Atkins, le frère de Lewis Atkins, qu'on avait buté la semaine d'avant. Il descendait l'escalier, probablement pour voir ce qui se passait dans la rue, et Little Anthony l'a abattu de trois balles. Il est tombé la tête la première dans l'escalier, on s'est tous écartés pour le laisser passer et Doc lui a flanqué un coup de pied dans les côtes quand il s'est enfin immobilisé, dix marches à peu près avant le rez-de-chaussée.

Malabar en personne se tenait en haut des marches.

J'étais pas armé, vous savez, je vous l'ai déjà dit. Je sais que vous ne me croyez pas, mais c'est la pure vérité. C'est pas moi qui ai tué Malabar. Je sais pas qui l'a tué, mais c'était un sacré tireur. Deux balles juste entre les deux yeux, l'une au-dessus de l'autre, bang bang, deux petits trous bien nets, un coup superbe. Il s'est écroulé sur place, mort, et on l'a enjambé pour se précipiter dans cette grande pièce qu'ils ont là-haut, qui sentait la sueur et la pisse, et tous les gars essayaient de se lever pour filer ; ils se rendaient compte qu'il s'agissait d'un raid et qu'ils allaient être tous anéantis. Doc s'est pris une balle au moment même où j'entendais les sirènes. Il a chopé une balle dans le ventre. Tout le monde tirait, gueulait et essayait de fiche le camp, parce qu'ils savaient que les sirènes annonçaient les flics et que le but de l'opération, c'était de mettre fin à la guerre, pas de se faire choper et d'aller pourrir en taule. Ça grouillait tout autour de moi. Doc a essayé de se relever. Il tenait ses tripes à pleines mains. Quelqu'un l'avait canardé avec un très gros calibre, sans doute un .45 ; ces bamboulas aiment les gros calibres. Il est retombé contre moi, j'ai essayé de le soutenir, mais il était tout poisseux et humide, c'est comme ça que j'ai eu les mains couvertes de sang, et c'est à ce moment que j'ai entendu quelqu'un en bas crier : « Police, on ne bouge plus ! » Alors, vous êtes entrés à ce moment-là, vous m'avez passé les menottes et amené ici.

Alors, maintenant que vous me demandez pourquoi j'ai fait ça, j'ai moi-même quelques questions à vous poser. La première, c'est : pourquoi j'ai fait quoi ? Pourquoi j'ai essayé de rétablir la paix dans le quartier ? Pourquoi j'ai essayé de mettre fin à cette guerre qui durait entre les clans depuis Dieu sait

quand ? Pourquoi j'ai essayé de trouver une solution dans l'honneur et dans la dignité ? Pourquoi j'ai tenté de débarrasser les rues de deux clans qui représentaient un danger peut-être pour la ville tout entière ? Si c'est là la question que vous me posez, alors je vous ai déjà donné la réponse.

Je l'ai fait parce que je suis le président, voilà pourquoi. J'ai été élu par les miens, et c'est mon devoir et ma responsabilité de veiller sur eux.

N'allez pas chercher plus loin. C'est tout ce que j'ai à dire.

Ils emmenèrent Randall Nesbitt hors de la salle des inspecteurs, menottes aux mains. Il marchait la tête haute et ses lèvres esquissaient cet étrange sourire de vedette de télévision. Arrivé au bout du couloir, il se retourna et salua d'un bref signe de la main les inspecteurs qui le regardaient s'éloigner.

— Il ne sait toujours pas ce qu'il a fait.

— Il ne le saura jamais, assura Carella.

— Le jury le lui rappellera.

— Oui, Dieu merci, il y a encore des jurys.

Meyer Meyer, qui avait croisé Nesbitt et les policiers qui l'escortaient dans l'escalier, entra dans la pièce, enleva son pardessus et son chapeau et demanda :

— Qui c'était ?

— C'était le président, répondit Carella. Et en bas, nous avons toute une cage remplie de ses adeptes. Et Broughan, du 101^e, a coffré deux autres gangs. Ils étaient trop nombreux pour tenir dans un seul poste de police.

— Ah ouais ? fit Meyer. Et lui, qu'est-ce qu'il a fait ?

— Il a mis fin à la guerre, dit Carella.

— D'où tu viens, toi ? lui demanda Kling.

— Moi ? J'ai été invité à dîner par un écrivain.

— À dîner ?

Kling leva les yeux vers la pendule ; il était onze heures vingt.

— À dîner, oui. Dans un restaurant très chic. Et ensuite, nous nous sommes baladés sur Hall Avenue pendant que je lui exposais mon point de vue sur les relations entre la télévision et les actes de violence.

— Qu'est-ce que tu lui as dit ? demanda Carella.

— Je lui ai dit qu'il existait dans ce pays des influences bien plus néfastes que celle de la télévision. Je lui ai dit que si quelqu'un cherchait des héros violents à imiter, il pouvait en trouver autant qu'il voulait autour de lui sans avoir besoin d'allumer la télévision.

— Tu pensais à qui, au juste ? demanda Carella.

Composé par Nord Compo, Villeneuve-d'Ascq, Nord Imprimé par Normandie
Roto Impression s.a.s., 61250 Lonrai, France en juillet 2003 n°d'impression :
031643 pour Omnibus, 12, avenue d'Italie, 75013 Paris